
maze
MARS 2017 60

UNE EXPÉRIENCE À VIVRE EN CLAIR
AU MOIS D'AVRIL

MYTHOS

MYTHOS ÉDITION 21

RÉCIT
THÉÂTRE
CONCERTS
FOODING & BOOM

#TROPDEPLAISIRS

31 MARS > 09 AVRIL 2017
RENNES MÉTROPOLE

FESTIVAL-MYTHOS.COM

HERE WE ARE / IMP. DES HAUTS DE VILAINE / CPPC - 2016 - N° LICENCES 1/1081529 - 2/1019066 - 3/1019067

ÉDITO

Il y a plus de deux ans, nous publions notre trente-quatrième numéro, arborant fièrement son titre comme un plaidoyer : « de la nécessité du féminisme ». Déjà, nous étions toutes et tous convaincu.e.s de l'intérêt essentiel de mettre cela au clair, d'exprimer ce qui nous paraissait pour autant déjà évident.

Notre média est profondément politique. Nous parlons de politique, nous vivons la politique, nous cherchons partout le politique. Notre diversité, notre nombre, notre perpétuel renouvellement nous empêchent à l'inverse d'être partisans, et c'est bien ce que nous revendiquons.

Au coeur de notre ligne éditoriale, de notre message depuis le tout début, il y a l'égalité, et s'il y a l'égalité, il y a le féminisme. Ce numéro sort le 8 mars, journée internationale des droits des femmes. C'est un hasard. Ce numéro, nous le préparons en réalité depuis plusieurs mois, à plusieurs mains, dans nos chambres parisiennes, nos studios rennais, nos bibliothèques montréalaises.

En revanche, ce n'est pas un hasard si ce numéro sort quelques jours avant le début de la campagne « officielle » en vue de l'élection présidentielle française. Nous avons décidé de parler autrement de l'élection, de chercher à mettre au coeur du débat les sujets que l'on voit moins que les affaires judiciaires des un.e.s et des autres.

Cela ne fait que commencer.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

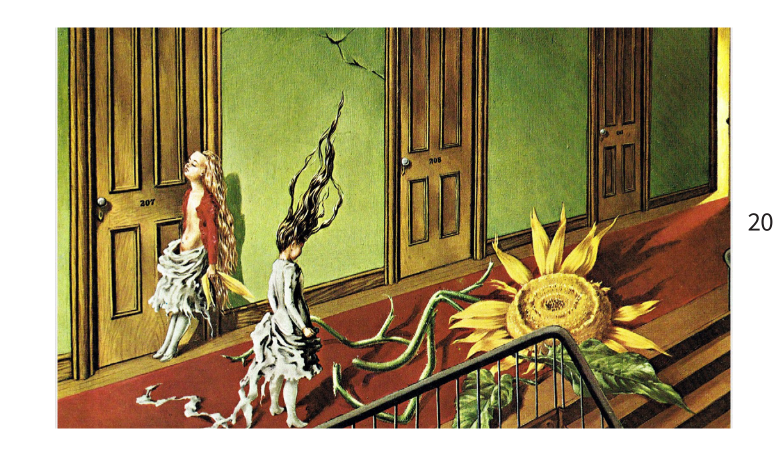
Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Visuel couverture : Victoria Stampfer pour Maze Magazine.

CE MOIS

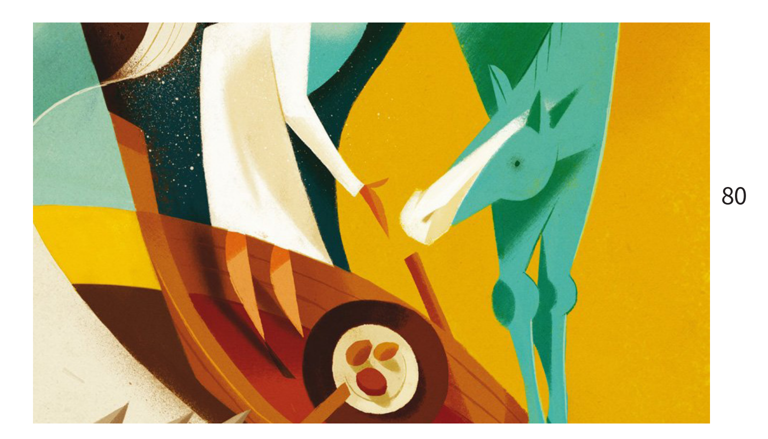
N°60



207







les cheveux des femmes Yao




Là-bas, on trouve les femmes aux cheveux les plus longs du monde (en tout cas c'est ce que revendiquent les guides et les flyers officiels). Les cheveux des femmes de la minorité Yao peuvent atteindre jusqu'à deux mètres.
Pour les Yao, les cheveux sont un symbole de beauté. Plus ils sont longs et brillants, plus les femmes sont estimées.
Une femme aux cheveux très longs apportera richesse, bonheur et longévité à la famille de son mari.


À partir de 12 ans (= puberté), les Yao laissent pousser leurs cheveux. À 18 ans, on leur coupe les cheveux pour la dernière fois de leur vie, lors d'une cérémonie qui consacre leur passage à l'âge adulte : à partir de là, elles sont prêtes à se marier.
Les cheveux coupés à ce moment-là sont conservés et tissés. Ils sont portés en bijou par la femme une fois mariée.

Les jeunes filles non mariées cachent leurs cheveux dans un foulard C'est l'héritage d'une tradition qui a été abolie en 1987 : les cheveux des femmes ne pouvaient être vus que par son mari et ses enfants. Si un homme extérieur à la famille avait le malheur de voir les cheveux d'une femme, il devait vivre avec la famille de celle-ci pendant 3 ans.

Les femmes mariées mais sans enfant portent leur cheveux en deux longues nattes.



Les femmes mariées qui ont des enfants enroulent leurs cheveux en un gros chignon sur le front.



Dans le village, on voit plein de vieilles femmes avec les cheveux dans un foulard. Je pense que c'est par respect de la tradition qui dit que les femmes ne doivent pas montrer leurs cheveux.



Les cheveux des Yao impressionnent les touristes

Moi, j'y vois un superbe exemple de marchandisation des femmes

Mais les Yao sont belles et souriantes alors tout va bien

legenreauquotidien.wordpress.com



DOSSIER

PLACE À ELLES

Myriam Bernet, Marie Daoudal, Diane Lestage, Marie Puzenat, Marie-Madeleine Remoleur

À une époque où un député polonais peut déclarer en plein Parlement européen que « les femmes sont moins intelligentes » que les hommes, où les financements pour l'avortement sont coupés par un certain président nord-américain, et où les femmes sont ultra minoritaires dans la course à l'élection présidentielle, s'interroger sur les places des femmes est une évidence.

La littérature nous offre l'occasion d'en savoir plus sur les femmes d'aujourd'hui. Elle agit comme un miroir, une loupe grossissante qui nous fait découvrir des petites filles fortes et indépendantes, héroïnes de leur temps, des féministes engagées en faveur d'une langue moins sexiste, des femmes brillantes qui remportent des prix Nobel, n'en déplaise à Janusz Korwin-Mikke. La littérature, c'était l'arme de femmes illustres comme Georges Sand ou Simone de Beauvoir. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Alors qu'au XXI° siècle on parle sans cesse des nombreuses inégalités entre les femmes et les hommes au cinéma, comme le montre le peu de réalisatrices ou de productrices. Le cinéma apparait malheureusement comme un métier d'hommes. Pourtant… il y a eu Dorothy Arzwer, Mabel Normand, Loïs Weber, Marie Packford, Alice Guy Blaché, etc. Ces noms ne vous disent rien du tout ? Et pour cause l'histoire du cinéma a été écrite par des hommes qui les ont effacées. Donnons la parole à toutes ces femmes d'aujourd'hui qui contribuent tous les jours au 7ème art, qu'elles soient actrices, réalisatrices, productrices ou ingénieures du son, costumières ou sculptrices.

En style, le corps de la femme est à l'honneur. Longtemps critiqué, épié et traqué dans ses moindres défauts, nombreux sont ceux qui à l'heure actuelle, que ce soit par le tatouage, les vêtements, ou encore les initiatives sur le web, poussent la femme à assumer et aimer son corps tel qu'il est.

Si la femme est souvent le sujet des chansons, la place de la femme dans le monde la musique questionne encore. Dans les salles de concert ou sur scène, son rôle est encore souvent cantonné à certaines professions ou genres musicaux bien précis. Donnons la parole à ces femmes qui se trouvent une place là où on ne la leur laissait pas.

L'accès des femmes aux plus hautes fonctions de l'industrie culturelle est encore très restreint. Et au regard de l'histoire de l'art, les créatrices semblent depuis toujours invisibilisées. Mais aujourd'hui, c'est aussi grâce au biais de la production artistique que les femmes s'affranchissent, créent, innovent. Elles se libèrent, font entendre leurs voix trop longtemps étouffées et se battent pour prendre leurs places dans l'espace public, trop longtemps subtilisées.

En ce mois de mars, place à elles.

MÉDIAS : MARS ÉCARTE (ENCORE) VÉNUS DU SYSTÈME

Mathilde Musset

À l'occasion de la Journée Internationale des droits des Femmes le 8 mars, l'ONU Femmes a annoncé centrer la manifestation sur le monde professionnel à travers le thème « les femmes dans un monde du travail en évolution : une planète 50-50 d'ici 2030 ». C'est en effet loin d'être le cas en France : en automne dernier, le mouvement #07Novembre16h34 appelait les femmes à arrêter de travailler à cette heure précise, seuil symbolique de différence de rémunération entre les hommes et les femmes de même qualification. Qu'en est-il dans le secteur du journalisme ? Est-ce que visibilité et égalité sont respectées dans les médias d'information ? Marie-Christine Lipani, spécialiste de la place des femmes dans les médias, a accepté de répondre à nos questions.

« Les femmes ont fait leur place »

Les visages d'Elise Lucet, Léa Salamé, Ruth Elkrief, les voix de Nicole Ferroni ou Charlotte Vanhoenacker, les prix Albert Londres 2016 de Claire Meynal et Sylvie Cardinal-Nivelle… sont-ils les preuves d'un progressisme général ou le sommet émergé d'un iceberg d'inégalités qui continue malgré tout à toucher le fond ? Le marché de l'information est confronté aujourd'hui à la révolution numérique et aux retombées de la crise des subprimes de 2008. Tout cela dans un contexte d'autonomisation économique des femmes. Le milieu du journalisme n'échappe pas à cette nouvelle donne. Selon la sociologue, « plus aucun secteur professionnel, en termes de rubricage, n'est interdit aux femmes : il y a des femmes en politique, il y a des femmes dans le sport, il y a des femmes dans le grand reportage, il y a des femmes récompensées du prix Albert Londres ».

La féminisation de la profession est continue. En 2000, les demandes de carte de presse pour les femmes représentaient 40%. En 2016, la demande atteint 46%. La présence féminine est de 48% des effectifs en presse écrite, 43% en radio et en agence de presse, 41% en télévision, selon les chiffres de 2014 (données CCIJP de 2017). Et le nombre d'étudiantes en journalisme est également en augmentation, lorsque l'on regarde le nombre des inscriptions aux concours, ou la part des femmes dans les étudiants sortants des écoles (d'après François Simon, actuel directeur de l'IJBA). Même les bastions masculins tels que le journalisme politique, sportif ou le grand reportage se sont féminisés depuis quelques décennies.

Les femmes peuvent être journalistes sans préjugés de la société : « Aujourd'hui, une femme qui se présente quelque part, en tant que journaliste pour faire une interview, ne se fait pas jeter. J'ai été journaliste politique et interviewé tous les plus grands politiques de ma génération (…) j'ai eu la chance d'interviewer des gens comme Jacques Chirac ou François Mitterrand … Jamais on ne m'a dit «je ne vous répondrai pas parce que vous êtes une femme» », assure Marie-Christine Lipani.

Un plafond de verre latent

Pourtant, lorsque l'on regarde la répartition des postes, les femmes sont moins « sur le terrain » que les hommes, et plus nombreuses en bureau. Au sein d'une rédaction en presse quotidienne régionale, les postes de desk à heures fixes, pour effectuer de la correction et de la révision de prépublication, sont très largement occupés par les femmes. « Dans la presse comme ailleurs, il y a des femmes qui choisissent d'être à des postes avec des horaires fixes plutôt que d'être JRI (Journaliste reporter d'image, ndlr) ou cheffe d'agence parce que là c'est très prenant et c'est incompatible avec la vie de famille. Mais je ne dis pas que c'est impossible ! ».

Comparaison du nombre de journaliste par métier et par sexe en 2014



Marc Chaumeil

Observatoire des métiers de la presse, CCIJP
Si les femmes journalistes tentent par ces postes de desk de compartimenter vie de famille et vie professionnelle, elles subissent en fait une double « charge mentale » selon l'expression de la sociologue Monique Haicault. Poids supplémentaire qui n'est toujours pas reconnu par la société, et que dénonce ONU Femmes et les organisations féministes. Le mauvais partage des tâches au sein du foyer est souvent cause d'autocensure ou d'auto-affectation chez les femmes journalistes, comme dans d'autres milieux professionnels. Marie-Christine Lipani constate aussi que les secteurs au traditionnel « entre-soi masculin », et historiquement créés sous les Troisième et Quatrième Républiques restreignent plus facilement l'accès aux femmes aux fonctions de direction : « Plus on monte dans la hiérarchie, plus il y a quand même un certain milieu de la presse, notamment la presse quotidienne régionale, où il y a un plafond de verre (…) il y a effectivement beaucoup de femmes journalistes, mais la plupart des journaux régionaux sont dirigés par des hommes. » Son étude sur la place des femmes en presse quotidienne régionale doit être publiée sous peu.

«Les médias ne sont pas plus sexistes que d'autres secteurs.»

Sexisme ? « Cela existe toujours, le sexisme. Mais ce n'est pas propre aux médias. Les médias ne sont pas plus sexistes que d'autres secteurs ». Une tribune du 04 mai 2015 dans le quotidien Libération, signée par quarante journalistes « Nous, femmes journalistes en politique » dénonce clairement le sexisme à travers un autre secteur, la vie politique. Et du côté de la rémunération ? À l'échelle mondiale, l'écart de salaire entre un homme et une femme se situe à 24%, selon ONU Femmes. Entre 2000 et 2014, malgré une augmentation du revenu de 6% chez les femmes, celles-ci sont toujours moins payées que les hommes. En temps plein ou temps partiel, les confrères masculins touchent en moyenne jusqu'à trois cents euros de plus. Cent euros pour les pigistes.

C'est malheureusement un cas d'école sociologique : « Étudier la place de la femme dans la société, c'est un regard sociologique qui doit s'appuyer sur la sociologie du travail. Mais il y a une chose qui est révélatrice, c'est que les femmes sont souvent plus diplômées que les hommes mais quand même dans les postes de direction, tous secteurs confondus, il y a un plafond de verre qui existe encore. Parce que ce plafond de verre, peut-être qu'il est construit par des milieux des « entre-soi » masculins, qu'il est construit par la discrimination de fait parce que les femmes sont en charge de la famille, peut-être qu'il y a des femmes elles-mêmes qui s'interdisent telle carrière (…). Dans les textes il y a une égalité formelle, dans la vie réelle, l'égalité n'est pas là à 100% ».

Représentation médiatique : la norme de la subordination ?

Le cœur et la raison de cette discrimination sont

pourtant ailleurs : « Savoir si les femmes journalistes peuvent exercer leur métier sans être agressées de manière sexiste ou misogyne, oui c'est important. En revanche, ce qui me paraît encore plus important, c'est l'image de «la Femme» donnée par les médias. Parce que les médias sont des vecteurs de normes et de modèles. Et quand on donne dans les médias l'image d'une femme toujours cantonnée à des rôles secondaires, là il y a une part de responsabilité des médias. »

Les médias, d'après Francis Balle, sont « des techniques, et elles valent seulement par l'usage qui en est fait (...) ». Malgré tout, la figure « secondaire » de la Femme est retranscrite dans les rôles que les médias lui accordent : lors d'un micro-trottoir, la jeune passante ; lors d'un reportage, l'assistante, la subordonnée, l'infirmière, la secrétaire ; Lors d'une émission, la présentatrice, très rarement l'experte. C'est comme si la réalité des métiers était restreinte à cette mise en scène. Une étude de cas particulièrement flagrante, selon Marie-Christine Lipani : « Il faut sortir de l'assignation de genre. La question importante qu'on doit se poser quand on s'intéresse à la place de la femme dans les médias, ce n'est pas simplement regarder les femmes qui exercent le journalisme, c'est de regarder comment les médias parlent des femmes et des hommes. Qu'on le veuille ou non, les médias diffusent des modèles et des normes qui sont intégrés par les téléspectateurs et les spectateurs. »

La logique commerciale supplante la visibilité : seulement 20% des experts sollicités par les chaînes françaises sont des femmes. Mme Lipani a participé à la journée « Les Expertes à la Une » organisée le 5 décembre 2016 par TF1 et LCI, et a poussé un « coup de gueule » sur le site de l'association féministe Médiactuelles dont elle est présidente pour dénoncer le laxisme dont font preuve les directions des chaînes. « Nous avons été reçues par les PDG de TF1 et de LCI qui nous ont dit « nous allons nous battre pour qu'il y ait de plus en plus d'expertes sur nos plateaux télévision ». Hallelujah ! Maintenant il faut voir comment ça va se passer. Sauf que pour TF1, les expertes sont uniquement parisiennes et bien connues. Pas les expertes de provinces. Après il y a toujours d'autres discriminations qui se rajoutent ». La carte de visite déposée dans l'urne à TF1 n'a toujours pas servi.

Les femmes passeraient par une image systématiquement « érotisée », quelle que soit la fonction qu'elles occupent : présentatrice, experte, engagée politiquement... dans une optique de politique commerciale : « pour les médias, on va choisir quelqu'un qui va faire le buzz ». À l'image de la double page du magazine Paris Match sur les « jambes inédites » des journalistes de BFM TV (NouvellesNews, 8 avril 2016), les questions déplacées des journalistes sur la coiffure de candidates politiques (Nathalie Kosciuszko-Morizet, 6 novembre 2013), les stéréotypes de la femme-potiche voire de l'objet sexuel dans les émissions de télé-réalité (Les Anges, Confessions Intimes, etc.). « Il ne faut pas dire que l'image de la femme-potiche disparaît ! J'ai même l'impression qu'elle est plus omniprésente que jamais ! »

À l'évidence, on est encore bien loin du 50-50 exigé par ONU Femmes pour 2030. « Il n'y a pas forcément de relation de cause à effet : ce n'est pas parce qu'il y a des femmes journalistes qu'un média sera moins sexiste ou diffusera une représentation plus juste de la femme et des hommes (...) Non l'image de la femme est constamment en agression, même s'il y a des femmes éditorialistes, même s'il y a des femmes qui présentent le 20h, même s'il y a des femmes prix Albert Londres, même s'il y a des femmes candidates (...) . Mais il y a des femmes qui se sont engagées pour qu'aujourd'hui de jeunes femmes comme vous puissent aller à l'université, puissent se marier, avoir un compte en banque sans autorisation du mari, puissent travailler sans l'autorisation de leurs maris. Il ne faut pas l'oublier. Ce n'est pas si vieux que ça, ça fait 60 ans. 60 ans. Non, je pense que pour la femme rien n'est acquis. Rien n'est gagné. ».

Marie-Christine LIPWWANI est :

Maître de conférences à l'Université Bordeaux Montaigne, sociologue chercheure en Sciences de l'Information et de la Communication au laboratoire MICA (Médias Informations Communications Arts) ;
Spécialiste de la place des femmes dans les médias ;
Directrice-adjointe de l'IJBA (Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine), journaliste ;
Présidente de l'association Médiactuelles (les Ateliers de l'Egalité), promotion de l'égalité professionnelle au sein des organisations de la société et des médias en particulier, ouvert à tous ;
Membre du projet Expertes.eu, qui participe à la visibilité des femmes dans l'espace public et les médias.

UMOJA, LE VILLAGE KENYAN SANS HOMMES

Entre les années 1970 et 2003, durant la colonisation britannique au Kenya, de nombreuses femmes ont été violées par des soldats notamment au nord du pays. Cela a été considéré comme une honte envers leur communauté. Leurs maris respectifs les ont battues et répudiées pour les punir de cette injure.

Marie Raveau



Jennifer Austruy

Des femmes déshonorées par leurs maris

Dans la communauté Samburu, au nord du Kenya, les femmes travaillent d'arrache-pied de trois heures à vingt-trois heures chaque jour. Les maris passent leur temps à dormir ou à jouer. Lorsqu'ils daignent se réveiller, ils demandent à leurs épouses de leur amener de la nourriture sous les arbres qui les abritent pour leur sieste journalière. Leur seule activité se résume à sortir et ramener le bétail de l'enclos. En plus de travailler avec beaucoup d'effort, ces femmes subissent des violences physiques de la part de leurs maris. Cette situation abominable n'est plus supportable pour celles-ci, désespérées par leur vie actuelle et leurs droits oubliés. Le village Umoja créé en 1990 par plusieurs femmes au Kenya renverse les règles liées au patriarcat dans cette société.

Umoja ou le village des femmes

Grâce à certaines femmes, dont la fondatrice Rebecca Lolosoli, le projet de créer un village interdit aux hommes voit le jour. Situé à 380 kilomètres de la capitale Nairobi, cette communauté appelée Umoja a pour principe de respecter les droits de la femme jusqu'alors bâclés. Elles vivent dans des huttes, sans eau potable. En 2003, il comptait quarante femmes et une centaine d'enfants. Elles sont facilement reconnaissables par la quantité de bijoux qui habillent leurs bustes, oreilles ou cheveux.

Le village accueille de nombreuses épouses du clan Samburu. Ces femmes marquées physiquement comme psychologiquement par les violences de leurs maris y trouvent un refuge, une famille. Les femmes élèvent seules les enfants, des deux sexes,

qu'elles gardent avec elles. Les relations sexuelles sont acceptées mais doivent se dérouler en dehors du village.

Le principe du village va au-delà de protéger les femmes. Une éducation leur est apportée. Les enfants apprennent dès le plus jeune âge à écrire, lire, compter… Il est essentiel pour la communauté que leurs enfants acquièrent cette aisance pour quitter le village lorsqu'ils seront adultes. Ils pourront ainsi se marier et trouver un travail pour une vie meilleure.

Ces femmes sont plus communément appelées les Tumaï qui signifie « espoir de vie ». Le village comprend désormais une aire de camping et un centre culturel. La cause qui anime ses habitantes attire de nombreuses personnes venant de l'extérieur. Il est devenu un réel lieu d'hébergement touristique malgré sa méconnaissance au Kenya.

Une communauté représentée

Les tumaï jouent un rôle important dans la course pour les droits de la femme. 58 des membres de la communauté représentent le conseil fondateur des femmes. Prendre des décisions pour le village en termes d'éducation ou de dépenses de manière démocratique montre leur détermination à rendre leur vie plus juste. Elles se réunissent dans une hutte. Après avoir débattu sur les sujets essentiels à leur bien-être dans la communauté, un vote à main levée est effectué.

Leur économie est prospère. Entre fortifications ou troupeaux, leur objectif est de protéger le clan. Les touristes contribuent à cette prospérité et à la paix investissant dans l'artisanat local.

Une jalousie attisée

Le succès d'Umoja ne plaît pas aux hommes qui attaquent régulièrement le village. Pour cela, il existe des Gardiens du village. Ce sont les seuls hommes acceptés. Leur but est de protéger les femmes des hommes saouls ou violents s'introduisant sur les terres d'Umoja. Leur méthode est radicale, ils n'hésitent pas à les tuer. Malgré les fortifications établies aux alentours du territoire, les hommes continuent leurs attaques sans relâche. Ils jugent le village en opposition aux traditions locales et donc immoral. Malheureusement, les gardiens du village ne parviennent pas à empêcher tous les individus d'entrer. En 2005, une femme du village Umoja est tuée.

Malgré le danger qui les entoure, les tumaï continuent leur lutte pour une égalité des droits, des sexes et une vie meilleure en espérant retrouver un jour une prospérité au sein de leur population entière.

KRAKATOA

MARS • JUIN 2017

NAIVE NEW BEATERS • THE GROWLERS • AGNES OBEL
KID FRANCESCOLI • MATMATAH • JAHNERATION
SUICIDAL TENDENCIES • JULIAN MARLEY • VIANNEY
JOHN AND THE VOLTA • NAVARRE • JAMBINAI
SHANNON WRIGHT • PONI HOAX • PETER PETER
ARIEL ARIEL • COLLEGE • THE WOLF UNDER THE MOON
KILLASON • NUIT OCEAN • FRENCH 79 • VOLIN
PANDORE • CLOAKROOM • TAIRO • SCARS
I WANT YOU #2 • MUZIK'O RAMA • QUARTIER LIBRE
WINTER FAMILY • MELLOW MOOD • RIVERSIDE
GENIAL AU JAPON • METRONOME FEST DJ SET
ET BIEN D'AUTRES ...



MÉRIGNAC / TRAM A FONTAINE D'ARLAC / WWW.KRAKATOA.ORG

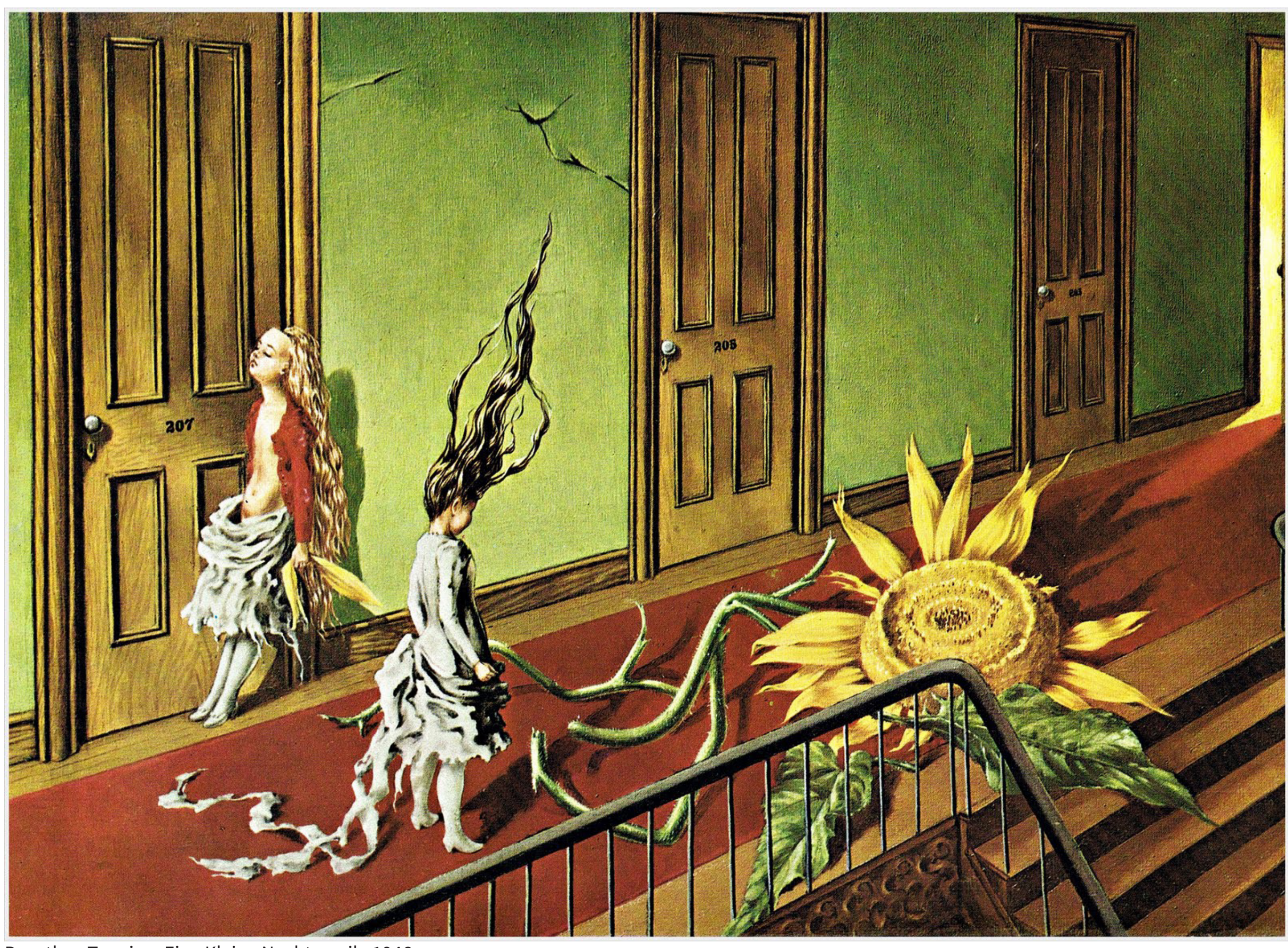










Dorothea Tanning, Eine Kleine Nachtmusik, 1946

L'HÉROÏNE EST UNE PETITE FILLE

Hortense Raynal

Comment s'incarne la petite fille en tant que personnage, central ou non, dans la littérature contemporaine de langue française ? Protagoniste pas comme les autres, la petite fille offre à la trame romanesque bien des ressources encore jusque là trop inexploitées.

Alice et son lapin, Fifi Brindacier, Sophie et ses malheurs, Dorothée et le magicien d'Oz et la petite fille au chaperon rouge sont des classiques bien connus. La Dolorès de Nabokov est plus grande et donc plus sexualisée, Chihiro qui voyage chez Myazaki, est au contraire plutôt androgyne. Mononoké est animale, Wendy maternelle, Mulan combattante, Pocahontas humaniste, Belle intelligente. Même si ces livres portent avec leur lecture un lot de clichés, ils ont au moins le mérite de mettre en scène des héroïnes.

Au-delà de ces classiques, de nombreux romans et de nombreuses autobiographies voient le jour au XXème et XXIème siècle et mettent en scène une petite fille bien loin des fragiles et délicates princesses Disney (on se délectera du commentaire, en passant, d'Elena Gianini Belotti, dans Du côté des petites filles : « Le Petit chaperon rouge est ainsi l'histoire d'une fillette à la limite de la débilité mentale »), tout en restant éloignée, également, de leurs homonymes masculins. Que ce soit dans les romans pour la jeunesse ou dans les romans adultes, la petite fille évolue pour ouvrir de nouveaux enjeux dans la littérature mondiale. Elle est porteuse d'humanité et d'universalité. Elle peut être une aventurière et mener le récit. Elle métamorphose la relation littéraire à la souffrance, à la peur, à la mémoire, à l'histoire, aux guerres. La petite fille, par son statut, remotive effectivement les manières ordinaires d'envisager ces relations.

En voici les exemples dans différents romans contemporains, français, vietnamiens, franco-camerounais, américains, ukrainiens...

Kim Thuy, Ru (2009) : née au Vietnam, Kim Thuy fait partie de ces boat people qui fuient la guerre - non sans en avoir d'abord affronté les horreurs - dans des conditions déplorables pour émigrer au Canada. Cette fiction en forme de patchwork, c'est-à-dire tronçonné en petits morceaux d'une ou deux pages maximum, racontent l'enfance d'une petite fille composée d'épisodes douloureux mettant en scène magistralement le Vietnam en guerre.
Léonora Miano, Contours du jour qui vient (2006) : une petite fille africaine tente de sauver un enfant-soldat de la perte. Saisissant. D'autant plus que l'humour est au rendez-vous.
Patrick Modiano, Dora Bruder (1997) : Modiano tombe sur une annonce dans le journal parisien « petite fille disparue ». Il se met à enquêter sur la disparition de Dora Bruder, qui a réellement existé, au moment des rafles juives... Durant plusieurs jours, on ne sait pas ce que la petite fille a fait. La littérature va investir cet espace flou afin de le faire sien.
Laura Alcoba, Manèges (2007) : Premier roman de la trilogie d'Alcoba. La Danse de l'Araignée vient de paraître en 2017. Récit de l'enfance argentine de la narratrice qui a 8 ans et qui vit dans la clandestinité pendant que ses parents, rebelles, sont en prison.
Toni Morrison, L'oeil le plus bleu (1994) : c'est l'histoire d'une petite fille vue par d'autres petites filles. L'auteure est afro-américaine et n'écrit pas pour les blancs, comme elle met un point d'honneur à le dire. Elle reçut Prix Nobel de littérature en 1994.
Anna Moï, Riz noir (2004) : Fiction historique dans laquelle deux sœurs de quinze et quatorze ans sont arrêtées, torturées, puis internées dans un bagne pendant la guerre du Viêtnam. Elles se rappellent leur enfance. Un récit mémoriel poignant.
Svetlana Alexievitch, La guerre n'a pas un visage de femme (1985) : l'auteure a été, comme on le sait, Prix Nobel de Littérature en 2015. Des milliers de femmes russes ont été envoyées au front pour combattre l'ennemi nazi. L'autrice a consacré sept années de sa vie à recueillir les témoignages de ces femmes dont beaucoup étaient à l'époque à peine sorties de l'enfance.

«Parce qu'elle est femme, la fillette sait que la mer et les pôles, que mille aventures, mille joies lui sont défendues : elle est née du mauvais côté.»

Simone de Beauvoir écrit cela dans Le Deuxième sexe. L'aventure s'ouvre devant les petites filles désormais. Après lecture de ces romans, où les petites filles affrontent les guerres les plus meurtrières et les traumatismes les plus graves, qu'on ne dise plus jamais que se battre, pleurer, courir « comme une fillette » est une insulte. ■

LE RAP S'AFFRANCHIT-IL DU GENRE ?



Princesse Nokia

Le rap est sans doute le genre musical qui s'est le plus diversifié et démocratisé depuis sa naissance en 1970 aux États-Unis. Art de la revendication dès ses débuts, puisqu'il rend compte du cri de mal-être des ghettos noirs US, le rap repose sur l'effet de surprise, le choc provoqué par les mots, c'est l'art du kick et de la punchline. Mais quelle place pour la femme au sein de ce genre musical largement monopolisé par le genre masculin ?

Sarah Francesconi

Le rap se généralise en France dans les années 1990, autour de groupes phares tels que NTM, Sniper, IAM, Assassin ou encore MC Solaar qui popularisent le rap autour d'un idéal inspiré de l'Ouest atlantique et construit sur la beauté des textes et la finesse des punchlines, indissociable de sa dimension provocatrice originelle.

Progressivement, un courant de rappeurs promeut l'image du gangster, du badass, associées à la figure masculine. En parallèle, le rap devient un des genres musicaux les plus écoutés et partagés, le public se diversifie et entraîne un processus de starisation autour de certains rappeurs solo comme Booba, Kerry James, Rohff, Diam's ou plus récemment, Nekfeu, Maitre Gim's, Jul ou PNL.

Dans cette sphère musicale où l'homme est surreprésenté, où situer la femme, que ce soit dans les textes, dans le public ou les artistes ?

On ne peut le nier, dans de nombreux textes de rap, l'image de la femme est récurrente, entre la figure de la mère, de la fille, des sœurs ou des « biatchs », le rap n'est pas toujours un éloge de la femme et de ses désirs. Face à l'existence du « rap-misogyne », on peut considérer qu'écouter ou chanter du rap pour une femme, représente en soi une démarche féministe. C'est s'inscrire dans un genre musical initialement monopolisé par les hommes et prendre une place égale à celle de l'homme.

En parallèle, la question du sexisme et de l'égalité des sexes est devenue un sujet récurrent du débat public, et de nombreuses féministes ont fait au rap un véritable procès par rapport à la question de la misogynie. Le rap est-il plus misogyne qu'un autre genre musical ? Ce procès appliqué au rap est-il justifié ?

Une bataille juridique entre féministes et rappeurs

Dans un premier temps la polémique s'inscrit dans un cadre légal et judiciaire. La première démarche qui démontre l'existence d'une inégalité dans le rap est celle des militantes féministes, notamment de

l'association Ni putes ni soumises, qui traquent les paroles misogynes, salissant l'image de la femme. À l'origine d'une plainte contre Booba pour « paroles misogynes », elles sont également connues pour le procès contre Orelsan en 2009 contre son titre Sale pute qui retrace l'histoire d'un homme qui apprend que sa femme l'a trompé. Malgré la violence des paroles telles que « J'vais te mettre en cloque (sale pute) et t'avorter à l'Opinel », le chanteur est relaxé au titre du droit à la liberté d'expression artistique et la plainte est classée. Son titre Saint-Valentin dans lequel le chanteur rappe « J'te tèj' la veille, et j'te rebaise le lendemain / Suce ma bite pour la Saint-Valentin » en guise de refrain, est repris et parodié par le duo féministe Elvire Duvelle-Charles et Sarah Constantin. Transposant les paroles elles inversent les rôles féminins/masculins de la chanson initiale et agitent des tampons usagés en clamant « Je t'aime / Suce mon clit' pour la Saint Valentin », un mec coincé dans l'entre-jambe.

Un jour après la parution de la chanson le compte des chanteuses est fermé et le clip censuré sur de nombreuses plateformes de visionnages. Même s'il est remis en ligne avec une interdiction de visionnage pour les mineurs, cet épisode souligne l'inégalité des sexes qui persiste dans la justice française et le sexisme à l'œuvre dans la notion même de « liberté d'expression artistique » si souvent revendiqué par les chanteurs.

La femme, figure complexe et ambigüe du rap français

À travers le portrait de leurs mères, leurs sœurs, leurs filles ou leurs « tasspé », les rappeurs et rappeuses mettent toujours en avant des figures féminines de leurs vies, entre l'éloge ou la condamnation. Booba lâche à la fois des flow marqués par un machisme assumé « Ferme un peu ta gueule, va m'faire un steak frites » (Killer – Lunatic), « T'es pas bonne si t'as pas d'fesses t'as walou » (Scarface – Autopsie Vol. 4) , « J'te prends matin midi et soir biatch comme un antibiotique » (Paname – Autopsie Vol. 4), d'un romantisme à peine dissimulé. Mais dans son titre Ma Couleur (Lunatic), il souligne le courage de sa mère « Je dois tout à une femme » et « élevé par une lionne, pas eu besoin d'un paternel ».

La Fouine également oscille entre la figure de la femme-objet, il rappe dans Youporn (Capitale du crime) : « Bitch, t'as pas vu l'heure qu'il est. Yeah, lèche moi la bite ici c'est Banlieue Sale ». Mais affiche dans une grande sensibilité dans Papa où il évoque sa fille « Je t'aime comme un fou, je t'aime à la folie / On m'a retiré tous mes points, je t'aime comme c'est plus permis ». (La Fouine VS Laouni)

Cette schizophrénie des rappeurs quant à la place assignée aux femmes n'est pas seulement réservée aux hommes. De la même manière, si Diam's fait l'éloge de sa mère, pleine de courage et de dignité dans Sur la tête de ma mère (S.O.S) elle critique également le comportement de certaines filles qui « nous déshonorent », « ces trainées qui ont perdu leur virginité sans aimer ».

Il y aurait donc les filles bien d'un côté, les trainées de l'autre, celles qui permettent néanmoins de donner une image de gangster sans cœur aux rappeurs capables de romantisme ou de reconnaissance avec celles qui le méritent, comme le rappe Kaaris « La go là c'est p'têtre une fille bien mais on préfère les tchoins tchoins tchoins » (Tchoin – Okou Gnakouri), les filles dont la valeur s'arrête à la forme de leur corps et la capacité à se déhancher dénudée devant la caméra.

Corentin Richard, amateur de rap lui aussi, soulève une problématique sur la question de la figure féminine dans le rap, à propos de l'utilisation visuelle du corps de la femme dans les clips musicaux, qui reste de loin un des aspects les plus misogynes dans le rap. Il explique que « la femme, comme dans tous les arts, est un moteur pour le rap quand on voit le nombre de chansons écrites qui racontent une histoire d'amour qui s'est plutôt mal passée ou qui a marqué l'artiste, c'est une source d'inspiration. Après ce que je regrette d'un autre côté sur l'aspect plutôt visuel du rap, c'est l'instrumentalisation de la femme […], assez dénudée et dans des tenues assez inhabituelles. »

Certains rappeurs s'amusent de cette classification des comportements et retournent les codes et les attentes du public en inversant les rôles. Dans Trompes de Fallope, Jazzy Bazz construit son texte sur un schéma classique et récurrent : celui du mari trompé par sa femme infidèle. Or, dans un ultime coup de maître il retourne la situation dans les dernières phases et on comprend que la femme a fait cocu son mari avec Jazzy Bazz lui-même : « Je vais tuer celui qui te mettait en extase / je vais tuer celui qu'on appelle Jazzy Bazz » (P-Town). Le rappeur ne se place pas en juge misogyne de la femme adultère mais s'amuse en retournant le cliché contre le public qui s'était laissé prendre à la fiction et avait déjà pris position contre la femme et pour le mari trompé.

Le rappeur VS le personnage

Si le sexisme ordinaire se retrouve dans une grande partie des textes de rap, il serait réducteur de confondre l'artiste avec la fiction qu'il crée dans ses textes. Orelsan se défend par exemple de la violence de ses textes en disant vouloir montrer comment « une pulsion peut transformer quelqu'un en monstre », il s'agit en réalité d'utiliser les mêmes procédés littéraires de fiction et de création de personnage qu'un roman, une pièce de théâtre ou un film.

On a posé cette question à LecHad, rappeur du groupe High Five Crew pour savoir ce qu'il en pensait. Ce dernier répond : « TOUS les rappeurs sont dans un

personnage, souvent une toute petite partie de soi extrêmement amplifiée. […] Et quand bien même la fiction se mêlerait au réel, tout le principe de la punchline c'est dire une phrase choquante qui reste dans la tête. » Il prend ensuite l'exemple des textes de leur dernier album Silicon Valley et présente les différents personnages auquel chaque rappeur du groupe prête sa voix :

« Mon personnage c'est un loser déprimé, blasé, seul, triste. Celui d'Eden veut tout casser et prendre sa revanche sur la vie qui a pas été sympa avec lui. Celui de Spider ZED c'est un geek casanier et bougon… rien n'est vu sous un angle positif, c'est pas les femmes en particulier. Moi je me situe comme un ado triste, seul a la recherche de l'amour (dans la vie je suis en couple et très heureux), Eden c'est le rappeur insolent qui veut se taper des groupies (pareil dans la vraie vie il est en couple depuis des années), Assassam est un vrai lover, ZED un dragueur maladroit… bref, chacun est dans son truc. »

En effet, il serait absurde de dire d'un acteur qu'il est misogyne à cause d'un rôle où il s'afficherait en macho sexiste et sans limites. Mais en réalité la frontière est floue et la question du personnage ne se pose pas pour tous les rappeurs de la même façon. Deen Burbigo affirme dans une interview de Booska-P que c'est en étant lui même qu'il est « le plus à l'aise pour écrire et pour ensuite défendre les moraux » et ajoute avec une touche d'humour « je préfère que les gens me reconnaissent pour ce que je suis plutôt que de m'inventer une life et après t'as des problèmes ».

En dehors des failles sexistes que comporte la législation qui encadre la liberté d'expression artistique, le rap ne serait alors qu'une vaste scène ou les hommes et les femmes sont invités à utiliser les mêmes codes, la même violence verbale ?

Comme le souligne Christian Béthunes dans son livre Pour une esthétique du rap, le rappeur américain Ice T. se disait choqué que le shit talkin' (le franc parler) des rappeurs puisse déranger les féministes. Il affirmait que « la fille du ghetto répond à nos conneries par des « va te faire foutre Ice. » c'est tout, elle ne nous répond pas « t'es sexiste. » Elles répondent avec leur rap à elles. [1]

« Sois pas choqué, moi aussi je sais parler cru, aussi je sais parler de cul »

Dès l'introduction du morceau Cruelle à vie (album Brut de Femme) Diam's annonce la couleur : elle fait partie de ces jeunes issus de l'immigration, elle connait les galères de la vie autant que les autres et ne laissera pas son statut de femme la rabaisser ou lui assigner une place inférieure. Son album Brut de Femme nommé « Album de l'année » en 2004 aux Victoires de la Musique (catégorie « Rap/Hip-hop ») place Diam's comme figure majoritaire de la défense des femmes dans le rap et brise l'idée que le genre n'est réservé qu'à la gente masculine et les gros bras. En enchainant les récompenses [2], Diam's est la première figure féminine qui réussit à s'imposer sur la scène du rap dans les années 2000.

Elle impose au rap un nouvel angle de vue : celui de la femme dans le monde. Ses flow dénoncent l'image du mec violent, celle du délinquant sans respect pour les femmes, condamnent avec rage l'insécurité des femmes dans cette « France hypocrite » et met à mal les standards sociaux genrés. Elle s'affiche sans complexe comme une guerrière en lutte perpétuelle dans ce monde dominé par les hommes et les attendus stéréotypés des genres.

Dans Incassables (Brut de Femme), elle dénonce le harcèlement de rue et les violences ordinaires faites aux femmes dans différentes phases : « Je prends plus le RER, pas sûre de sortir entière » ou encore « Je vis dans la crainte que dans mon verre il y ait de la drogue / J'évite les rues la nuit car le viol est à la mode », avant d'encourager les femmes à ne pas se laisser faire « Il ne faut pas se voiler la face / Défends ton nom et ta place / Fonce, mais surtout reste sûre de toi ».

Ma souffrance (Brut de femme) est un titre autobiographique lâché à la manière d'une bile acide pleine de douleur qui retrace la période de violence conjugale subie par la chanteuse à l'âge de 17 ans. Diam's dénonce avec acharnement les failles de l'homme viril que la société érige implicitement en figure dominante sur la femme. Elle se libère des attendus de la société patriarcale avec son style à la garçonne, elle devient la figure de la femme émancipée, petite banlieusarde « fière de pouvoir régler l'adition » (Petite Banlieusarde – Dans ma bulle). Or, si on peut parler de féminisation du point de vue dans le rap, on ne peut encore vraiment appliquer la notion de féminisme aux titres de Diam's, même si elle incarne un véritable tournant dans le rap français.

Après Diam's peu de femmes ont su reprendre le flambeau qui avait été allumé, ce qui montre à la fois le retard de la France mais également la difficulté de s'imposer en tant que femme dans cet univers masculin. Eloïse Bouton, ancienne Femen et féministe engagée a d'ailleurs décidé de réhabiliter le travail des femmes dans le rap en répertoriant dans son blog Madame Rap les clips, live et interviews de toutes les rappeuses du monde entier. Parmi elles une figure phare du rap féministe contemporain : Princess Nokia. Cette rappeuse afro-féministe s'affiche sans complexe comme une ardente défenseure de la femme libre et affranchie des limites imposées à son corps. Lors de ses concerts elle nous crie, à nous les femmes, de monter sur scène, de se sentir libre de faire ce dont on a envie avec notre corps. Plus rare, elle marque une pause dans le concert pour nous encourager à la prévenir elle ou un membre de son équipe en cas de

problème ou de menace. Une attitude engagée qui ne fait pas semblant puisque lors de son concert en Angleterre ce 15 février, elle en est venue aux mains avec un spectateur qui lui avait proféré des injures sexistes et lui avait demandé de montrer ses seins. Ses textes également pulvérisent les clichés ou les attentes par rapport aux femmes. Elle défend son image de femme aux « petits seins et ventre rebondi » dans Tomboy et refuse tous les codes XS des canons de beauté.

« Un homme facile c'est un gars sympa, une femme facile ben c'est une pute »

Finalement le problème de la misogynie dépasse de loin les frontières du rap. Fatal Bazooka aura tout de même le mérite de dire clairement les choses, « n'en déplaise aux puristes la langue française demeure beaucoup trop machiste ». Parce que les provocations sexistes et machistes se fondent majoritairement sur les constructions mentales que la société patriarcale héritée depuis des millénaires nous impose.
De plus en plus de femmes écoutent du rap pour le plaisir du flow, le message ou la prod, passant outre le caractère sexiste ou misogyne des sons qui se retrouvent aussi bien dans de nombreux autres genres que le rap. Michel Sardou dans Les Villes de la solitude chantait alors « J'ai envie de violer des femmes / De les forcer à m'admirer ». Une apologie du viol qui s'écoute sans faire sourciller ni les hommes ni les femmes. De la même manière Michel Delpech dans Les Groupies « C'est un joli parasite / Qui s'accroche et que l'on quitte / Quand on en connaît un meilleur. / Ça ne reste pas dans le cœur, / Une groupie, une groupie ».

Le rap dans toute sa diversité ne peut donc pas être qualifié de misogyne. À l'instar de certains humoristes, certains rappeurs ont malheureusement construit leur carrière sur le sexisme, la dévalorisation de la femme et l'utilisation commerciale de son image. Mais il est impensable d'associer cette caractéristique à tous les rappeurs. Là où on peut sans conteste attribuer un aspect misogyne au rap est dans la restriction et le jugement qu'il renvoie : un homme pourra clamer qu'il « les baise toutes » dans un clip peuplé de filles dénudées sans se faire descendre dans la critique pour autant, là où une fille exprimant ses désirs aussi crument qu'un homme sera traitée de « salope » ou de mauvaise fille.

Le problème ne réside donc pas tant dans le rap lui-même sinon dans la représentation collective des rôles féminins et masculins, entretenus par les discriminations sexistes au sein même de la justice française censée encadrer le processus de création. Mais comme toujours les mentalités tendent à évoluer et comme le soulignent Dawan et Yaska sur la question de la présence féminine dans le rap « on y est de plus en plus sensible, et on tend vers l'égalité — dans le rap comme ailleurs. » [3]. En soulignant le problème de la « sous-médiatisation » du rap féminin et féministe, Corentin rappelle également que cette situation est loin d'être immuable. Il convient aussi de ne pas oublier que les démarches féministes ne sont pas seulement initiées par des femmes. On peut par exemple rappeler le titre de Georgio dans son dernier album Héra : Sveltana et Maïakovski qui place le public dans l'intimité glaciale d'une jeune femme contrainte à la prostitution, ici en complète empathie avec le personnage et en lui rendant une dignité totale.

On peut également penser au dernier album de Nekfeu, Cyborg, double disque de platine, qui nous fait découvrir deux voix féminines, celles de Clara Luciani sur Avant tu riais et Crystal Kay sur Nekketsu. Une collaboration qui vise la promotion de la place féminine dans le rap et qui démontre que la mixité dans le rap est non seulement possible mais également source d'une grande richesse dans l'écriture des textes.

[1] Cité dans DJ culture, par Ulf Poschardt, p.199
[2] En 2004 Diam's reçoit le prix de l'album de l'année pour Brut de Femme aux Victoires de la Musique, elle est nommée «Meilleure artiste française» en 2007 (MTV Europe Awards). Toujours en 2007 elle est nommée meilleure artiste féminine française, Dans ma bulle est meilleur album français, et La Boulette meilleure chanson française (NRJ Music Awards).

[3] Interview donnée pour Le Délit


Princesse Nokia

DES MÉTIERS SEXUÉS DANS LES SALLES DE CONCERT ?

Si les femmes occupent aujourd'hui une vraie place dans les professions artistiques, les métiers liés aux salles de concert semblent faire partie des moins féminisés dans le domaine culturel. En cause, les mentalités qui lient ce secteur professionnel aux hommes. Si les choses évoluent, elles ne concernent pas tous les types d'emploi.

Marie-Madeleine Remoleur

« Quand j'étais en master métiers de la culture, sur une promotion de 40 étudiants, il n'y avait que trois mecs. Un professeur nous avait dit : Vous verrez que dans quelques années ce sont eux qui seront aux postes de directeur ou programmateur », raconte Charlène Houdayer, chargée de l'accompagnement au 6par4, à Laval. Aujourd'hui en France, les chiffres parlent d'eux-mêmes. Au sein des salles de concert, la femme est moins représentée et qualifiée que ses pairs.

La différence entre hommes et femmes se joue d'abord sur la différenciation sexuée des métiers. On observe un inégal accès aux postes de responsabilité, découlant sur une inégalité salariale. La Fédération nationale des lieux de musiques actuelles (FEDELIMA) a mené une étude sur les salariés permanents de ses adhérents. « Les femmes ont tout à fait accès aux postes très qualifiés qui demandent des diplômes et des compétences pointues, mais à certains postes seulement », explique Flavie Van Colen, directrice adjointe à la salle Paloma, à Nîmes, qui siège aussi au bureau de cette structure. Au sein des salles de concert, les femmes se retrouvent plus souvent dans des postes liés à la communication, à l'administratif ou à la production. Selon la FEDELIMA, au sein des salles, 60% des chargés de communication, 70 % des administrateurs et 60% des chargés d'action culturelle sont des femmes.

A l'inverse, elles ne représentent que 25% des directeurs et 12 % des programmateurs de salles. « Beaucoup de métiers de programmation et dans le domaine technique sont historiquement dévolus aux hommes, explique Stéphane Amiel, du festival les Femmes s'en mêlent. Le milieu de la musique étant comme beaucoup d'autres très masculin (des labels aux studios en passant par les salles de concert) on a pu noter la faible présence des femmes. » Si certaines structures comme le 6par4 à Laval, la Centrifugeuse à Pau ou encore le Café de la Danse à Paris font figures d'exceptions, les programmateurs et directeurs sont presque toujours des hommes. « Ce sont les postes les plus légitimes symboliquement, les plus prestigieux, ceux pour lesquels la reconnaissance des pairs est fondamentale. Et aussi bien sûr les postes les mieux payés », insiste Flavie Van Colen.

Quand ces postes plus « prestigieux » sont occupés par des femmes, la pilule est parfois dure à faire avaler aux professionnels qui gravitent autour de ces salles. « La dernière fois, on m'a demandé à quel poste j'étais dans ma salle. Lorsque j'ai répondu que je m'occupais de la programmation et de la production, on m'a répondu «Ah, tu es assistante ?» Après avoir affirmé que non, on m'a regardé avec des grands yeux », raconte Gisèle Lescuyer, responsable de la programmation et de la production au Café de la danse à Paris.

« Mais une fois qu'on a constaté ça, les leviers sont très complexes à activer: les femmes ne postulent pas, ou très peu sur ces postes, modère Flavie Van Colen. A l'automne, j'ai recruté un nouveau Directeur Technique et un nouveau Régisseur Général: dans les deux cas, j'ai reçu deux CV de femmes et 70 CV d'hommes. » Un mécanisme d'autocensure qu'a également remarqué Ludivine Chopard, directrice de la SMAC07 en

Ardèche. « J'imagine qu'il y a un complexe d'infériorité « intégré ». Combien de femmes n'ont pas postulé en se disant qu'elle n'avait pas les épaules ? L'auto censure c'est dangereux aussi. » Dangereux aussi pour la programmation. En étant souvent l'affaire des hommes, le choix des artistes et de la couleur artistique sur scène peut manquer de diversité et d'un regard différent sur la question.

La technique, une affaire de mecs ?

Si la féminisation des métiers de programmation et de direction est un enjeu majeur dans le secteur musical, les professions de la technique et de la régie souffrent encore plus de cette très faible présence féminine. « Il y a encore beaucoup à faire pour que les femmes trouvent leur place dans ces équipes, surtout dans les domaines techniques », insiste Stéphane Amiel.

En effet, l'étude de la FEDELIMA dévoile que seul 3% des techniciens permanents dans ces salles, sont des femmes.

Flavie Van Colen raconte une anecdote révélatrice des mentalités encore parfois bloquées. « Il y a deux ans, nous avions une jeune fille de 20 ans qui rêvait de devenir ingénieure du son. En attendant de trouver une école, elle était bénévole en technique à Paloma. Elle avait eu l'occasion de montrer qu'elle était passionnée et plutôt douée. Un jour, en réunion j'interroge le régisseur général de 40 ans et la stagiaire de 25 ans en charge de la gestion des bénévoles, en leur demandant pourquoi elle n'était pas affectée en technique sur le festival à venir. Sourire gêné des deux côtés. J'insiste: le régisseur me répond qu' «elle fout le bordel dans son équipe», parce qu'elle est trop jolie et en gros déconcentre les techniciens. La jeune collègue me répond: «Je la remets en technique si elle s'habille autrement». Sous-entendu : elle est trop jolie et elle porte des vêtements trop décolletés (ce qui n'était absolument pas le cas). Je me fâche et les force à lui proposer une place dans l'équipe technique. L'année d'après, la jeune bénévole intègre une école de son et revient en juin pour le festival This Is Not a Love Song : elle était métamorphosée, elle s'était coupé les cheveux très courts, était tout en noir, t-shirt d'homme, pantalon pas trop moulant, chaussures lacées, et avait adopté une démarche hyper masculine. Elle avait réussi à s'intégrer. »

« Un musicien m'a demandé de babysitter sa fille pendant son concert »

Si les femmes sont moins représentées que les hommes au sein des salles de concerts, ce n'est pas pour autant qu'elles connaissent automatiquement un traitement différencié de la part de leurs pairs. « Globalement j'ai toujours été très bien accueillie au sein des équipes que je rejoignais, que ce soit en bénévole, stagiaire ou salariée. Je n'ai jamais ressenti de discrimination avec mes collègues », remarque Gisèle Lescuyer.

En revanche, comme dans d'autres secteurs, la sphère musicale ne déroge pas à la règle : la maternité peut être déclencheur de situation inégalitaire. « J'ai déjà observé ça dans d'autres structures, raconte Ludivine Chopard, directrice de la SMAC 07, à Annonay, en Ardèche. La salariée sans enfant ça va bien, elle est disponible et flexible. Dès lors qu'elle a des enfants, il faut nécessairement que sa vie soit plus cadrée. On a quand même souvent des cas de figures où les patrons ne sont pas capables de considérer les « mamans » comme des grandes professionnelles. » Actuellement programmatrice au 6par4, Perrine Delteil travaille dans des salles de concert depuis 15 ans. « Quand j'ai eu mon premier enfant, mon boss de l'époque m'a appelé une semaine après la naissance en me disant « Mais comment va-t-on faire maintenant que tu n'es plus dans le coup ? » S'en est suivie une grosse année de remarques de ce genre. J'ai fini par demander une rupture conventionnelle puis j'ai mis quasiment un an à retrouver du boulot. Je n'osais plus postuler pour ne pas passer d'entretiens persuadée qu'être maman était une tare. »

« Un groupe de «vieux» punks qu'on a accueilli me

considéraient que bonne à leur servir à boire pendant la date, ils n'arrêtaient pas de me répéter que je ferais une très bonne femme au foyer. »

La différence de traitement et d'appréciation des femmes au sein des salles de concert est parfois plus observable dans la façon dont les spectateurs, musiciens ou encore producteurs de groupe ont de se comporter avec les femmes travaillant au sein de ces structures. « J'ai eu quelques mauvaises expériences avec certaines personnes qui n'avaient pas l'air de prendre mes décisions au sérieux, raconte Gisèle Lescuyer. Un jour, un musicien m'a demandé de babysitter sa fille pendant son concert. D'autres musiciens, après une remarque sur l'état de la loge, ont répondu avec un grand sourire que j'ai l'habitude de faire le ménage donc que ça ne devrait pas poser de problème. » Un comportement décrédibilisant qui finit aussi par agacer les collègues masculins de ces femmes. « Un groupe était venu pour faire une journée de résidence avant sa date. On a préparé les loges la veille pour éviter d'arriver à l'aube, pendant que le régisseur de tournée était dans la loge. Je lui ai bien précisé que les boissons étaient pour le lendemain, et que s'ils voulaient un verre à la fin de résidence, ça serait au bar de la salle. Par esprit de contradiction surement, il voulait absolument boire les bières de la loge. Quand je lui ai dit qu'elles ne seraient pas remplacées s'ils y touchaient, il m'a demandé d'appeler mon responsable, il voulait voir ça avec lui car «de toute façon ce n'est pas à toi de décider». Mon boss est finalement arrivé pour lui dire que j'étais la seule à décider à ce sujet-là, et que la prochaine fois il ferait mieux de m'écouter directement. »

Une évolution des mentalités ?

Malgré tout, tous les acteurs le disent : ça bouge ! « Je pense sincèrement que les mentalités sont en train de changer et souvent les métiers artistiques sont précurseurs sur les questions de société, insiste Stéphane Amiel. Donc la prise de conscience est vraiment effective. »

Et ça, c'est aussi grâce à des collectifs, structures et personnes qui font bouger les choses, qui sortent l'organisation sexuée de la musique de ses sentiers battus. A Paris, le collectif HF réfléchit par exemple à la place de la femme dans la culture, en animant de nombreuses tables rondes et des conférences. Il met en avant les grandes discriminations et les difficultés rencontrées. Le Festival les Femmes s'en mêlent, qui en est à sa 20e édition, permet chaque année d'interroger sur la place des femmes dans le milieu de la musique, que ça soit au niveau de la programmation, que de la prise en charge au sein des salles de concert. « A la FEDELIMA, avec d'autres réseaux et structures, nous lançons un travail global d'étude sur le sujet. Au-delà des chiffres, nous devons réaliser un grand nombre d'entretiens de femmes et d'hommes pour comprendre ce qui est à l'œuvre et quels leviers on peut trouver pour changer ça », explique Flavie Van Colen.

En France, le collectif H/F travaille pour faire disparaître les inégalités entre hommes et femmes, au sein des métiers de la culture.
Dans les mentalités aussi, les choses évoluent. « Certains groupes repartent en me disant : «C'est cool, d'être accueilli par des filles, ça change des vieux techniciens frustrés et ronchons.» », raconte Marie, en charge de la régie générale au Tétris au Havre. Aujourd'hui, elle est notamment accompagnée de trois techniciennes lumière et plateau, dont deux qui ont commencées au Tetris en bénévole puis ont fait une formation et qu'elle a fini par embaucher. « Dans les formations, je vois arriver beaucoup plus de filles qu'avant. Je pense que comme pour les hommes, nous devons nous former, apprendre et surtout ne pas lâcher nos envies et notre motivation. Le facteur chance n'y est pas pour rien, si j'avais rencontré que des gros cons machos, je ne serais sûrement pas à ce poste maintenant. »

Au 6par4 à Laval, la musique n'est pas que l'affaire des hommes

Certaines salles font figures exceptions comme le 6par4. Installée à Laval depuis 2008, cette salle labellisée SMAC (Scène de Musiques Actuelles) par le Ministère de la Culture et de la Communication peut accueillir 330 spectateurs.

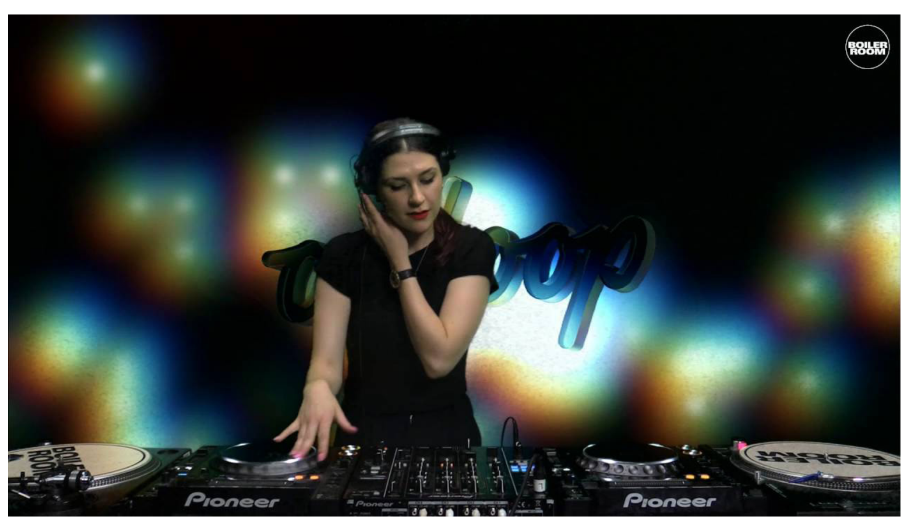
Quand elle est arrivée, il y a 6 ans, Elsa Gicquiaud, actuelle responsable de la communication, a débarqué dans une salle où la parité était déjà respectée. « Avec l'ouverture de plusieurs postes suite à l'évolution de la structure, ce sont en majorité des femmes qui ont été recrutées par la suite », raconte-t-elle. Aujourd'hui, l'équipe permanente est composée de six filles et quatre hommes. Si la direction est assurée par un homme, la programmation a été confiée à une femme, Perrine Delteil. « Je suis très heureuse d'avoir une programmatrice qui casse le schéma des « programmateurs blanc de 40-50 ans », souligne Elsa Gicquiaud. Les autres femmes sont chargées de l'administration et des ressources humaines, de la production, de la vie associative, de l'accompagnement et des initiatives locales et de la communication. Les hommes sont eux en charge de la direction, de la direction technique, de l'action culturelle et EAC.

« J'ai de l'expérience dans le milieu du théâtre et de la danse contemporaine et les femmes y sont plus présentes et à des postes plus qualifiés. Dans les salles de concerts que j'ai pu fréquenter, ça manque clairement de parité ! Sauf chez nous », insiste Olympe Lenain, chargée de l'accueil et de la vie associative au 6par4. Une fierté que partagent les six femmes de l'équipe. ■

FEMMES ÉLECTRONIQUES

Il y a quelques mois, Resident Advisor, fameux webzine spécialisé en musique électronique, publiait son classement des cent meilleurs DJs internationaux de l'année 2016. Comme il s'agit d'un catalogue d'artistes déjà très établis, l'analyser permet de comprendre en partie les rouages de l'industrie, toujours plus puissante, de la dance music. Très vite, on constate une troublante quasi absence, celle des femmes.

Louise Solal



Boiler room

Pour cent musiciens électroniques, elles sont huit. La première se glisse à la dixième place. Il s'agit de la talentueuse The Black Madonna suivie un peu plus loin par la russe férue de techno, Nina Kraviz. Toutes deux sont d'ailleurs, auprès de Jon Hopkins, résidentes aux prochaines Nuits Sonores, festival remarqué par sa programmation de qualité mais aussi récemment critiqué pour son line-up trop masculin.

Les femmes souffrent ainsi en général d'un cruel manque de visibilité. Aujourd'hui, ces faits révèlent une superstructure idéologique encore largement patriarcale. Pour autant, la musique électronique, révolutionnaire par ses nouveaux moyens de production technologique dans les années 1960, l'est aussi plus tard dans son engagement politique. En effet, la techno et la house naissante des années 1990 aux États-Unis sont une voie d'expression des minorités notamment des noirs et des homosexuels. Par exemple, le groove comme répétition d'un beat profond et entraînant offre un moment d'éternité loin des déterminations sociales et historiques. Malgré la nature subversive intrinsèque à la musique électronique en tant qu'art, un plafond de verre subsiste pour les femmes dans le DJing ou la production. Qu'est-ce qu'être une femme dans cet univers hyper-masculin ?

Être seule(s)

S'immiscer dans un monde d'hommes, c'est subir un entre-soi masculin parfois oppressant. D'abord, subsiste un vieux préjugé plus ou moins conscientisé selon lequel l'agilité technique est un attribut masculin. Les femmes n'aimeraient pas manipuler ces machines imposantes de la boîte à rythme aux logiciels les plus complexes. Elles sont plus volontiers assignées à leurs prestations vocales jugées (souvent à raison) sensuelles comme dans le titre disco intemporel I Feel Love de Donna Summer. Ce n'est peut-être pas anodin si l'industrie du rock et de la pop fait davantage place aux artistes femmes. Pensons, par exemple, au modèle toujours en vigueur de la chanteuse pop sexy sur-produite de Britney Spears à Ariana Grande.

Ainsi, une DJ comme une productrice est encore marginalisée dans son choix d'expression musicale. Quand elle parvient courageusement à trouver sa place artistique, elle peut, ensuite, être sexualisée. En effet,

ces musiciennes subissent souvent des remarques voire des gestes déplacés (lot également des danseuses en club). Elles sont parfois encore, non sans violence, renvoyées de manière systématique à leur apparence physique estimée plus ou moins désirable.

Être déjà là

Malgré la ténacité de ces préjugés et comportements sexistes, les femmes n'ont pas été que des muses inspirantes mais aussi des créatrices inspirées. Par exemple, dans les années 1960, la compositrice britannique Daphne Oram invente les Oramics qui permettent de créer des sons électroniques. Son travail innovant et profondément moderne détonne notamment au regard de sa formation poussée en musique classique. Ainsi, par son inventivité, elle participe aux fondements de la musique actuelle.

Les femmes n'ont pas été que des muses inspirantes mais aussi des créatrices inspirées.

En outre, être mise à l'écart peut susciter des identités musicales hybrides parfois aux limbes de la musique électronique. L'iconique auteure-compositrice et actrice jamaïcaine, Grace Jones, s'est ainsi imposée à la fin des années 1970 en dépit de son éducation ultra-conservatrice. Remarquée par son extravagance, son identité musicale est atypique. Elle commence sa carrière musicale avec des titres très disco puis se réinvente avec des albums plus new-wave. Par exemple, le titre Nightclubbing marque l'histoire de l'électronique par sa voix puissante et poseuse ainsi que par ses sonorités entraînantes mais toujours raffinées.

Être dans son temps

Au-delà du parcours d'une femme, évoquer Grace Jones nous fait revenir sur l'étoffe d'une diva pop. Or, aujourd'hui, les musiciennes affirment davantage leur art en sortant des edits sur des labels pointus ou, la nuit tombée, en se produisant lors de lives ou de DJ sets. Avec la démocratisation accélérée et élargie de ce genre musical, les femmes s'expriment plus qu'auparavant par la richesse du tissu sonore électronique qui les a toujours fascinées. Qui sont ces femmes affranchies ?

L'anglaise Janine Rostron, plus connue sous son nom de scène Planningtorock, produit une musique mêlant voix trafiquées et beats envoûtants. Elle n'est pas sans rappeler l'ancien groupe The Knife, composé par la chanteuse Fever Ray et son frère. Chez Planningtorock, les inserts électroniques, toujours au service de l'émotion, semblent brouiller les frontières entre les genres.

Par ailleurs, soirées après soirées, le collectif Girls Girls Girls composé entre autres de Piu Piu et Betty Bensimon, féminise le monde de la nuit. De façon encore plus engagée, la team Barbi(e)turix promeut de nombreuses artistes avec des line-up presque exclusivement féminins lors des célèbres soirées lesbiennes WET FOR ME. Au fil des années, on peut y (re)découvrir la techno minimale d'Ellen Allien, la house efficace de la charismatique Kim Ann Foxman, la techno french-touch de Louisahhh ou encore les subtiles et éclectique mixs de Clara 3000 du label parisien Kill the DJ.

Les femmes raffolent ainsi, tout autant que les hommes, des variations infinies offertes par nos machines. Est-ce à dire que le média électronique, tourné vers le futur, adhère à la confusion de nos esprits modernes ? Évoquons encore quelques femmes de notre temps. Tokimonsta est une productrice américaine mêlant savamment hip-hop et pop-electronic. Dans une veine plus underground, se produit la jeune canadienne Jayda G qui hérite d'une génération house pointue. Comment ne pas être aussi sensible à l'énergie déployée par DJ Moxie, résidente des soirées On Loop, dans ses mixs d'une fraîcheur groovy très efficace sur le dancefloor ?

Comme un autre

En somme, l'électro, au même titre que le rap, reste à dominante masculine. Pourtant, la scène nous le prouve, la femme est un producteur ou un DJ comme un autre. Curieuse, elle veut insuffler son énergie interne par le biais de nos machines contemporaines. Pour lutter contre l'autocensure ou même le cruel manque de visibilité, il faut tordre le cou aux préjugés. Ce mouvement déjà initié doit se poursuivre du dedans. Mesdames, continuez à danser telles des nightbirds, continuez à découvrir de nouveaux artistes et surtout continuez à créer. Car, comme le dit Nieztsche dans un de ses fragments : «Il n'y a pas d'art pessimiste… L'art affirme.»

JADE BEALL MET À L'HONNEUR LE CORPS DES FEMMES

A travers l'art qu'est la photographie, Jade Beall met en lumière le corps des femmes devenues mère à l'aide de nombreux clichés intimes et audacieux.

Charlotte Jouhanneau



Jade Beall

La genèse du projet

En 2012, la photographe américaine Jade Beall devient maman. Elle voit son corps se transformer et garder les marques de ce passage à la maternité. Elle décide alors de réaliser un shooting mettant en avant son «nouveau corps» et publie ses photos sur son site. Pour elle, le réel corps de la femme n'est pas celui que la société actuelle veut nous faire croire. Très vite, elle reçoit de nombreux messages de la part d'autres femmes touchées par ses photographies. Elles sont une centaine à souhaiter se faire photographier telles quelles sont réellement. Répondant à leurs appels, Jade Bell réalise tout une série de portraits, principalement en noir et blanc, sans aucune retouche. Elle révèle le corps de la femme, en montre sa splendeur et soulève tous les tabous liés à la maternité. Elle passe outre la polémique naissante suite à la publication de certains clichés sur Facebook, et continue son projet.

Une démarche d'acceptation

La plupart des femmes n'arrivent pas à se sentir réellement bien dans leur peau et sont anxieuses de ne pas retrouver un « corps normal » après avoir donner naissance. Jade Beall souhaite rassembler ses femmes, leur montrer qu'elles ne sont pas seules face à cette étape de la vie.

Lors d'une interview pour Les Photographes, Jade Beall se confie sur son projet: «Avec mes photos, j'espère offrir à ces femmes une prise de pouvoir sur leur corps, mais aussi les réunir et donc les libérer du besoin de se dénigrer les unes et les autres. Tous les corps sont sacrés et irremplaçables.»

L'intégralité des portraits de Jade Bell a été réunie dans un livre, paru en 2014, The Bodies of Mothers : a Beautiful Body Project. Ce livre est un projet réalisé sur la base du volontariat et financé à l'aide de financement participatif.

Après ce premier projet, la photographe a eu envie d'aller plus loin en photographiant des sujets intimes et délicats : la vieillesse, le cancer et les troubles alimentaires. Ces portrait sont des images émouvantes qui mettent en avant la beauté de la femme et le temps qui passe. Jade Beall traite avec beaucoup de pudeur les étapes importantes et éprouvantes de la vie.



Jade Beall

Jade Beall



Jade Beall

PORTRAITS DE FEMMES - INTERVIEW AVEC KELLY REICHARDT

C'est à l'occasion du film Certaines Femmes, sortie le 22 février au cinéma, que nous avons rencontré sa réalisatrice Kelly Reichardt. Si le film semble mettre en avant les divers questionnements des femmes dans la société notamment par le choix des personnages principaux, tous féminins, la cinéaste ne considère pas avoir fait uniquement un film pour et de femmes. Rencontre.

Sophie Rossignol

Vous avez choisi de présenter des femmes qui doivent faire face à des défis du quotidien, excepté peut-être pour Laura dont la situation m'est apparue plus exceptionnelle. Pensez-vous que les femmes doivent prouver plus de choses que les hommes aujourd'hui ?

Il n'y a pas réellement de bonne réponse à cette question. C'est tellement vaste. Je dirais que c'est différent pour tout le monde. Il faut considérer la classe sociale, si la personne est issue de l'immigration, etc…

En tout cas, l'élection de Donald Trump a prouvé qu'il y a encore beaucoup de sexisme en Amérique. C'est quand même un homme qui est connu pour avoir agressé sexuellement des femmes ! Et je pense que c'est très révélateur de ce qui se passe aujourd'hui dans plein d'entreprises et de bureaux de travail.

En même temps c'est très compliqué de qualifier ce qu'est le sexisme. Il est plus difficile d'identifier et de parler du sexisme que du racisme car il apparaît dans de plus petites situations et se passe derrière des portes closes.

Vous avez parlé de l'Amérique. Pensez-vous que le sexisme se manifeste différemment dans des pays comme la France?

Vous savez, c'est déjà très difficile pour moi de parler du sexisme en Amérique. Alors à l'extérieur… Mais en ayant rencontré de jeunes réalisateurs français, je sais qu'il y a plus d'opportunités dans le cinéma pour les hommes. C'est l'impression que j'en ai eu en tout cas.

Avez-vous eu l'impression qu'en tant que femme il ait été plus difficile d'accéder au monde de la réalisation ?

Bien sûr ! Les hommes avec lesquels je suis allée à Sundance en 1993 (ndlr : festival américain de cinéma indépendant) étaient beaucoup plus à réaliser des longs métrages quand nous n'étions même pas présentes aux festivals. Je crois qu'il n'y avait que deux femmes à cette époque. Le cinéma indépendant était tellement réservé aux hommes que je ne me posais même pas la question de savoir si je faisais partie du groupe. J'ai juste trouvé ma propre voie avec l'aide de deux producteurs. Nous, et comme un simple groupe de personnes, avons juste trouvé le moyen de faire des films en dehors des circonstances établies. Oui, à l'époque, le cinéma indépendant ne semblait pas être ouvert aux femmes et ça m'a pris dix ans pour me sortir de cette idée.

J'ai eu l'impression que votre film jouait avec les stéréotypes. Dans le portrait de Laura, on voit un homme pleurer, des policiers être effrayés… C'était une volonté de votre part ?

J'espère que ce ne sont pas des stéréotypes. C'est le problème de parler des hommes et des femmes uniquement en tant que genre… Ce sont des personnes qui essaient simplement, femmes comme hommes, de faire face à leurs problèmes.

Vous avez pensé à faire des personnages indépendamment de leur genre.

Je suis intéressée par les personnages. Je crée des personnages, avec leurs problèmes. Et je pense que les situations que ces femmes traversent peuvent être aussi applicables à des hommes.

Le personnage de Fuller a un vrai problème, sa vie est tourmentée. Il n'y a pas de réelle justice pour lui. Il est dans la cinquantaine et il est complètement pris par ça. La seule différence avec une femme ou une personne de couleur, c'est qu'il fait partie d'une catégorie où il peut encore croire qu'une certaine forme de justice est possible. Il se heurte vite au contraire.

Vous avez choisi comme actrices des femmes de différents âges, de différents milieux. Pourquoi elles ? Représentent-elles quelque chose en particulier ?

C'étaient juste des actrices que j'aimais bien. Je n'ai pas pensé en termes de signaux spéciaux à envoyer au spectateur. J'aime tous mes personnages. Les hommes et les femmes et la manière dont ils sont reliés aux animaux, aux paysages…

Jamie a grandi avec des hommes. Pensez-vous que grandir avec des hommes change la façon dont on se voit en tant que femme ?

Pour elle oui certainement. Mais qu'elle grandisse dans un ranch était plus lié au fait que c'est un endroit où elle peut partager des choses très personnelles avec elle-même.

Vous savez, j'ai essayé de construire un film en tant que succession de petits moments. Je n'ai pas essayé de faire passer un message en particulier. Ils sont juste ce qu'ils sont. ■



LFR Films

UNE PLACE À PRENDRE, UNE DIGNITÉ À DÉFENDRE



Aurore Rominger

« Si je te parle de la place des femmes dans la société, qu'as-tu à me dire ? » Pour susciter une réflexion, c'est à peu près la question, volontairement simpliste (mais à propos d'un sujet complexe), qui a été posée à plusieurs femmes, pour la plupart étudiantes, apprenties chercheuses, intellectuelles, très actives dans la vie culturelle et associative, ainsi qu'à plusieurs hommes, tous étudiants en sciences, et qui réfléchissent beaucoup à ces questions. Voici ce qu'il en ressort.

Hortense Raynal

Les places et non pas la place : l'importance du pluriel

Si on ouvre le dictionnaire Littré au mot « place », on lit : « espace qu'occupe ou que peut occuper une personne » et, un peu plus bas, « la situation, le rang qui convient ou appartient à une personne. » Dès lors qu'on parle de place, il y a un caractère immuable qui s'installe. Le rang vient alimenter la définition donnée au mot place, comme dans un souvenir lointain de l'ancien temps.

«Si l'on parle de « la place » des femmes, c'est que l'objet même de « la femme » est encore bien trop circonscrit. Dire « la place », c'est pouvoir la désigner trop facilement, en faire le tour, bien trop succinctement. La place des femmes, on ne devrait même pas pouvoir la comprendre d'un seul geste ou d'un seul coup d'œil, parce qu'elle s'entremêle à l'homme et son horizon est infini», nous dit très justement Lola Salem.

«La « place », ça fait très géographique et ça nuit à la nuance je trouve...», répond à son tour Simon, qui semble soulever le même problème.

Il est effectivement très important de ne pas comprendre «la place» comme un endroit strictement défini et limité. Les femmes ont-elles vraiment une place à tenir selon leur caractère de femmes ? Certainement pas. Mais il n'en demeure pas moins important d'analyser la place des femmes (statistiques, chiffres) pour mieux comprendre l'évolution et pour mieux lutter contre les inégalités : il s'agit là d'un outil et non pas d'une définition.

Une évolution rassurante

Ce qui semble franchement réjouissant, en 2017, en France (nous ne parlerons que de la France pour des raisons pratiques : il est évident que cet article n'a pas d'ambition exhaustive et universelle. Les témoignages ont, de plus été recueillis en France. Ils n'ont pas non plus vocation à représenter les femmes françaises dans leur ensemble.), c'est qu'une femme évolue dans sa vie avec moins de contraintes qu'avant. Rien n'est parfait, évidemment, le droit à l'avortement est souvent remis en cause, le salaire des femmes est encore moins élevé, le harcèlement de rue, les agressions, les violences conjugales et les viols persistent (toutes les huit minutes en France) sans parler de leurs traitements juridiques... Mais lorsqu'on est une femme française, et qu'on s'intéresse un tant soit peu à l'actualité mondiale, on se sent tout de même une femme libre. Les choix de vie sont nombreux, de la liberté sexuelle à l'éducation (les femmes deviennent en moyenne plus diplômées que les hommes en 2015 selon l'échantillon de l'INSEE). Beaucoup de choses sont en transition, comme la réduction de la répartition

inégale des tâches domestiques, qui fait lentement son chemin, ou comme les plans lancés par l'État et ses institutions comme le Haut Conseil à l'Egalité entre les Femmes et les Hommes. Les domaines de la culture et du spectacle vivant font des efforts pour mettre les femmes à l'honneur lors de divers événements et expositions, mais elles le font parfois maladroitement avec des descriptions truffées de clichés ou des partis pris qui enferment les femmes dans une image biaisée plus qu'elles ne les libèrent. De surcroît, leur faible proportion est encore bien tenace dans la création, qu'elle soit cinématographique, théâtrale, photographique… Le bilan est donc mitigé. Laissons place à un avis donné par Anne-Fleur :

«Je dirais que la place des femmes est invisibilisée. Je dirais aussi que dire « la femme » serait une erreur que le patriarcat essaye de nous faire avaler : il y a pas Une « Fâme » mais bien des femmes avec des places. Je dirais qu'il est important de toujours considérer les femmes dans une perspective intersectionnelle et comme un groupe hétérogène. C'est le premier pas vers notre désinvisibilisation. Nous sommes un groupe dominé, mais pas réductible à un concept. Quand à notre place, je dirais qu'elle est une lutte constante, qu'elle n'est jamais acquise. Les femmes, c'est un peu une sorte de Damoclès hétéroclite qui avance avec une épée au dessus de sa tête. On tente des trucs mais le patriarcat a réussi à nous faire intégrer le danger que ça représente de « sortir de sa place », de son rôle.» Comme le dit très bien Anne-Fleur Multon, il devient insupportable de parler de « la femme » au singulier, et le titre du numéro de Maze du mois de mars l'a très bien intégré. « Multiple », c'est également l'adjectif qu'emploie Alexandre lorsque nous lui posons la question, une multiplicité des places qui implique une multiplicité des femmes. Malheureusement ce concept d'une femme et d'une féminité généralisée revient encore trop souvent dans les représentations des femmes que fournit la société. Ces représentations ne sont pas sans lien avec la place que peuvent occuper les femmes en son sein. Comment évoluer dans un décor urbain où les publicités n'ont de cesse de dénuder les femmes ? Comment totalement « se sentir à sa place » dans une réunion d'entreprise entièrement masculine ? Comment se dire, à quinze ans, que le garçon qui vient de nous dire qu'on avait les cuisses trop grosses ou la jupe trop courte est lui aussi victime de ces représentations odieuses ? Comment se dire, à dix-huit ans, que oui, on peut faire des études d'ingénieur (et le terme est symptomatique du problème : elle est loin l'habitude de féminiser le mot) même s'il y a 90% d'hommes dans les écoles ? Comment accepter d'être moins payée qu'un homme à travail égal ? Il y a de quoi être révoltée.

«La femme est à l'arrière de la société française : pas assez représentée dans la frange décisionnaire (publique ou privée), pas assez valorisée, victime de clichés à tous les niveaux cette fois-ci», déclare Simon. Il est toutefois fondamental de souligner les évolutions : les femmes accèdent généralement de plus en plus aux postes à responsabilités.

Le militantisme féministe décrié

Simon soulève également le problème épineux du « risque » que peut représenter le militantisme féministe : celui de se le faire reprocher. Ce reproche procède peut-être profondément et archaïquement de cette idée que la femme qui milite ne s'est « pas tenue à sa place ».

«Elles sont également victimes du contrecoup de la revendication. J'entends la plupart des propos machistes en réaction à un acte revendicatif, que cet acte soit explicite (prise d'indépendance, dans les choix de vie ou la sexualité) ou moins évident (évolution de statuts traditionnellement dévolus aux hommes ou prise de position dans un débat).»
La lutte vers la dignité

Il est également plus que jamais important de souligner que la lutte concerne aussi les hommes. Marion nous a également répondu très spontanément « c'est une place à prendre », non sans une touche ironique et sarcastique. Comment peut-on parler de «place» des femmes, lorsqu'il n'y en a pas vraiment et que les femmes rencontrent parfois des obstacles inouïs lorsqu'elles veulent accéder à des postes de direction et évoluer socialement ? Ou qu'une fois qu'elles y sont arrivées, elle subissent des pressions au travail, des sous-entendus par rapport à leur tenue vestimentaire ou à leur « rôle » (un mot voisin de la « place », à l'odeur nauséabonde de sclérose machiste) maternel, quand ce n'est pas du harcèlement ? La place des femmes est donc encore une place forte à détruire, une bataille à mener avec une victoire à la clé. Anne-Fleur nous le dit aussi, « quand à notre place, je dirais qu'elle est une lutte constante, qu'elle n'est jamais acquise », tout comme Claudine, 57 ans, qui enchaîne sur un constat positif :
«La place des femmes est un passage en force. Aujourd'hui les femmes sont bien présentes dans la société par la force de leur lutte pour se rendre visibles et audibles dans toutes les strates de la société. «Je suis donc je pense», nous a dit Simone de Beauvoir, détournant la formule cartésienne.»
Il est rassurant de voir que les jeunes générations ne considèrent pas la lutte comme acquise et que la génération au-dessus considère qu'il y a eu de très bons résultats aux combats menés et que la société d'aujourd'hui se préoccupe davantage des femmes. Mais il est surtout rassurant également, de voir que les femmes prennent leurs « places », au pluriel, en main. Fait étymologique qui dénote bien l'importance de la question et du combat : dans le français du XVIIe siècle, « place » signifiait aussi « dignité ».

Alors, les femmes sont prêtes à gagner et à défendre leur dignité.

L'ÉVOLUTION DE LA PARITÉ DANS LE CHAMP POLITIQUE FRANÇAIS

À l'aube des prochaines élections présidentielles et législatives, il peut être pertinent de considérer la composition du futur nouveau gouvernement ainsi que celle de toutes les institutions politiques qui vont être renouvelées à cette occasion, et notamment, la place qu'auront les femmes au sein de celles-ci.

Pauline Lammerant

Le 6 juin 2000, la loi sur la parité en politique module l'aide publique aux partis politiques en fonction de leur respect de l'application de la parité pour la présentation des candidats aux élections. La modification de l'article 1 de la Constitution le 23 juillet 2008 dispose que la loi favorise désormais « l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et fonctions électives, ainsi qu'aux responsabilités professionnelles et sociales ». Cette dernière modification a été instaurée sous la présidence de Nicolas Sarkozy et le gouvernement de François Fillon. Ce dernier comptait 17 ministres (dont le premier ministre), sept étant des femmes, soit environ 40% du gouvernement.

La loi marque donc une évolution considérable, puisque le gouvernement de M. de Villepin sous Jacques Chirac ne comptait dans ses rangs que deux femmes ministres parmi les 17 ministres du gouvernement. Le gouvernement actuel, de M. Bernard Cazeneuve, se compose de 18 ministres, et parmi eux neuf femmes, soit la moitié du gouvernement, la parité étant alors parfaite. Il est important pour la représentation du pays, que le gouvernement, plus haut cercle de l'État affiche une parité exemplaire.

Une sous représentation politique des femmes à l'échelle nationale

Cependant, cet exemple de parité n'est pas encore appliqué dans toutes les institutions politiques du pays. Seulement 27,3% des membres du Sénat sont des femmes, soit 95 sénatrices sur 348 membres du Sénat, et 149 femmes siègent à l'Assemblée nationale, contre 423 hommes. Le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes (HCE) a déploré ce bilan dans son édition 2016 du « Guide de la parité » : « En termes de part des femmes dans la chambre basse du Parlement, notre pays passe de la 36e place en juin 2012, à la 60e quatre ans plus tard. Les autres pays progressent plus vite que la France. [...] Avec 26,2% de femmes à l'Assemblée nationale, la France est loin derrière la tête du classement, à savoir le Rwanda avec les 63,8% de femmes, et se classe entre l'Irak et le Pérou ».

En région, on note une progression des postes pourvus par des femmes au sein des conseils municipaux et régionaux, mais pas encore en « avant-poste ». Les dernières élections municipales de mars 2014 n'ont vu élire que 16% de femmes, ce qui reste néanmoins un progrès puisqu'elles n'étaient que 13,5% en 2008.
On est alors en mesure de se demander ce qu'il en sera pour les prochaines élections, que ce soit au sein du gouvernement selon le résultat du




DR



Romuald Meigneux/SIPA

scrutin présidentiel, que dans le Parlement et les municipalités.

La loi sur la parité sera-t-elle respectée dans le cadre des prochaines élections législatives ?

Les différents candidats à l'élection présidentielle ont tous abordé la question de la parité. Le site officiel d'Emmanuel Macron annonce que les premières investitures seront décidées au mois de mars, mais le candidat a d'ores et déjà avancé qu' « aucun candidat ne sera investi pour «En Marche !» avec un casier judiciaire ou des peines d'inéligibilité. Je souhaite aussi qu'au moins la moitié de nos candidats puissent être des femmes ». Et son site de préciser « nous présenterons autant de femmes que d'hommes, y compris dans les circonscriptions réputées favorables». Benoît Hamon, candidat investi du PS, a quant à lui déclaré vouloir pénaliser plus sévèrement les partis qui ne respectent pas la parité politique. Le site du parti socialiste a commencé à lister les candidats investis, mais assure que « pour les élections législatives de 2017, le Parti socialiste présentera autant de femmes que d'hommes ». Devant les membres du conseil national des Républicains le samedi 14 janvier, François Fillon a annoncé vouloir en finir avec « l'image vieillotte et misogyne» du parti des Républicains. Pourtant, son équipe de campagne, composée de 23 responsables politiques ne compte que deux femmes. De plus, le parti n'a investi que 168 femmes contre 298 hommes pour les prochaines élections législatives. Jean-Luc Mélenchon explique pour sa part sur son blog que plus de 860 candidatures ont été enregistrées, mais que seulement 160 sont des femmes. Cependant, le candidat insiste sur le fait que le parti « appliquera strictement la parité dans les candidats titulaires avec autant de femmes que d'hommes. C'est une exigence politique, humaine et juridique ». Concernant Marine Le Pen, la question de la parité est assez paradoxale. Les femmes sont très peu représentées au sein des différentes institutions du FN ; le bureau exécutif se constitue de huit membres, seuls deux sont des femmes, dont Marine Le Pen elle-même. Seulement 16 des 101 fédérations du parti sont gérées par une femme, et sur les 42 membres du Bureau Politique, on ne compte que 13 femmes, dont Marine Le Pen et sa nièce, Marion Maréchal Le Pen. Dans son programme, le FN s'insurge contre la loi sur la parité, dont « les premières victimes en sont les hommes blancs hétérosexuels ». Selon Marine Le Pen en effet, « diversité » et « parité » feraient partie de « cette idéologie différentialiste et multiculturelle, qui n'est qu'une forme de racisme inversé ». Cependant les deux têtes d'affiche du parti sont bien des femmes. Et contre toute attente, à la vue des annonces d'investiture du parti pour les futures élections législatives, la parité est quasiment respectée, avec 247 femmes investies pour 259 hommes.

Vers une parité établie naturellement ?

Marine Le Pen met cependant en avant l'argument principalement utilisé contre la loi sur la parité, la discrimination positive qu'elle engendre. De plus, les sanctions financières auxquelles s'exposent les partis en cas de non-respect de la loi, les poussent parfois à nommer des candidates dans des circonscriptions où ils savent de toute façon qu'ils ont très peu de chance de gagner. Les femmes manquent donc encore cruellement d'accessibilité à des postes clefs. Et une fois en poste, elles doivent redoubler d'efforts pour être entendues et respectées dans un milieu reconnu assez machiste, comme l'ont prouvé les sifflements à l'égard de Cécile Duflot, alors ministre de l'Égalité des Territoires et du Logement lors d'un discours en 2012 à l'Assemblée nationale, puisqu'elle portait une robe. Cependant, malgré quelques conséquences négatives et une sous-représentation encore évidente, la loi sur la parité mais aussi l'évolution progressive des mentalités permettent peu à peu aux femmes d'accéder au débat politique au même titre que les hommes. La parité dans le champ politique sera donc probablement une nouvelle fois au cœur des débats lors de la constitution du nouveau gouvernement et de la présentation officielle de toutes les listes des futures élections législatives. Sera t-elle un jour appliquée sans la nécessité d'une loi pour s'en assurer ?



MONDIAL DU TATOUAGE
PAROLES DE TATOUEUSES

Emma Henning, Marie Puzenat

Maze a arpenté les allées du Mondial du tatouage cette année encore, et s'est intéressé plus particulièrement à 20% du métier : les femmes. Témoignages.

Kim Ai

Je ne pense pas que ce soit difficile d'évoluer dans ce «milieu d»hommes». A l'époque ça devait être un problème, avec que des mecs, il fallait supporter... Et être crédible ça devait être difficile. Aujourd'hui on n'a aucun problème. Moi perso je travaille quasiment qu'avec des gars, et les mecs sont mêmes plutôt sympas avec nous. J'ai jamais eu de souci, et s'il y a bien un milieu où justement on en a rien à foutre si t'es une meuf ou un mec c'est bien dans le tatouage. Les filles ont autant leur place que les mecs. On propose un travail différent. Généralement quand tu vois des tatouages réalisés par une nana ça se voit et c'est intéressant d'avoir deux approches totalement différentes.

«Il n'y a pas d'art spécifiquement féminin (...) il y a tous les styles.»

Il n'y a pas d'art spécifiquement féminin, parce que de toute façon il y a tous les styles. Chacun a sa personnalité, son genre. Mais les filles ont tendance à faire des choses plus fines. Après, les artistes que je préfère sont masculins et c'est pas pour ça qu'ils font des trucs.. Non mais en fait il y a beaucoup de filles que j'aime aussi (rires).

C'est vrai que souvent on se dit : « ah ça c'est une nana qui l'a fait ». Il y a quand même une sensibilité qui est différente chez une femme que chez un homme. Je le vois, je fais des trucs mangas et quand moi j'en fais et quand un mec fait du manga c'est différent, on voit qu'on a pas du tout les mêmes influences, les mêmes délires, ni les mêmes références, je lis pas les mêmes choses qu'un mec par exemple.

Les mecs ont aussi tendance à ne pas savoir dessiner les filles dans le manga, ils font toujours des seins débiles - c'est absurde. Une fille qui va dessiner du manga, elle va leur faire une vraie silhouette. On voit que c'est des nanas et qu'elles font attention à l'anatomie féminine, alors qu'un mec, faut plus que ça claque. Dans le manga ça se voit vachement.

DR



Emilie B.

«C'est quand même un milieu macho, même si ça s'est beaucoup beaucoup amélioré.»

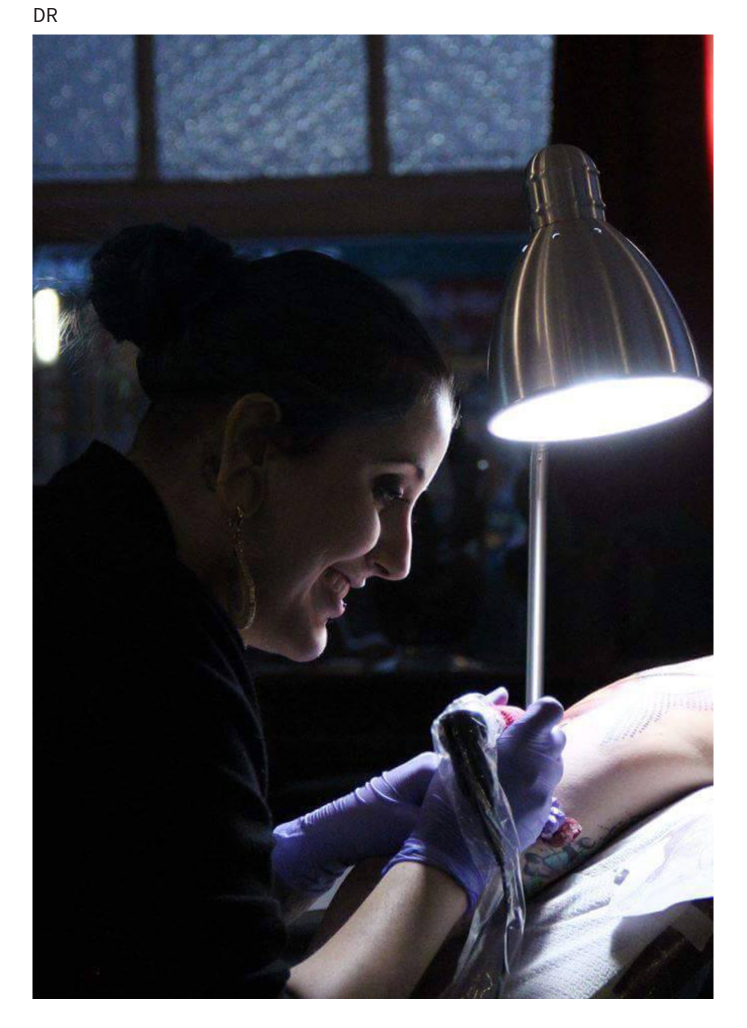
Avec les clients, être une femme, ça ne pose pas trop de problème, même si ça dépend de la région où on est. Je travaille dans le sud, c'est un peu particulier, mais sinon niveau clients, ça va, généralement.

Le sud-est de la France, c'est très bling-bling, très «j'te prends de haut». On ne travaille pas forcément avec de la clientèle locale, non plus : vu qu'on fait du très spécifique et qu'on ne prend pas du tout-venant, on s'éclate et il y a aucun problème. Mais c'est vrai que... enfin j'ai déjà eu des clients qui m'ont donné des régimes, par exemple. Il y a des cons partout. Il a des clients qui font ça parce qu'ils sont intéressés, d'autres qui font ça parce que c'est cool, à la mode : ils viennent, ils te payent et tu leur appartiens. Alors qu'on est des humains qui aiment se faire respecter et respecter les gens ! Mais ça ne nous arrive plus, maintenant. Des trucs sexistes comme ça, j'en ai un bon paquet, mais c'est dans la société en général...

Par contre, pour trouver de l'apprentissage quand on est une femme, je trouve que c'est plus dur, par contre une fois qu'on est tatoueuse, pour trouver une place en salon, je trouve ça plus simple. C'est quand même un milieu macho, même si ça s'est beaucoup beaucoup amélioré.

Aussi, une fois qu'on est tatoueuse, il paraît qu'on fait moins peur au client. Les tatoueuses sont soi-disant plus sympa, plus avenantes - alors que c'est pas forcément vrai. Ça fait moins flipper le client, donc dans les salons ils aiment bien avoir des filles. Mais encore une fois, ça dépend. On nous reproche quand même souvent d'être une femme. Après c'est comme dans tous les métiers, je pense, les réflexions sexistes... dès que c'est à la base un métier d'homme... Mais ça reste beaucoup moins présent, et puis nous on évolue quand même dans le tatouage assez spécialisé, donc on travaille chez des gens qui font vraiment ce qu'ils aiment et qui n'ont pas forcément la même mentalité.

DR



Art

RENCONTRE AVEC LÉA BORDIER, VIDÉASTE DÉCOMPLEXANTE

Marie Puzenat

Aah la place du corps de la femme dans la société… vaste sujet. Si vaste, que l'on ne sait plus par où commencer ni comment l'aborder. Une chose est sûre : les dégâts causés par l'hypersexualisation du corps de la femme et l'idéal de beauté féminin sont innombrables.

Heureusement une contre soirée est en train de pointer le bout de son nez sur le web afin de compenser cette vaste blague. Des initiatives pour aider les femmes à vivre avec leurs complexes - créés par la société - et à aimer leur corps tel qu'il est émergent chaque jour, toutes aussi inspirantes les unes que les autres. La preuve que ça marche ? Léa Bordier, à l'initiative d'une série de vidéos « Mon Cher Corps » sur YouTube répond à cinq questions.

Comment définirais-tu la place du corps de la femme dans la société actuelle ?

Les vrais corps des femmes ne sont pas mis en avant et valorisés dans notre société. On voit toujours les mêmes types de corps à la télé, au cinéma, dans les publicités et magazines : femme blanche, grande et mince, sans défaut apparent; ce qui ne représente pas du tout la population française (par exemple) et crée des complexes dès le plus jeune âge (ce qui n'empêche d'ailleurs pas des femmes répondant aux « standards de beauté » d'avoir elles-aussi des complexes bien sûr).

Il y a une pression plus forte pour les femmes et qui peut parfois avoir des conséquences désastreuses. Il est aujourd'hui important de montrer de vrais corps : minces ou gros, petits ou grands, et montrer que c'est normal et sain d'être comme on est.

Comment t'est venue l'idée de la série de vidéos « Cher corps » ? Et pourquoi ?

C'est en regardant les vidéos « Dear Body » des YouTubeuses américaines et francophones que j'ai eu l'idée, notamment Lysandre Nadeau (d'où le nom du projet). Je n'avais pas d'idée précise du format mais je voulais mettre en avant beaucoup de femmes aux corps et aux témoignages différents. J'ai testé avec une amie sans savoir vraiment ce que j'en ferai et si j'allais le publier (Amélie), ça a finalement bien marché et j'ai lancé un appel aux participantes.

On a tendance à être hyper exigeantes avec nous-mêmes et les rapports au corps sont souvent très douloureux mais finalement très communs. L'idée première c'est de montrer qu'on n'est pas seules dans cette situation : les moments où ton corps te dégoûte, où tu te dévalorises, énormément de femmes en souffrent aussi. Selon moi, il faut en parler pour désamorcer tout ça et se sentir moins seules.

Aussi, je veux montrer de vrais corps de la vraie vie et prouver que la beauté est partout, et finalement pas comme on nous la montre dans les magazines ou à la télé. Internet est la meilleure plateforme pour ça. J'aurais aimé voir ces vidéos plus jeune et j'espère qu'elles sont vues par pas mal d'adolescentes, c'est vraiment mon objectif.

Selon moi, s'accepter physiquement c'est le début d'une grosse dose de confiance qui te servira par exemple pour tes études, ta carrière ou tes relations amicales, familiales ou amoureuses. Et être en paix avec soi-même c'est quand même hyper chouette et libérateur.

Quelle est ta relation à ton corps ?

Aujourd'hui, je dirais plutôt apaisée et je bosse dessus. J'étais très dure avec moi-même pendant des années (sûrement plus de la moitié de ma vie finalement du haut de mes 25 ans) : je me suis toujours trouvée des défauts et des complexes là où il n'y avait pas lieu d'en avoir. Je serais incapable de passer devant la caméra pour mon propre projet, mais je pense qu'il m'aide beaucoup (comme les femmes qui suivent le projet) à aller mieux et m'accepter.

Y a-t-il d'autres initiatives dans la même veine qui te plaisent ?

Il y a de plus en plus de vidéastes qui parlent de ces sujets. Par exemple Solange te parle qui a fait deux vidéos récemment, Sophie Riche ou encore Esther. La parole se libère et les commentaires prouvent bien que ce genre d'initiative est très important voire primordiale.

Une femme, des femmes inspirantes ?

Je vais rester dans le milieu vidéo internet sinon j'en citerai mille : Maï Hua, Solange te parle, la graphiste et illustratrice Cy, Lysandre Nadeau, Natacha Birds, Marina de la chaîne Eau Douce, Marinette...

Solange te parle, Youtube



RENCONTRE AVEC DORRIS DÖRRIE

C'est dans un coin calme de l'Hôtel Paradis que nous avons rencontré Doris Dörrie, productrice allemande et réalisatrice du film Fukushima mon amour.

Marie Puzenat

Paix et simplicité sont probablement les mots qui décrivent le mieux cette femme aux passions multiples. Elle même se décrit comme une « flâneuse ».

Née en 1955, elle a étudié le théâtre et le cinéma en Californie, à New York et à Munich, où elle vit aujourd'hui. Le théâtre et le cinéma ne semblant pas suffire, elle est aussi l'auteure de plusieurs livres et a mis en scène quatre opéras.

Nous avons commencé par discuter de son dernier film, la rencontre de Marie, une jeune femme allemande, clown de profession et de Satomi, une femme âgée japonaise, et geisha, avec en fond de toile les décombres de la ville fantôme qu'est devenue Fukushima.

La catastrophe naturelle a été un véritable déclencheur pour la réalisatrice mais l'histoire que Doris Dörrie a voulu raconter est née, doucement, au fil de ses voyages, au Japon et sur les lieux de la catastrophe. Le processus de création a été long, et enrichi par ses rencontres régulières avec l'actrice principale, Rosalie Thomass.

Un film sans message mais avec des thèmes

Quel est le message qu'elle voulait faire passer à travers ce film ? Doris Dörrie avoue ne pas « être fan des messages, un film devrait être bien plus qu'un message ». Il y a toutefois des choses qui lui tenaient à cœur d'aborder, et au fil de la discussion la réalisatrice parle alors du thème de la perte : « On perd tous des gens qu'on aime, et on finit même par tout perdre, à la fin. Réaliser que toute la vie on perdra des choses permet de revenir au moment présent, et de le vivre et d'en profiter ». Elle avait aussi envie de parler de compassion, de la puissance de la communication, même lorsqu'on ne parle pas la même langue, et d'une rencontre entre deux âmes perdues : « Être capable de partager la peine de l'autre, c'est un moyen de communication très puissant. Même si on ne peut pas l'expliquer avec des mots, on peut la sentir. C'est une histoire sur la compassion et la recherche de l'autre. Et c'est quelque chose dont nous avons besoin plus que jamais. »

Une oeuvre à la fois hommage et iconoclaste

Filmer en noir et blanc était en premier lieu un hommage à Hiroshima mon amour, un film avec lequel elle a grandi et auquel elle est attachée émotionnellement : « Il est sorti quand j'étais adolescente et c'était la première fois que je voyais le Japon dans un film. » Sa deuxième raison de filmer en noir et blanc est son amour pour ce pays, où elle est allée mainte fois, passant aussi par l'admiration des maîtres du cinéma japonais. Elle ne cite que Mizoguchi, Ozu et Kurosawa mais comme elle le dit «la liste pourrait être très longue ». Pour finir il y avait aussi la volonté de faire « un film plus impressionnant d'un point de vue esthétique que réaliste », une volonté en parfaite adéquation avec l'univers raffiné et gracieux des geishas, celui de Satomi.

Dans Fukushima mon amour, la réalisatrice était décidée à explorer la relation maître-élève, sujet plutôt courant lorsqu'il s'agit de deux hommes, mais très rarement traité pour deux femmes. L'actrice Rosalie Thomass, également présente, souligne le fait qu'« il nous manque encore des figures femmes, qui ne sont pas des princesses. Dans les films actuels, la jeune femme essaie de trouver un homme, de se marier et de garder son corps post grossesse dans les normes en vigueur ». Et Doris Dörrie, d'ajouter : « Nous avons besoin de raconter d'autres histoires ».

Raconter des histoires différentes, elle s'y applique bien, et à raison. À ses 20 ans, la jeune Doris Dorrie était à mille lieues d'imaginer qu'en 2017 on discuterait encore des choses aussi simples que l'égalité salariale : « C'est quelque chose qui me soulève le cœur de constater que les choses n'ont pas changé ».

Même si aujourd'hui seulement 15% des réalisateurs sont des femmes, Doris Dorrie est optimiste : « Plus nous aurons de réalisatrices femme, plus ce que nous voyons sur les écrans changera. J'espère que la vision des gens changera aussi et que de nouvelles perspectives s'ouvriront. Il existe déjà à la télévision des séries écrites, produites et jouées par des femmes, comme Girls ou Transparent. Les choses changent très doucement mais il y a de l'espoir » ■



2013 HFF München

Cinéma

LE FÉMINISME SUR CHAMP DE BATAILLE

Dans un Moyen-Orient empreint de conflits et de clichés misogynes, certaines femmes s'en saisissent et y imposent leur rôle. Zoom sur l'Unité de Protection de la Femme qui combat l'État Islamique dans le Kurdistan syrien.

Clara Gabillet

De toutes les figures, «la Femme» n'est pas la plus épargnée par les préjugés. Elle semblerait devoir se contenter éternellement d'un statut secondaire, d'un rôle moindre voire inexistant face à l'altérité masculine. Se contenter d'être plus faible, avec un pouvoir décisionnel moindre, et tout cela dans les limites du privé. Le trait est gros, mais ces idées véhiculées semblent, pour certains, être des vérités générales. Cela nous conduit à concevoir les femmes comme un groupe social délimité et même comme une minorité. Qui irait donc scander que les hommes ont des droits à défendre ? Sûrement dans un autre univers. Soit.

Autant de préjugés persistent sur la figure féminine et plus encore d'idées reçues dès que nos identités sont touchées. Alors que la planète entière crie au repli communautaire, il est intéressant de changer d'angle de vue afin de remettre en question nos façons de penser. Nous nous tournerons dès lors vers le Moyen-Orient. La femme au Moyen-Orient est très (trop) souvent associée à des qualificatifs liés à la soumission. Cette dernière, en plus d'être une femme, aurait la malchance de vivre dans une société la reléguant constamment au second plan. Finalement, il réside tout un flou autour de ces idées. Et le monde semble s'être tant figé sur l'idée que la Femme du monde arabe est prise dans les chaînes de son monde, qu'il l'empêche de s'en défaire. C'est cette vision occidentalo-centrée qui tenta autrefois de justifier les armes. En 2002, Christine Delphy écrivait l'article « Une guerre pour les femmes afghanes » dans sa revue Nouvelles questions féministes. Dans cet article, elle s'interroge sur la restauration du droit des femmes comme alibi pour faire la guerre en Afghanistan. Elle soulève tout d'abord un élément important selon lequel aucune différence entre Etats ne doit justifier une volonté de civiliser autrui : « Le motif moral – ici la «libération des femmes afghanes» – fait appel à des valeurs en apparence progressistes: mais en apparence seulement; car à l'examen, elles consistent en la croyance plus ou moins consciente en la «mission» de l'Occident; or nous ne croyons avoir une telle mission que parce que nous croyons posséder la «civilisation » ». Il ne tiendrait donc à personne de se doter d'une mission civilisatrice. Plus encore, elle met en lien un racisme et un paternalisme destructeurs puisqu'ils justifient une intervention militaire, ici dans le cas de la guerre en Afghanistan, d'autant plus destructeurs que cela a eu pour résultat une population dévastée. Les femmes afghanes jouissaient avant la guerre de la possibilité d'exercer des professions prestigieuses. La volonté de les « libérer » est donc peu audible selon la sociologue. Finalement, il convient d'interroger nos schèmes de pensées et nos préjugés, ici sur les femmes, et de ne pas les croire universels.

Outrepasser les normes sociales en vigueur

Mais alors, sortir les armes au nom des femmes ? Vraiment ? C'est le choix qu'a fait l'Unité de Protection de la Femme, et qui plus est en leur nom. Il semble plus

logique que les femmes décident d'elles-mêmes, et c'est là-même que débute l'égalité. Il s'agit donc d'une unité armée composée exclusivement de femmes, rattachée au Parti de l'Union démocratique, parti kurde syrien. Il affiche comme volonté l'autonomie du Kurdistan syrien (Nord-Ouest de la Syrie). C'est dans la lignée du parti que s'est constituée l'Unité de Protection du Peuple en 2011, sa branche armée puis par extension l'Unité de Protection de la Femme, plus communément appelée YPJ (appellation kurde). Leurs motivations premières sont de se battre pour l'autonomie du Kurdistan mais, au-delà, pour une Syrie démocratique et pour la liberté, avec pour ennemi premier l'Etat Islamique, qu'elles considèrent comme « un des groupes les plus hostiles aux femmes au monde ». Elles souhaitent également redonner du pouvoir aux femmes, notamment dans les conflits, et s'érigent petit à petit comme puissant groupe armé. Elles ont gagné des batailles, la plus connue étant celle de Kobané, débutée en Septembre 2014 et achevée en Juin 2015. Cette bataille qui opposait les forces Kurdes à l'Etat islamique en Syrie fût composée à 80% de femmes, et elle se solda par la victoire kurde. Ce fût une réelle consécration et en tout cas un beau pied de nez aux machistes de ce monde. Une chose est sûre, les nombreuses soldates ont conquis le cœur des médias. Elles sont désormais à l'affiche de reportages et en couverture de livres et journaux. Les combattantes kurdes ont réussi à se faire une place dans le monde très masculin des conflits armés. Elles ont également reconquis des qualités de stratège et de battante, peu conférées habituellement.

Il ne s'agit pour autant nullement de consacrer la guerre. La glorifier reviendrait à la rendre normale, permanente, et donc à nier toutes les atrocités qu'elle engendre. La guerre en Syrie et plus globalement au Moyen-Orient semble avoir permis à certaines de ces femmes de trouver une voie différente à ce qu'il leur était promis : un foyer à tenir. Nombreuses témoignent d'une nouvelle raison de vivre et d'une volonté de se rendre utile, à tel point que certaines combattantes ne sont pas kurdes mais se sont engagées auprès d'elles, telles que Hanna Böhman, canadienne. Mais la problématique concernant le statut de la femme est plus profonde et il conviendrait de remettre en cause les préjugés véhiculés, afin qu'il soit plus facile de s'en défaire. Pour cela, de nombreuses batailles sont encore à gagner.

Style

MAUVAIS GENRE ! VÊTEMENT, CULTURE ET SCANDALES

Emma Henning, Thomas Dufraine

Depuis l'Antiquité, l'habillement des corps, le goût de l'apparence, le soin attaché à la parure ont toujours été sujets à commentaires, à régulation, à législation. Utilisé pour signaler une certaine dignité, pour affirmer son appartenance à telle ou telle frange de la société, le vêtement constitue un véritable lien symbolique entre l'individu et sa communauté - lien qui se rompt aisément à cause d'une jupe trop courte, d'un chapeau inconvenant ou même d'un tissu trop délicat. Ce sont toutes ces contradictions que s'attache à mettre en valeur l'exposition Tenue correcte exigée : quand le vêtement fait scandale, qui se tient au musée des Arts Décoratifs jusqu'au 23 avril 2017 et qui révèle la tyrannie essentielle d'un ensemble de codes que la société demande de respecter.

C'est là que se trouve le point de tension : si l'État ne réglemente plus l'habit, la société se charge encore de réprouver le moindre écart aux règles si capricieuses de la bienséance. On n'exige, en apparence, rien de vous dans votre mise. Et pourtant, gare au (fashion) faux-pas, qui sera perçu au choix comme de la bêtise, du mauvais goût ou pire, de la provocation. Les femmes en particulier se sont toujours vu imposer quantité de critères de beauté, d'humilité, de respectabilité. L'habit fait-il le moine ou le mannequin ? Qui décide de votre style, vous-mêmes ou la société ? Ce sont ces questionnements très actuels que soulèvent les siècles d'Histoire du vêtement et de la mode présentés dans cette exposition.

Un peu d'Histoire

Le vêtement comme symbole d'appartenance à une caste : l'exemple occidental

La société qui distingue différents groupes sociaux le fait d'abord à partir du vêtement. C'est le rôle même de l'uniforme, d'une réglementation parfois très pointilleuse des matériaux utilisés et des formes de parures attribuées aux différentes franges de toute société.

Sénateurs, esclaves, chefs de tribu, seigneurs, chevaliers, princesses, moines, paysans, cuisiniers, cochers, policiers, ouvriers, avocats, hommes d'affaires… C'est le Carnaval, depuis sa naissance dès les débuts de la civilisation occidentale, qui nous permet de prendre conscience de ce pouvoir de la tenue à travers l'inversion des rôles du maître et du serviteur. Quand aujourd'hui certains parlent d'appropriation culturelle lorsque des célébrités caucasiennes ultra-médiatisées arborent tresses africaines, hijab ou bindi sacré des Hindous, cela révèle au moins que l'habit est bien plus qu'une référence à une culture. Il est la dignité de cel·le·ui qui le revêt, et reste souvent pétri de sacré. Ce sont, donc, les ordres religieux qui furent les premiers à se détacher de la masse par le recours au vêtement différencié : dans les ordres chrétiens, les soutanes et voiles aux couleurs modestes des moines et des religieuses symbolisaient ainsi un certain détachement des aspects matérialistes de cette vie mortelle. Mais en

progressant dans la hiérarchie des prêtres et évêques, la tunique blanche se voit ajouter une écharpe de couleur vive, et dote ainsi les grands d'une certaine dignité.

C'est aussi par ce biais de la religion et de la prise qu'elle exerçait sur les mentalités que l'on peut retrouver l'importance attachée au vêtement et à sa couleur à travers les premières représentations picturales destinées à l'éducation des masses dans les églises. L'art, au XIIe et au XIIIe siècle, de ceux que l'on appelle les Primitifs italiens, reflète ainsi cette association ancrée dans les esprits de la richesse matérielle et de l'élévation spirituelle, principalement par l'utilisation de pigments plus ou moins rares. Le bleu de lapis-lazulis était ainsi réservé à la coloration des vêtements de très hauts personnages tels que le Christ et la Vierge Marie, et le prix du tableau n'était non pas indexé sur la réussite esthétique de la composition mais sur le coût de ses matières premières. Les auréoles dorées des saints procèdent du même mécanisme d'identification, et ce sont ces codes picturaux qui contribuent à nous faire comprendre comment fonctionnait cette différenciation : grâce au vêtement. Celui-ci devient alors un symbole de la fonction de son porteur, mais en un sens bien plus fort que la simple référentialité que pense Platon. En s'habillant le matin, en choisissant sa tenue en fonction des circonstances et surtout de l'image que l'on veut donner à autrui, on s'installe dans notre personnage.

Légalité et légitimité

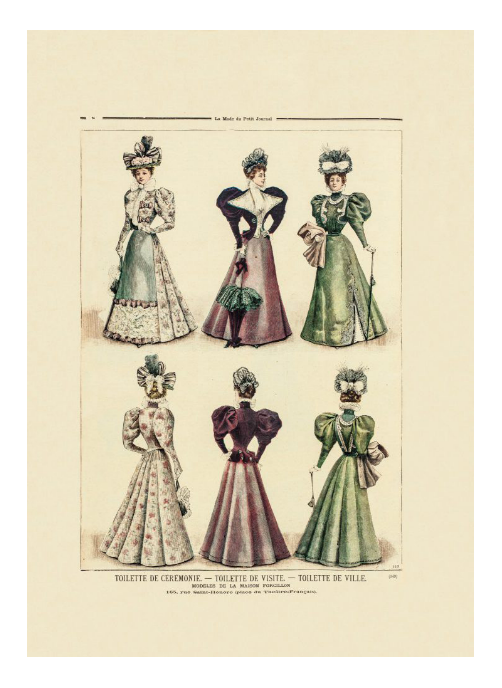
Ces pratiques vestimentaires se sont peu à peu institutionnalisées : effectuant ainsi un passage entre individu et société, certaines en sont parfois devenues affaires d'Etat. Dès 1399, Charles VI interdit ainsi le port de « faux visages », ces capuchons enveloppants qui ne laissaient voir que les yeux et interdisaient toute identification. L'exposition Tenue correcte exigée : quand le vêtement fait scandale, ne s'empêche pas des parallèles tentants et révélateurs, comme lorsqu'elle rappelle que tout récemment, au début des années 2000, le hoodie (ou capuche) est interdit dans certains lieux publics de Londres et de l'Oklahoma aux Etats-Unis à cause justement de cette possibilité d'anonymat. Ce fut aussi l'un des arguments élevés contre le port de la burka en France, que nous développerons un peu plus bas.

Ces lois pénètrent aussi la sphère du privé lorsqu'elles se permettent de réguler les mœurs, souvent du fait même de l'institutionnalisation d'un interdit. Le meilleur exemple reste celui de la loi française de 1799 finalement abrogée en 2013 : l'interdiction pour toute femme de porter un pantalon, sauf pendant ses trajets à bicyclette ou sur autorisation spéciale de la préfecture. Perçu pendant longtemps comme l'attribut des hommes, l'Histoire a oublié qu'il était une invention des Amazones pour pouvoir monter à cheval, une invention largement moquée… des citoyens grecs, bien trop fiers de leurs longues tuniques drapées !



1925 : « Smokey » Buchanan, de la police de West Palm Beach, mesurant le maillot de bain de Betty Fringle sur Palm Beach, pour s' assurer qu'il est conforme à la réglementation introduites par les censeurs de plage.

Image : General Photographic Agency / Getty Images
De nos jours, la loi française laisse les établissements décider librement de ce qui sera décrété correct et décent. Aucun texte ou règlement ne rend le port de la cravate ou des chaussures à talons obligatoire, mais les entreprises peuvent vous renvoyer vous rhabiller si votre tenue est jugée trop négligée. Concernant les établissements scolaires, c'est le règlement intérieur qui bannit le port de chaussures trop lâches ou de vêtements trop peu couvrants, sous des prétextes aussi variés que la sécurité des élèves, la distinction entre frivolité d'une « sortie à la plage » et sérieux attendu classe, ou le caractère inapproprié de certaines coupes de vêtements. Les proviseurs et CPE s'embourbent en effet régulièrement dans la distinction floue entre les interdictions à but pratique et celles issues de préjugés étouffants voire sexistes. En 2015, aux États-Unis et au Canada, de nombreuses voix se sont élevées et relayées sur les réseaux sociaux pour dénoncer des mesures de plus en plus restrictives à l'égard du dress code féminin, et qui interdisaient notamment jupes trop courtes et décolletés trop grands, accusés de trop en montrer et de… distraire les garçons ! Mais à partir de combien de centimètres une jupe est-elle appropriée ? Qui peut juger de la décence de certains hauts sans basculer dans le pur subjectif, et au nom de quoi ? Ces frictions remettent régulièrement en jeu la tension entre vie publique et vie privée, et révèlent tout ce que peut avoir de tyrannique une loi qui se veut amorale et surtout inclusive car laïque, et tout ce qui peut traverser l'habit d'interdits et d'étiquette.



Mode du Petit Journal, 4 février 1896, Musée des Arts Décoratifs, Paris

Du côté de la bonne société, cette dernière avait peu à peu remplacé la loi, devenant une sorte de règlement intériorisé sur ce que l'on pouvait ou voulait porter. De nombreux ouvrages furent ainsi publiés tout au long des siècles comme autant de guides pratiques de la tenue adéquate. Depuis Ovide et ses recommandations gentiment railleuses dans L'Art d'aimer du Ier siècle avant J.-C. au blog BonneGueule qui prodigue aux messieurs de nombreux « conseils en style et vêtements de qualité », ces témoignages d'effets de modes et d'esprits d'époques variées ne jurent que par « l'étiquette », ces lois, écrites ou non suivant l'époque, du maniement de l'éventail le plus flatteur ou du port du chapeau selon l'heure, le lieu, le sexe, la condition maritale ou la présence de femmes. Ces principes possédaient en général un degré de précision impressionnant et souvent, pour des hommes et des femmes du XXIe siècle, assez ridicule. Le spectateur pourra en juger de lui-même à l'occasion d'une confrontation directe avec ces mœurs vestimentaires d'autres temps.

Loin d'appartenir à un passé révolu, on s'aperçoit alors que ces problématiques multiples liées à l'habillement et pétries aujourd'hui de sens politique, culturel et religieux, suscitent toujours de vives tensions. L'exemple le plus marquant, et surtout constamment réactivé en France, à l'instar de l'affaire du burkini de l'été 2016, étant celui du voile.

L'épineuse question du voile

Régulièrement, le voile est présenté comme un vêtement mettant en œuvre une odieuse tradition d'oppression des femmes. Quand on dit voile, aujourd'hui, on pense d'abord au hijab et aux autres voiles des cultures musulmanes. Pourtant, en y regardant de plus près, force est de constater que la question est complexe. Un premier élément de réflexion, si l'on se penche sur l'Histoire et les cultures du monde, est le caractère multiculturel du voile. Aujourd'hui encore il est porté dans beaucoup de cultures, que ce soit chez les musulman·ne·s, le jui·f·ve·s, les hindou·e·s ou les chrétien·ne·s d'Orient comme d'Occident. Pour autant, toutes ces cultures et traditions ne subissent pas les mêmes reproches quant au voile. Alors que souvent les responsables politiques s'offusquent du hijab, on n'entend personne appeler les sœurs entrées dans les ordres à abandonner leur voile pourtant porté aussi quotidiennement que le hijab. Derrière le vêtement se cache pourtant des significations analogues dans les deux cas. Chez les sœurs comme chez les musulmanes, le voile symbolise la reconnaissance de Dieu, la pureté voire la chasteté de la personne qui le porte et (surtout) une forme d'humilité - bien qu'initialement cette humilité soit due non pas aux humains mais à Dieu. Un des principaux reproches fait au voile dans les traditions musulmanes est son élargissement à l'ensemble des femmes dans la société. C'est un reproche car, ainsi, ce ne sont plus seulement les plus pieuses, vouant leur vie à Dieu mais toutes les femmes qui doivent l'humilité, par extension non plus seulement à Dieu mais aussi aux hommes.

Cette réflexion nous amène au point suivant : la notion de soumission induite par le port du voile. C'est sur cette idée que s'appuie la plupart des batailles menées dans les pays occidentaux contre le voile - en tout cas en apparences. Les opposant·e·s au port du voile arguent qu'il est non seulement un symbole mais aussi un outil et un résultat de la soumission des femmes envers les hommes. Ainsi, on peut inscrire la lutte contre le port du voile dans une lutte féministe. Ainsi, on peut se revendiquer pour une émancipation complète du « sexe faible » en dénonçant et en voulant interdire le port d'un vêtement. C'est ici que le bât blesse. Le combat pour l'émancipation des femmes passerait donc par l'empêchement d'un éventuel choix de porter le voile. Avec cette logique, on se rend rapidement compte que l'on va là aussi imposer quelque chose qui devrait se trouver dans la sphère personnelle - à partir du moment où l'on estime que mes habits relèvent d'un choix personnel. Une politique d'interdiction du voile serait donc tout sauf vectrice d'émancipation, puisqu'elle serait encore interdiction de m'habiller aussi librement que je le veux. Attention cependant, cela ne donne aucune légitimité à l'obligation du port du voile, mesure tout aussi oppressive, si ce n'est plus, que son interdiction. Dans les deux cas un choix est imposé, donc dans les deux cas la pleine liberté n'est pas reconnue et respectée sans que l'un des choix soit directement néfaste à la société fixant les règles.

Le combat de certain·e·s contre le voile comporte un autre versant que celui de l'émancipation des femmes. On peut très facilement le reconnaître à la manière dont certaines personnes parlent du voile : le voile islamique. Cette précision n'est pas

anodine. Tout d'abord, elle exclut immédiatement du débat le port du voile par toutes les autres cultures et religions, alors même que dans chaque cas les significations sont proches voire identiques. Ensuite, elle considère différentes traditions liées à l'Islam sans aucune distinction et participe donc, ainsi, à une idée approximative de ce qu'est la culture musulmane. Face à de tels arguments, liés à des déclarations politiques quant à l'immigration, à l'intégration, au statut de certaines populations, nous sommes en droit de nous demander si cette véhémence à l'égard du voile n'est pas l'arbre qui cache la forêt : une véhémence envers tout une culture.

Couvrir les corps

Porter le poids du péché originel

Puisque nous en sommes à la religion, intéressons-nous à l'influence fondatrice que le christianisme eut en Occident dès les premiers âges - fondatrice, puisque le mythe chrétien le plus largement connu nous explique très clairement la fonction première du vêtement. En effet, le premier réflexe d'Adam et Eve après avoir croqué la pomme fut de… se couvrir par tous les moyens. Si tout ce qui leur tomba alors sous la main fut une poignée de feuilles de vigne, ce fut ce douloureux sentiment de honte à l'égard de leur nudité qui les poussa à les utiliser comme cache-sexe, puis à fabriquer eux-mêmes leurs premiers vêtements pour se protéger des attaques du monde extérieur. Chassés hors du cocon divin, où tout existait pour eux, leur seconde enveloppe devint alors le symbole de leur chute et du poids de leur peine à venir : ils allaient devoir travailler dur pour trouver la rédemption.



Atelier de Lucas Cranach l'ancien, Adam et Eve, 1re moitié du XIVe siècle
Paris, Musée des Arts décoratifs

C'est ainsi depuis cette origine biblique que le vêtement se trame de symbolique et exprime non plus seulement la fonction sociale comme aux temps païens de l'Antiquité mais surtout le degré de probité de son porteur, et révèle une certaine dignité morale. Imprégnées de christianisme, les mœurs du Moyen-Age rattachaient ainsi directement l'apparence de la tenue au degré de modestie de son porteur. Si l'habit fait le moine, c'est d'abord par ce qui est rendu visible de dépouillement de soi, à travers une mise simple, l'usage de tissus chauds mais rustres, et la préférence pour des couleurs sombres et naturelles. Les parures plus élaborées, réservées aux chevaliers et aux seigneurs, avaient surtout une fonction et n'étaient jamais purement ornementales.

Devant signifier le rapport de son porteur avec son environnement, la mise devint ainsi au fil du temps l'expression mêlée du rang et de la dignité morale de la personne ; en ce temps-là, le gentilhomme était évidemment, par sa seule naissance, doté des plus hautes vertus. Nous devons donc au péché originel le poids moral qui semble peser sur nos difficiles choix du matin face à notre penderie. Puisque mon apparence, c'est moi et l'ensemble de mes vices et vertus, que me faut-il porter aujourd'hui pour rentrer dans le rôle qui m'a été imposé ?

Des différences très marquées entre les genres

En effet, s'il est bien ancré dans les consciences que l'on est toujours libre du choix de nos vêtements, puisqu'on impute à sa personne morale les défauts de sa tenue, ce qui nous semble une évidence se révèle en fait bien artificiel. Il s'agit plutôt d'un effet d'un certain conditionnement culturel, nécessaire à la vie en société, et qui détermine par avance les catégories dans lesquelles on devra se ranger, les deux principales étant celles décidées dès la naissance par l'appartenance au sexe féminin ou masculin.

Opposés mais complémentaires, dit-on, ces genres associés de facto à la présence ou l'absence de certains attributs morphologiques participent au maintien d'une société bien ordonnée puisque chacun·e se voit attribuer un rôle, actif ou passif, qui se répercute sur la manière de s'habiller. Si les modes ont évolué au fil de l'Histoire au point que les sexes se sont échangés la préférence de couleurs significatives, le port de talons hauts ou de tissus délicats, chaque époque a mis un point d'honneur à distinguer nettement l'homme de la femme en réservant certains attributs à l'un ou l'autre sexe. Saviez-vous qu'ainsi le port de la couleur rose était réservée aux petits garçons jusqu'au début du XXe siècle car, plus difficile à obtenir, elle était plus coûteuse ? L'opposition entre pantalons et robes demeure aussi révélatrice : aux hommes l'action, le confort de déplacement, et aux femmes la parure agréable à l'œil mais immobile et inhibitrice. Quel meilleur exemple que les corsets pour illustrer cette

séparation fondamentale entre les êtres destinés à agir et ceux tout entiers dédiés à leur devoir de plaire passivement ?

C'est sur cette opposition fondamentale que semblent se baser nombre de civilisations, jusqu'au yin et au yang, énergies féminines et masculines dans la philosophie chinoise. Depuis l'Antiquité, où la femme s'occupait du foyer tandis que l'homme sortait participer à la vie politique, c'est le rôle de l'un ou de l'autre qui détermine, à l'origine, la manière de s'habiller. Mais cet aspect pragmatique s'est peu à peu dissous dans la figure centrale du convenable, de cette manière de rentrer dans le moule que notre naissance en tant que petit garçon ou petite fille a déterminé. Tout ce qui tente de sortir du cadre fait ainsi figure de rébellion contre l'ordre établi, et ce à cause de cette haute teneur en symbolique que comportent nos codes vestimentaires.

On en hérite des usages dont on a perdu le sens originel, à l'image du sens de boutonnage des chemises, inversé entre celles dites pour hommes et celles pour femmes. À droite pour les grands garçons capables de s'habiller eux-mêmes, à gauche pour les demoiselles assistées de femmes de chambre. L'aspect pratique des tenues n'a d'ailleurs jamais vraiment été un critère déterminant dans l'habillage des corps féminins, qui consacraient de toute façon un temps considérable à leur toilette. À la fin du XIXe siècle, les dames pouvaient ainsi se changer jusqu'à huit fois par jour selon les circonstances et les événements auxquels elles assistaient. Ce souci d'adéquation entre activité et tenue était bien sûr le même pour les hommes, mais constituait tout de même le principal souci du sexe féminin, libéré du devoir de travailler et de faire des affaires. C'était aussi la veuve qui devait s'astreindre à un étalage rigoureux et très codifié du deuil par sa toilette durant plusieurs mois, exemple frappant qui nous montre au passage à quel point les femmes étaient dépendantes de leur mari jusque dans leur manière de se présenter physiquement au monde.

Entre couverture et dévoilement, la mode indécise

Quoi de plus central alors, dans ce jeu d'exhibition de ce que l'on est par les atours et pas les atouts, que le concept de pudeur, qui permet de légitimer un certain contrôle de l'habillement ? Entre vanité et modestie, les critères de la bienséance oscillent et parfois s'inversent. Quelques siècles après l'ordonnance de Charles VI interdisant le port de capuchons trop couvrants, ce n'est plus à la loi ou à la police de contrôler tout cela ; la société s'auto-régule, le plus souvent grâce à la force de la honte, du ridicule.

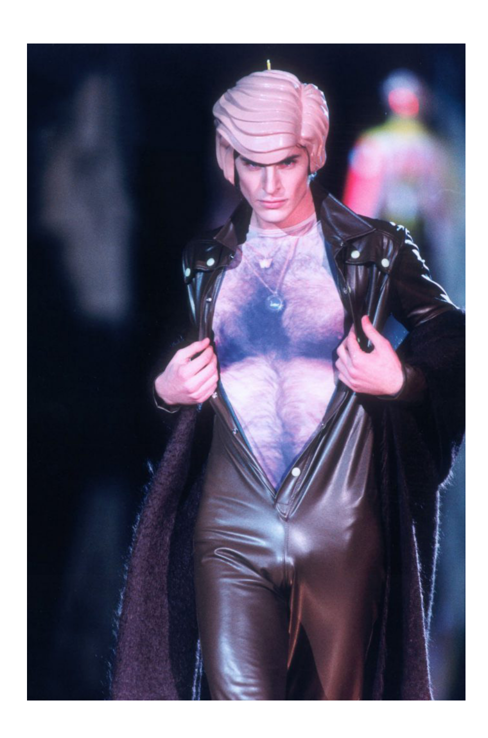


Alexis Chataignier, Ah, quelle antiquité !!! Oh ! quelle folie que la nouveauté… 1797, Paris © BnF

Au XVIIIe siècle, on moque alors les femmes qui dissimulent leurs traits sous des coiffes et couvre-chef d'une taille démesurée ; les capotes et autres calèches sont tournées en dérision dans des caricatures voire des satires joliment tournées, à l'image du poème adressé à « Mesdames les Capotes », écrit en 1755 par Mercure de France. Depuis le début du siècle où des vêtements trop amples et trop couvrants laissaient soupçonner qu'ils dissimulaient une grossesse clandestine et déshonorante, cette tendance à cacher savamment ses traits, devenue coquetterie, n'est plus réprouvée pour des questions d'honneur, mais plutôt d'un excès d'orgueil et d'artifices visant à mettre en valeur un corps qui disparaît de plus en plus. La démesure, adversaire principale de ces mentalités réprobatrices et moralisatrices, n'a d'ailleurs cessé d'apparaître sous les formes les plus diverses, du XVe au XXIe siècle, à travers la déformation inévitable du corps qu'entraînaient les hauts-de-chausse rembourrés, les Oxford bags puis les baggys. Si l'on se doute que ces derniers purent faire scandale à cause de la dose de provocation qui traverse tout choix d'écart à la norme, la justification latente de leurs critiques demeure liée à tout ce que ces pans de vêtement peuvent dissimuler.

Mais l'inverse est aussi critiquable, comme les mœurs semblent mettre un point d'honneur à nous le faire sentir à l'égard de pièces trop moulantes. Se montrer, certes, mais surtout pas trop ; juste de quoi se faire reconnaître et identifier par autrui. Nul besoin de se rapprocher de ce que l'on édifiera en « attentat à la pudeur », c'est-à-dire la révélation sans concession de parties sexualisées - celles-là même qui, étrangement, permettent la distinction sur laquelle se base toute référence aux conventions féminines et masculines. Il existe bien sûr des moments où, surtout pour les femmes, montrer un peu plus sa gorge ou sa cheville est, plus qu'accepté, encouragé ; par exemple lors des soirées mondaines des Temps modernes, où il s'agissait pour elles de faire honneur à la soirée en apparaissant particulièrement belles et apprêtées. Aujourd'hui, on sait combien une jupe trop courte, un décolleté trop

plongeant ou un leggings trop moulant s'attirent les reproches de spectateurs attachés à la bienséance. C'est l'hyper-sexualisation qui semble pointée du doigt comme une dépravation mais, dans ce cas, que penser de l'incohérence flagrante de cette société qui exhibe sur les panneaux publicitaires des images de corps féminins parfaits, désirables et destinés à attirer le consommateur ? Peut-on reprocher à la femme de s'habiller en accord avec ce que la société fait de son image dans les médias ?



Walter Von Beirendonck, prêt-à-porter automne/hiver 1996-1997 © Guy Marineau

C'est là tout le paradoxe de ce que l'on fait du vêtement en le liant étroitement à un ensemble de symboliques et de codes moraux. L'ambiguïté de l'habit, tiraillé entre sa simple forme de bouts de tissu et sa fonction essentielle de signifiant, effectue le passage de l'individualité à la vie en société. On peut alors en jouer, s'en servir, tout comme lui-même peut aussi nous desservir...

La mode : aliénante et émancipatrice ?

Le vêtement comme prison

Même au niveau le plus corporel et le plus bassement matériel, le vêtement devient souvent une prison qui contraint notre manière d'évoluer dans l'espace et de vivre au sens le plus biologique du terme.

Le corset est peut-être le paroxysme de cet empêchement étouffant en deux sens : empêchant sa porteuse de respirer à son aise et mettant en danger ses poumons et le développement complet de sa cage thoracique ainsi que de ses organes s'il est imposé dès l'adolescence. Il représente aussi la contrainte patriarcale qui pèse sur la femme au temps où il est la pièce principale des tenues féminines. Nous ne faisons que le répéter, mais cet étouffement symbolique et physique est bien réel et si, aujourd'hui, cet usage a disparu, on s'étonne des traces de cette pression sociale qui se retrouvent dans les corsets que les soeurs Kardashian arborent fièrement dans les photos qui révèlent les coulisses de leur machine à fantasme. Il s'agit encore d'atteindre cette forme parfaite, de remodeler son corps pour coller aux critères de l'époque, qui n'ont finalement pas beaucoup évolué depuis le XIXe siècle : avoir la taille fine, c'est joli.

Côté masculin, le classique costume-cravate n'est pas en reste. Comme tout uniforme, il enferme son porteur et le soumet à des contraintes souvent perçues comme inutiles. La chaîne YouTube horizon-gull s'est justement fait un devoir d'analyser tout ce qui peut traverser de contraintes le fameux uniforme du salarié moderne, majoritairement perçu comme « classe », « professionnel » et « sérieux ». Il a un tel rayonnement qu'il permet aussi de s'attirer inconsciemment la sympathie, ou au moins le respect voire l'obéissance de ses interlocuteurs, comme l'ont montré certaines expériences stupéfiantes relatées dans ces vidéos.

Que dire aussi de la cravate qui étrangle, du soutien-gorge qui comprime, des talons qui déforment ? « Il faut souffrir pour être belle » est un dicton trop bien connu, mais plutôt que la nécessité d'un moyen bien vite évanoui quand on atteint la perfection, celui-ci ne devrait-il pas rappeler à quel point les efforts pour participer agréablement à l'esthétique du paysage sont une conséquence de cette pression placée sur nos épaules depuis le plus jeune âge ? Ce n'est pas en souffrant que l'on devient be·au·lle, mesdemoiselles et messieurs ; il semblerait plutôt que c'est en faisant tout pour le devenir que l'on s'inflige des souffrances à plusieurs niveaux : physiques, mais aussi mentales, dans la pression sociale qui les conditionne.

De là une volonté de se libérer de tout ça qui s'attaque d'abord au réceptacle de toutes ces tensions contradictoires : le vêtement.

Le vêtement comme expression de l'identité

C'est indéniable, certaines personnes font des choix très réfléchis en matière de vêtements et de style et sont reconnaissables entre mille par leurs habits et parures. Est-ce que ces choix de tenue rendent uniquement compte d'une coquetterie et d'un désir ego-centré ou pouvons-nous aller plus loin dans leurs liens avec l'identité même de ces personnes ?

L'identité se construit selon deux processus complémentaires et parallèles. Premièrement, il y a l'identité construite grâce à l'image que nous avons

de nous-même, tantôt fantasmée, tantôt rabaissée. Deuxièmement, venant compléter et parfois affronter ce premier aspect, l'identité se construit aussi par rapport à la perception que les autres ont de nous. Bien que le style vestimentaire intervienne pour les deux processus, son influence sur le second est bien plus prononcée. Nos choix de vêtements sont donc décisifs quant à la part de notre identité extérieure perçue par autrui et la part de notre identité intérieure modelée par le regard qu'autrui nous porte. À partir de ce constat, nous nous doutons que les choix en cette matière ne sont pas anodins et peuvent constituer un récit de nous-mêmes.

Au-delà des vêtements iconiques, agissant comme des repères (l'éternelle chemise à fleurs de Carlos ou du Joueur du Grenier par exemple), certains styles peuvent en dire beaucoup. Prenons rapidement l'exemple de Coco Chanel. Arrivée dans un monde exclusivement masculin, la haute couture, elle se démarque par plusieurs éléments. Tout d'abord, elle effectue un choix méthodique des couleurs et des matières, prônant toujours une grande élégance. Ensuite, elle porte souvent des tailleurs. Aujourd'hui le vêtement s'étant largement démocratisé cela peut paraître anodin, mais à l'époque ce n'est pas le cas. Ce choix la rapproche des hommes portant le costume, la mettant sur un pied d'égalité avec ses pairs.

D'autres se sont battus pour donner ses lettres de noblesse au mouvement queer, comme David Bowie ou Iggy Pop par exemple. Le premier, au style très androgyne, faussait ainsi les perceptions. Il gommait sur lui-même les différences genrées, ce qui lui donne encore aujourd'hui une certaine popularité dans les milieux féministes et LGBT+. Le second, n'adoptant pas le style si androgyne de David Bowie, revendique pourtant son travestissement, affirmant qu'il n'y a aucune honte à s'habiller avec des vêtements féminins « car il n'y a aucune honte à être une femme ». Grâce à ces figures culturelles majeures, le rapport au genre a bougé (doucement certes, mais effectivement) jusqu'à nous mener aujourd'hui à explorer une sortie de la binarité genrée. Leur style a donc été non seulement une émancipation par rapport aux règles genrées pour eux, mais aussi une inspiration et, dans une certaine mesure, une émancipation de ces mêmes règles pour leur public.



David Bowie en Ziggy Stardyst par Brian Ward - 1972 / Iggy Pop portant une robe par Mikael Jansson - 2011

Enfin, nos vêtements marquent parfois, de la même manière que certains tatouages, l'appartenance à un groupe. Qu'ils constituent une manière de faire vivre une culture ancestrale ou au contraire d'affirmer une contre-culture, cet aspect de la tenue n'est pas négligeable. En effet, quelle plus grande fierté pour un écossais aimant ses traditions que de porter un kilt, défiant par ailleurs nombre de représentations ? Plus récemment que l'apparition du kilt, celle du hoodie, ce large sweat à capuche et sa démocratisation dans les banlieues américaines n'est pas anodine. Elle marque à la fois une défiance de l'autorité et de la surveillance des instances de maintien de l'ordre en rendant l'identification de la personne qui le porte difficile et à la fois l'appartenance à cette contre-culture, berceau du rap US, en rupture avec une grande partie de la société des années 1990 et 2000.

Entre tradition et progrès

Certains ordres, religieux par exemple, restent très attachés à leurs tenues d'origine, même si les matières utilisées et les techniques pour les fabriquer ont bien sûr évolué avec leur temps. C'est le cas des religieuses ou des évêques et prêtres en soutane que l'on peut voir passer dans la rue, ou du voile des musulmanes qui prend différentes formes. Le hijab, par exemple, n'est finalement qu'un foulard noué autour de la tête de telle façon qu'il tienne tout une journée ; n'importe quelle pièce de tissu assez longue fait l'affaire - c'est d'ailleurs pour cela que le vêtement, tant qu'on ne le charge pas a posteriori d'une charge sacrée, est avant tout laïc.

Avec l'évolution rapide du monde, les tenues s'adaptent selon les modes bien sûr, mais à plus long terme en vue d'atteindre toujours plus de confort et de praticité. Côté uniforme de travail, prenons l'exemple du tailleur féminin traditionnellement requis dans des professions perçues comme formelles et sérieuses. En politique ou au sommet des grandes entreprises, c'est-à-dire dans les milieux où la parité semble encore neuve, les femmes semblent adopter de plus en plus de tenues dotées de pantalons, là où l'on aurait pu attendre une jupe. Cela découle-t-il de la vieille idée faussement féministe que pour se faire accepter et respecter de ses homologues masculins il faut s'habiller comme eux ? Ou est-ce simplement le signe que les femmes actives en ont marre de troquer leur confort contre l'approbation de ces mêmes pairs ? Le style d'Hillary Clinton, qui en est l'exemple parfait, a été analysé de très nombreuses fois au cours de la campagne présidentielle de 2016 : tour à tour critiqué ou encensé, il a en tout cas beaucoup fait parler de lui, contrairement aux costumes sombres à cravate rouge

bien ennuyeux qu'arborait constamment Donald Trump. Ce sont peut-être les couleurs vives qu'elle choisissait parfois pour sa tenue qui, particulièrement « féminines » ou sortant juste assez du lot pour attirer l'attention, ont suscité des critiques quant à sa manière générale de s'habiller, toujours formelle, même sans jupe droite !

Pour ce qui est des uniformes imposés par des professions particulières, certaines voix se font aujourd'hui entendre en faveur de plus de liberté. Cela concerne surtout les professions d'accueil ou de relations clients qui, véhiculant l'image d'une marque ou d'une entreprise, se voient imposer des tenues formatées. On remarque, ici encore, la persistance d'une différence fondamentale faite entre hommes et femmes à travers cette éternelle jupe réglementaire. Bien heureusement, les hôtesses de l'air ne sont plus obligées depuis longtemps de s'y tenir et possèdent une option de tenue à pantalon. Mais il semblerait que dans l'esprit de beaucoup de gens demeure encore une idée de ce qu'est une tenue « féminine », en dehors de la seule référence à la personne qui la porte. Donald Trump aurait ainsi, début février, recommandé par note de service aux femmes de son administration de s'habiller comme des femmes, quoi que cela veuille dire. S'il est précisé que les jeans sont admis - ouf - il faudra être un minimum apprêtée pour satisfaire aux exigences de la Maison Blanche. Les internautes ont d'ailleurs réagi sur Twitter en postant nombre de photos de femmes en uniforme de soldats, d'astronautes, de boxeuse…

Ces exigences sociétales rencontrent aussi celles purement religieuses à l'occasion de quelques incidents, à l'instar de l'affaire des hôtesses de l'air d'Air France à qui l'on demande désormais de porter le voile ainsi qu'un pantalon (bien plus long que les jupes habituelles) dès l'atterrissage à Téhéran, au nom du « respect des coutumes ». Après le scandale qui en a été fait, la compagnie a finalement accepté d'autoriser des dérogations pour les hôtesses qui refuseraient de s'exécuter, mais seulement en les reportant sur un autre vol. L'habit tient donc, ici aussi, une place vraisemblablement cruciale pour les entreprises et peut devenir, par dérive, le sujet de vifs débats au sein de la société.

Mode et société, influences mutuelles

Faire bouger les lignes avec des vêtements

On l'a déjà dit dans la première partie, la société et même l'État réglementent les vêtements et la mode. L'influence de la société sur l'individu, donc du tout sur la partie, est indéniable. Cependant, cette influence fonctionne à double-sens et il arrive que ce soient les vêtements qui à leur tour façonnent la société.

Pour reprendre un exemple historique, nous pouvons remonter à 1783 et au célèbre tableau d'Elisabeth Vigée-Lebrun Portraits à la rose. On peut y voir la reine Marie-Antoinette dans une toilette simple, portant une robe-chemise, aussi appelée robe de gaulle ou robe à la reine. Ce vêtement ne répondait pas aux standards et à la morale fixés par l'étiquette. Pourtant, quelques années plus tôt déjà, les femmes de la Cour avaient adopté cette robe décontractée et confortable suite à une apparition de la reine vêtue ainsi. Encore aujourd'hui, bien qu'elle ait subi des variations, la robe-chemise est un élément incontournable des garde-robes estivales.



Portraits à la rose - Élizabeth Vigée-Lebrun, Grand Palais

Les exemples de ce genre ne manquent pas. On peut notamment noter les scandales provoqués par le port du pantalon par les femmes au début du XIXe siècle. Le port de ce vêtement traditionnellement exclusivement masculin était toléré dans le cadre exclusif du sport. Mais quand les femmes commencèrent à se l'approprier dans la vie quotidienne, nombre de journalistes, auteurs et responsables politiques protestèrent. Ces protestations donnèrent même lieu à des campagnes d'affichage dénonçant un délitement de la société causé, ou du moins matérialisé, par le port du pantalon par le « sexe faible ». Le pantalon a donc été à la fois un vecteur et un indicateur de l'émancipation des femmes. Il avait une telle force que les tenants de la société ont opéré un levé de bouclier.



J. Fardy, carte postale, Le pantalon enfin revient à qui de droit, vers 1910, collection particulière : image de lutte contre le port féminin du pantalon

Il existe des exemples beaucoup plus récents de telles influences. Nous pouvons citer le smoking bermuda de Jean-Paul Gaultier lors du festival de Cannes de 1987, qui était un moyen de combattre l'austérité et l'uniformité imposées par les smokings et autre costumes aujourd'hui. L'accès à la projection lui avait été interdite. Cependant, c'était le premier pas d'un changement en cours aujourd'hui : Pharrell Williams a ainsi porté un smoking bermuda lors des Oscars de 2016 et de plus en plus d'entreprises (notamment les start up et autres entreprises innovantes du numérique), signe que le rapport au travail et à son organisation est en train de changer. Deux ans avant Jean-Paul Gaultier, Jack Lang avait déjà mis en cause le costume et la cravate en se présentant à l'Assemblée Nationale avec un col Mao. Cette tenue avait fait scandale et a donné lieu à l'écriture dans le règlement de l'hémicycle de l'obligation du port de la cravate et de la veste. Le vêtement est donc bel et bien à la fois un indicateur des changements sociaux et outil pour les provoquer.

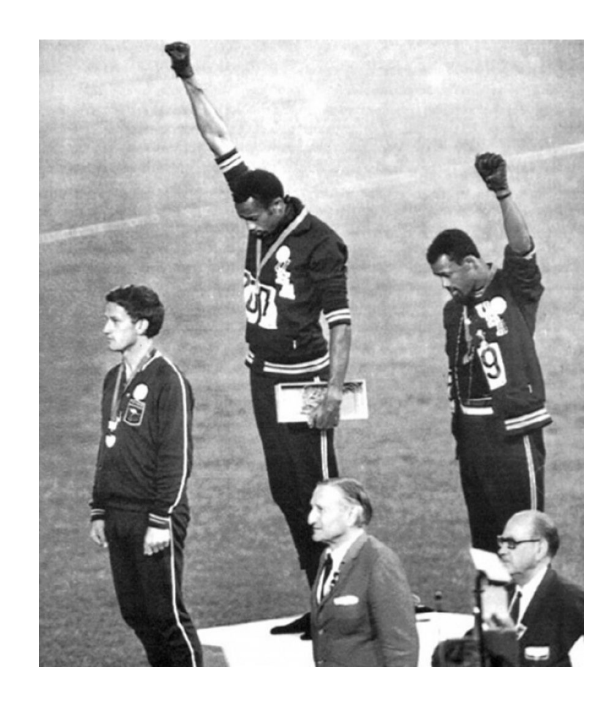
Évolutions de la mode dans les sociétés iranienne et syrienne

Les cas de certaines sociétés sont particulièrement édifiants. Prenons par exemple l'évolution des habitudes vestimentaires des femmes en Iran et en Syrie au cours des cent dernières années. En Iran, en 1910, l'habit féminin était très marqué par la religion. Par la suite, la norme s'est peu à peu décontractée et s'est rapprochée des modes occidentales, avec une utilisation plus générale du maquillage et l'abandon de la plupart des signes religieux. Cette dynamique poursuivra jusque dans les années 1970 pour prendre une fin brutale la décennie suivante. Ce revirement est à rapprocher de la révolution iranienne aboutissant sur la fin de la monarchie et le début de la république islamique dans laquelle les théologiens et responsables religieux ont un fort pouvoir. Cependant, en même temps que son ouverture progressive sur le reste du monde, l'Iran voit sa société et ses normes vestimentaires s'assouplir. Même si actuellement le port du voile est encore vu comme une obligation, passant par différents types de tchadors et hijabs, rattrapant de manière plus lente les modifications que les habitudes vestimentaires des iraniennes avaient vues au début du XXe siècle. On peut observer des changements similaires en Syrie bien que les périodes ne soient pas tout à fait les mêmes. Le pays étant plus proche des pays occidentaux à cause de la colonisation, les habitudes vestimentaires en étaient moins éloignées. Ce n'est que dans les années 2000, après environ cinquante ans de mode peu marquée par la religion que le hijab a fait son grand retour, pour devenir de plus en plus strict jusqu'à aujourd'hui.

S'habiller, un acte militant ?

Comme précisé dans les paragraphes précédents, choisir ses vêtements est à fois un reflet de l'influence de la société sur nous et la marque d'une intention éventuelle de la changer. Sachant cela, peut-on affirmer qu'il existe un militantisme vestimentaire ?

Un vêtement ou une tenue marque souvent l'appartenance à un groupe. Cela peut passer par un petit accessoire comme le ruban rouge de la lutte contre le SIDA ou les gants des athlètes olympiques prenant position pour la Black Pride sur le podium en 1968.



Les athlètes levant le point avec un gant noir en 1968
Associated Press / AP

Cela peut aussi passer par un style plus complet

comme les garçonnes qui luttaient pour l'émancipation des femmes ou la veste en ours en peluche de Jean-Charles Castelbajac pour sensibiliser à la lutte contre l'utilisation de vraie fourrure dans la haute couture. Le cas de la mode de la garçonne peut être rapproché des styles vestimentaires dans la contre culture. Si l'on prend comme exemples les mouvements punks ou hippies, on se rend aisément compte que le style était une manière de porter son engagement, pour l'anarchie d'une part, pour le pacifisme d'autre part, mais qu'il a perdu la force de son engagement militant à mesure que le mouvement se démocratisait. Ainsi, aujourd'hui encore on reconnaît très facilement un·e punk ou un·e hippie quand on en voit mais le puissant sens militant de ces styles, bien qu'encore partiellement lié à eux, a surtout laissé la place à un engagement purement esthétique. Le militantisme de l'habit serait donc inversement proportionnel à sa popularité ? Ce n'est pas si simple que ça.

En effet un exemple tel que le pantalon féminin ne suit pas cette logique. D'abord très malvenu, le port du pantalon a tout de même poursuivi sa démocratisation. C'est d'ailleurs ce gain de popularité qui lui a fait gagner du poids militant. Le port féminin du pantalon est ainsi passé d'une inconvenance curieuse à un véritable phénomène de société. C'est par le nombre de femmes se mettant à porter le pantalon hors des jalons posés par la société que la menace est née pour l'ordre établi. La popularité d'un vêtement ne lui retire donc pas nécessairement sa force pour faire bouger les lignes et peut au contraire devenir un argument pour lui donner davantage d'amplitude. Ce qui va être décisif dans la force de la représentation militante tient davantage dans le processus de propagation qui reprend ou non l'intention militante et donc qui affaiblit ou renforce son poids. Un exemple tel que les jupes portées lors des journées de la jupe pour lutter contre la misogynie met en exergue un autre facteur déterminant dans l'impact qu'aura un vêtement d'un point de vue militant : la personne qui le porte. En effet, tout comme pour le pantalon, si la jupe a fait scandale lors de la fameuse journée organisée dans un lycée nantais, c'est parce que les garçons étaient appelés à la porter alors que les normes de genre supposent que la jupe est exclusivement féminine. On peut donc dissocier deux cas de figure concernant le poids militant du port (ou non, comme pour l'absence de soutien-gorge comme tendance féministe) d'un vêtement : si le port de ce vêtement en lui-même met à mal une norme (genrée par exemple), alors plus l'action sera populaire, plus elle aura de force ; si au contraire le message passe par l'intermédiaire d'un symbole à interpréter, la popularisation de l'action la fera entrer dans les usages et lui retirera de sa superbe ainsi que de son sens.

Un vêtement, ce n'est pas seulement un assemblage de tissu pour ne pas avoir froid et préserver notre pudeur. Par l'habit nous exprimons nos angoisses, notre personnalité, notre militantisme et bien plus encore. Et si les vêtements ont été façonnés par l'Histoire, les cultures et tout un ensemble de principes oppresseurs, ils ont aussi, en échange, une influence notable sur notre société. Notre seule manière de les consommer à un impact. À l'heure où l'on tente d'éradiquer le travail des enfants, où consommer local devient important, où les matières utilisées sont à la fois des préoccupations économiques, écologiques et de santé, à l'heure, enfin, où le tissu peut être un moyen de parvenir à l'émancipation et l'égalité pour des populations entières, la manière dont nous nous vêtons n'est pas qu'un simple détail. ■

Pour aller plus loin (et sources)

Ovide, L'Art d'aimer, conseils hommes pour comportements, mais surtout femmes pour parure ; plaire par l'apparence, surtout ne pas trop en faire (satire de ce qui existait déjà comme pots de peinture).

Coiffes pour femmes de tout rang au MA (protection, maintien). *Le nu et le vêtu d'une princesse sarrasine dans Fierabras de Francisca Aramburu Riera* : symbolique attachée à femme selon sa parure, d'après chanson de geste du XIIe siècle.

Roland Barthes Système de la mode, à consulter.

Thèse Mode et signes en Occident
http://www.lesartsdecoratifs.fr/francais/musees/musee-des-arts-decoratifs/actualites/expositions-en-cours/mode-et-textile/tenue-correcte-exigee-quand-le-vetement-fait-scandale
http://www.womenology.fr/reflexions/masculin-feminin-un-vetement-deux-genres/

100 de mode en Iran / Syrie
https://www.youtube.com/watch?v=G7XmJUtcsak
https://www.youtube.com/watch?v=Q7lnfraNVXY

Article en anglais sur l'histoire des femmes et des pantalons :
http://time.com/4363815/history-women-pants-hillary-clinton/

Deux vidéos de fond sur le costume et l'uniforme, sur la chaîne horizon-gull :
https://www.youtube.com/watch?v=ZvURR83ohcg
https://www.youtube.com/watch?v=lzugeIXsLxc&t=1s

L'INSTANT CONTE AVEC HOFFMANN

Mars, mois portant le nom du dieu romain de la guerre mais aussi annonciateur de jours nouveaux, de la reverdie qui entame lentement sa course et qui laisse les frimas côtiers derrière elle pour des promesses d'aubes et de vie. Ne saurait faire honneur à ce mois si riche, que le romantisme allemand et l'un de ses contes intitulé Ignace Denner, du bien nommé E.T.A Hoffmann.

Marine Roux

E.T.A Hoffmann, doit-on présenter encore ce géant de la littérature dont l'ombre bienfaisante a bercé l'imaginaire de bien des lettrés au travers des siècles ? Météore allemand mort à 46 ans au commencement du XIXème, Ernst Theodor Amadeus Hoffmann fut tour à tour juriste, écrivain, dessinateur et compositeur d'opéra. Être de passions, le feu sacré du romantisme des sources, autrement dit du romantisme allemand Strum und Drang, traduisez en français « élan et tempête », brûlait ardemment en ce créatif rigoureux qui laissa dans son sillage bref, un prolixe héritage littéraire composé aussi bien de romans comme Le Chat Murr, que de ces perles appelées Märchen, qui ne sont autres que des contes.

La veine romantique, saillante chez cet auteur, se retrouve particulièrement dans Ignace Denner qui fut publié en 1816 dans le premier volume des Contes nocturnes d'Hoffmann. L'entreprise de l'auteur dans cette série d'écrits se révèle sous la noirceur des intrigues où se confrontent dans de longues luttes, les êtres simples et lumineux aux personnages tourmentés qui empruntent mille escarpements de l'âme et finissent par se perdre. La chute des protagonistes, inévitable, révèle les ressorts à la fois tragiques et lumineux de ces longs combats silencieux où les apparences trompent mais ne triomphent jamais.

Ignace Denner est l'un de ces innombrables perdus nocturnes, qui sous couvert d'une fausse identité, approche lors d'une nuit rigoureuse, un couple au bord de l'agonie. La main que leur tend ce voyageur étrange cache des griffes acérées qui ne cesseront de se refermer et de blesser les êtres sincères jusqu'à les enserrer dans un étau fatal. L'originalité de ce conte tient notamment en la déformation du cosmos d'abord plaisant, puisque le couple de victimes s'en est allé dans les bois pour bâtir une vie paisible et se retrouve peu à peu encerclé dans ce faux éden, par les ombres inquiétantes du vice et de la corruption. S'éloigner du monde revient alors à s'offrir au malin qui, tapi dans les vastes espaces, mène une veille à toutes épreuves. L'intrigue en cela se déroule sur plusieurs années, suivant l'évolution des protagonistes pour révéler au climax, toute la substance de l'enseignement que se doivent de tirer les victimes de cette mascarade. Ce conte est l'un des exemples de ce qu'est le romantisme noir, bien qu'Hoffmann lui ait donné une fin optimiste.

LE SEXE AVEC LA LANGUE

Il est temps de coucher... sur le papier les questions de sexe. Il fut un temps où les éminences de la Renaissance se demandaient si les anges en avait un, aujourd'hui nous sommes en droit de nous demander si la langue française a un sexe, et si par hasard ce sexe ne serait pas masculin.

Littérature

Hortense Raynal

Marie Daoudal

Derrière ce titre grivois et ces jeux de mots salaces se cache une question de société : ne serait-il pas bon d'évoluer vers une réforme de la langue française qui prônerait un langage inclusif ?

Alors que des pays comme le Canada ou la Belgique se tournent de plus en plus vers une féminisation importante de la langue, la France continue à débattre de la pertinence de telles mesures. Interrogée le 16 mars 2015 sur France Inter, Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuelle de l'Académie française a ainsi déclaré :

> « Concernant la féminisation, nous ne sommes jamais contre. Simplement, nous souhaitons conserver ce qui est important, c'est-à-dire une tradition de belle langue. Et dans la grammaire française, le masculin l'emporte sur le féminin car il fait fonction de neutre ».

Beaucoup assurent ainsi que la féminisation des mots enlaidit la langue, voire l'alourdit. L'écriture inclusive, qui, à travers l'orthographe, accorde une place plus grande au féminin, est jugé compliquée, et incompatible avec la grande littérature. L'usage de points et de tirets rendrait les textes illisibles et peu esthétiques. D'autres considèrent que les polémiques autour de la langue sont ridicules et que le rôle social des femmes n'a aucun lien avec les mots que l'on emploie. Les mots ne seraient que des mots. L'important serait plutôt de se focaliser sur l'égalité des salaires, la lutte contre l'excision et contre les violences faites aux femmes.

« Mal nommer, c'est ajouter au malheur de ce monde »

Mais réfléchissons au bien-fondé et au message que fait passer une orthographe et une grammaire patriarcales. Si les femmes ne sont pas représentées dans la langue, comment peuvent-elles l'être dans la société ? Les mots sont fondamentaux. « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur de ce monde », disait Camus. Et beaucoup lui donnent raison. Pour Raphaël Haddad, auteur d'un Manuel d'écriture inclusive, sorti en septembre 2016, « le langage est le lieu d'influence » par excellence. C'est d'abord le lieu de « la bataille des idées », pour reprendre les termes utilisés par Gramsci dans ses Cahiers de prison. Selon le philosophe marxiste, différentes visions du monde s'affrontent par le biais du langage. Ce combat idéologique passe par un vocabulaire particulier, qui s'oppose à celui de l'adversaire. Et la bataille continue jusqu'à ce que l'une de ces visions l'emporte et devienne hégémonique. Certains termes s'imposent alors à tous, et certaines idées avec. Le choix des mots employés est donc capital car ils construisent notre culture et notre vision du monde. Philippe Blanchet, dans Discriminer par la langue, écrit :

«Le langage est dans notre société un instrument de domination et de discrimination puissant et méconnu.»

Dire «je suis directeur» au lieu de «je suis directrice» contribue à invisibiliser les femmes aux postes décisionnaires et à laisser le monopole aux hommes. Alors que les mots « artisane, postière, aviatrice, pharmacienne, avocate, bûcheronne, factrice, compositrice, éditrice et exploratrice » sont dans le dictionnaire depuis 1935, l'Académie Française, belle institution conservatrice française, considère le mot «ingénieure» comme un barbarisme. Ces oppositions ne font pas avancer le combat pour qu'il y ait davantage de femmes dans ces études-là, et nous savons que nous ne manquons pas de femmes ingénieuses, pourtant. Allez demander à Marie Curie, Henrietta Swan Leavitt, Jocelyn Bell, Lise Meitner, Rosalind Franklin, Hedy Lamarr, et bien d'autres... Comment ça vous ne connaissez pas ces génies ? Force est de constater, et c'est déplorable, que le syntagme «une génie» n'est jamais utilisé. Malgré son «e» muet traditionnellement destiné au féminin et donc aux femmes qui n'en peuvent plus d'être muettes. Se taire est dommage, lorsqu'il s'agit de langue et de sexe...

Laisser floue la féminisation de mots en -eur (auteure ? Autrice ?) crée le même effet d'incertitude et contribue à ne laisser qu'une place indéterminée aux femmes. Laisser la règle de la domination du masculin sur le féminin quand il s'agit d'un groupe où il n'y a qu'un seul homme (quand bien même il y aurait 100 femmes !) et continuer à répéter dans nos écoles républicaines la vilaine phrase «Le masculin l'emporte sur le féminin» crée des représentations sexuées qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne font pas plaisir - ce qui est dommage lorsqu'il s'agit de langue et de sexe... Ainsi, pour Eliane Viennot, auteure de Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin :

« Ce n'est pas seulement une règle de grammaire, c'est une règle sociale qui instruit que le masculin domine sur le féminin. »

Si le masculin est utilisé à valeur générique ou « non marquée », c'est-à-dire en tant que représentant du genre humain, comment imaginer qu'une femme puisse être une figure universelle en littérature, par exemple ? L'identification de la lectrice à des modèles masculins est la norme, l'identification du lecteur à un modèle féminin est encore trop rare et trop souvent vécu comme étrange, puisque, c'est bien connu : il existe une littérature féminine. Les livres où le personnage central est féminin, ou bien où l'auteure est une femme sont encore trop souvent considérés comme ne concernant que les femmes. L'inclusivité du langage pourrait contribuer à rendre la figure féminine universelle. Avec l'écriture inclusive, nul besoin de la Déclaration des droits de la femme d'Olympe de Gouges. Le sexe avec la langue pour tou-te-s !

Une réforme de l'orthographe ?

Certaines écoles utilisent déjà le tiret systématique, le pronom mixte (illes, iels, celleux...), le dédoublement (Chères étudiantes, chers étudiants...), qui de surcroît on le mérite d'inclure les personnes transgenres, intersexes, et non-binaires. Cette pratique pourrait faire l'objet d'une réforme de l'orthographe, qui serait fort utile. Malheureusement, cela ne reste le cas que dans un certain milieu plutôt privilégié. Lorsqu'on propose de rendre ça officiel, les commentaires réfractaires tels que «cela ferait bizarre», «c'est trop lourd», émergent, réaction biaisées car se positionnant en comparaison d'une norme séculaire patriarcale établie. Ces critiques sont majoritaires, quand ce n'est pas tout bonnement un refus radical et intégral pour moins que ça : souvenons-nous d'une affaire affligeante datant de 2014. Le député Julien Aubert avait refusé d'appeler la présidente de séance Sandrine Mazetier «Madame la présidente», lors d'une séance à l'Assemblée Nationale. Avec quel argument ? Aucun, simplement un empirisme détestable: «Il en a toujours été ainsi». On en connaît au moins qui peine à changer de pratiques sexuelles et dont la langue reste bien sage, bien au chaud dans son petit cocon réactionnaire. Le chemin est encore long, qui lutte pour la liberté sexuelle de la langue.

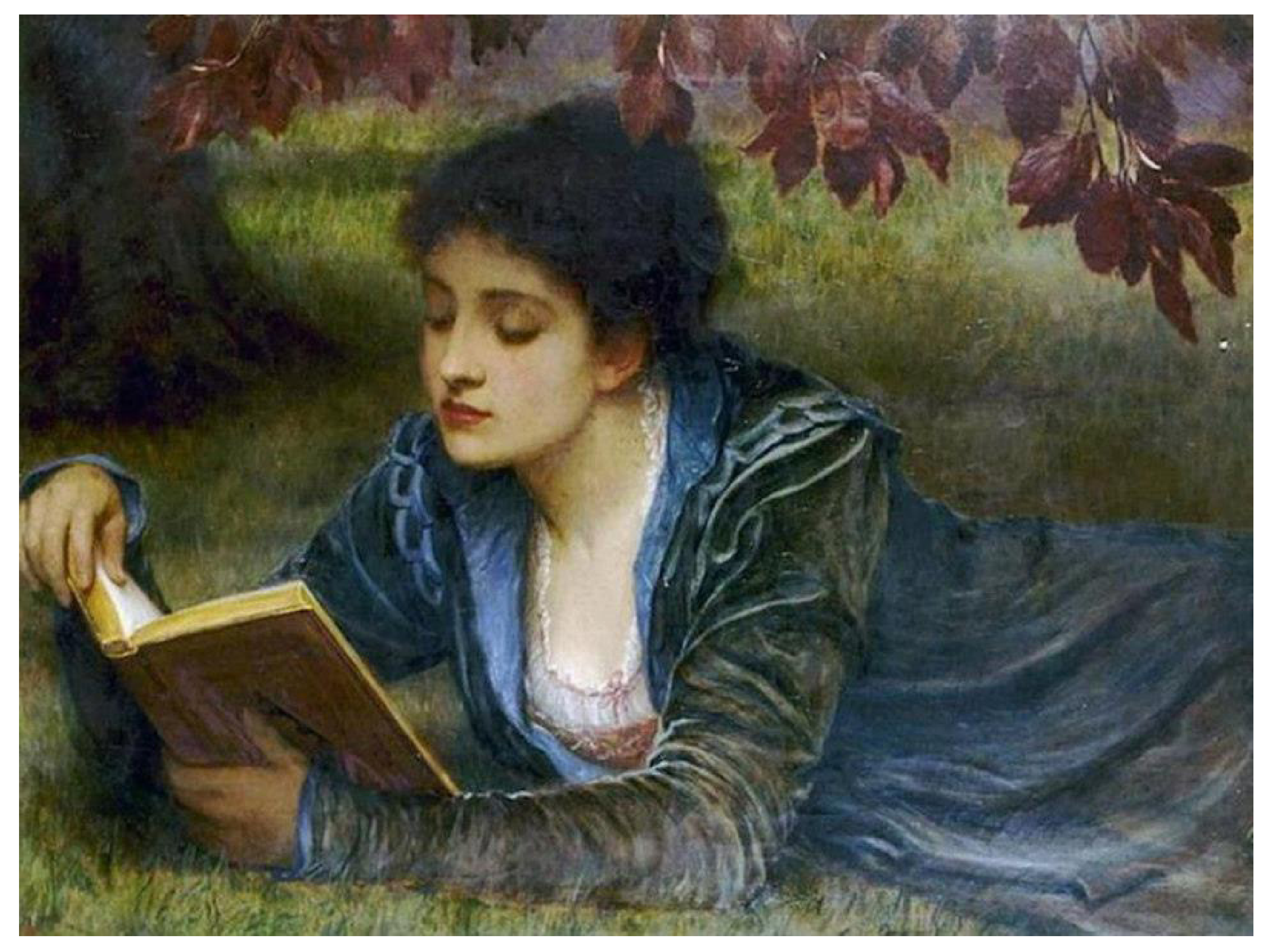
Nous ne pouvons que citer la plume lucide de Virginia Woolf ici :

«L'histoire de la résistance des hommes à l'émancipation des femmes est encore plus instructive que l'histoire de l'émancipation des femmes.»

S'agissant des injures, là, aucune opposition à la féminisation qui tienne. Christiane Taubira le met en exergue dans son intervention à France Culture, Des mots contre les femmes. Que dire du stupide titre commercial qui a bien profité à Fatal Bazooka «C'est une p*te» ? En lisant le texte, la première réaction est celle d'un profond désarroi devant un tel concentré de bêtise. La seconde, une analyse qui montre que si cette image des femmes se propagent si facilement, c'est que la langue française est patriarcale, sexiste, irrespectueuse et dépréciative envers la figure féminine. Or, qui refuserait une langue respectueuse ?

La langue évolue avec le temps et en étant parlée. Il faudra donc du temps avant d'imposer une inclusivité totale : un langage dans lequel chacun-e se sente inclus. L'usage, petit à petit, finit par dépeindre les mentalités de la société. Ainsi, certains mots utilisés au début du siècle et imprégnés de colonialisme, ont petit à petit disparu de notre vocabulaire. Il en sera peut-être de même (espérons-le !) pour le sexisme qui imprègne notre précieuse langue française. Si la société évolue en faveur de l'égalité femmes-hommes, le langage devrait suivre de lui-même. Dans un article de Radio Canada d'octobre 2014, le linguiste Guy Bertrand affirme ainsi qu'« il n'y a rien de plus démocratique que la langue : c'est l'usage qui décide [...] Le débat sur la féminisation des titres et des professions est un faux débat ». Alors, sans mauvais jeu de mot parce qu'il n'y en a aucun dans cet article : faisons un bon usage de notre langue.

Nicolas van der Waay



MONDIAL DU TATOUAGE
À LA RENCONTRE DE LA GRANDE FAMILLE DES TATOUÉS

Emma Henning, Marie Puzenat

Tin-Tin, le président du Syndicat National des Artistes Tatoueurs et artiste très reconnu, vous le dira lui-même : le tatouage éprouve de grandes difficultés à se faire reconnaître pleinement comme un art - le dixième, pour être précis. Pourtant, il s'agit bien de réalisations graphiques tout aussi valables qu'une peinture ou une planche de bande dessinée. Seulement ici, le support est le corps d'un autre, qui devient alors tout à la fois spectateur et toile. Pour cette septième édition du Mondial du tatouage à La Villette, nous avons donc donné la parole à cette entité non moins importante que la main de l'artiste : les tatoués eux-mêmes.

S'intéresser aux artistes, d'abord à travers leur style

Avec le développement de plus en plus connecté de la société, et les tatoueurs qui suivent le mouvement en démultipliant leur présence sur les plateformes, il devient relativement aisé de suivre le parcours de l'un d'eux, l'évolution d'un salon ou l'actualité des conventions. Dylan, 22 ans, suit ainsi «une dizaine de tatoueurs sur Instagram» tout comme Adrien, qui est même prompt à en recommander quelques uns, présents pour la plupart sur le Mondial. «Il faut que t'ailles voir Ivana, elle fait des trucs géniaux. Son stand c'est le 977, ça s'appelle Tattoo Art». Il conseille aussi Mikki Bold et Sad Amish, dont il connaît si bien le pseudo Instagram qu'il vérifie si on l'a bien noté correctement pour pouvoir le retrouver.

À une ou deux générations au-dessus, s'il leur arrive de regarder un peu les émissions de télé-réalité américaines comme LA Ink qui suit la vie quotidienne de Kat Von D ou Ink Master, les tatoués se concentrent surtout sur la quête du bon tatoueur pour réaliser leur prochaine pièce. Et concernant ce choix, justement, y a-t-il un profil de tatoueur à qui ils s'adressent exclusivement ?

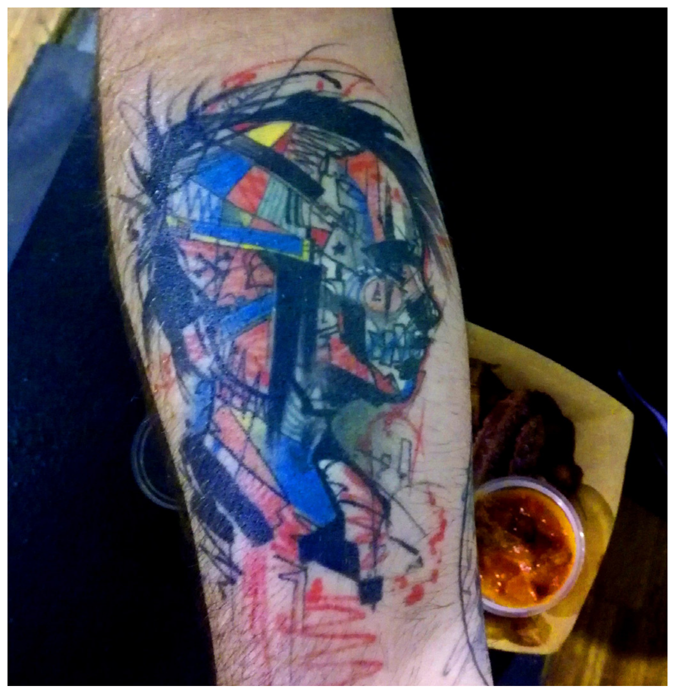
«Pas du tout !» est la réponse que l'on entend le plus souvent. Et lorsqu'on les interroge sur des préjugés d'âge ou de sexe concernant le tatoueur et ce que cela pourrait avoir comme effets sur la qualité du tatouage, tous répondent que ce qui compte avant tout est le style. "Il faut reconnaître la personne par rapport au travail qu'elle fait», explique Dylan. «On reconnaît l'art. On va vers la personne par rapport à ce qu'elle fait». L'attention est beaucoup plus portée sur le book, qui contient toutes les photos du travail de l'artiste, que sur l'apparence du tatoueur lui-même.

C'est aussi le cas de Bernard, qui, une fois qu'il a une idée en tête, part à la recherche d'un tatoueur «capable de réaliser» ce qu'il veut. Il tire alors son portable de sa poche et nous montre une photo de tête de loup en haute définition. «Je veux la même chose exactement». Et en effet, il a passé une partie de son week-end à consulter tatoueurs et tatoueuses à la recherche de celui qui pourra satisfaire son envie - à chercher du côté des tatoueurs hyperréalistes, peut-être ? Parce qu'il ne veut pas, évidemment, d'une «caricature», et déclare refuser toute fantaisie qu'il n'aurait pas demandée.

Reconnaître et encourager l'enjeu artistique

Véronique, elle, se dit «prête à [s]'ouvrir à la création», il est question de faire «confiance à l'artiste» pour qui on a eu un coup de cœur. Ainsi, si Dylan s'est présenté à Sake, venu d'Athènes, pour la tête d'éléphant qu'il arbore désormais fièrement sur son bras, c'est d'abord parce qu'il connaissait son style précis en noir et blanc. Il explique brièvement le mode opératoire : "Je lui ai envoyé des photos de tatouages que j'aimais bien, des formes géométriques, je lui ai dit que je voulais une tête d'éléphant et il m'a fait une création ensuite." Il ajoute : "c'est important de laisser le tatoueur faire comme il veut. Là il m'a rajouté un petit paysage et ça m'a plu, c'est son style !»

Et une fois le tatoueur trouvé sur internet, et la discussion entamée via les réseaux sociaux, certains sont prêts à aller très loin pour faire réaliser la pièce de leurs rêves. Heureusement, s'il existe un lieu dédié aux


Marie Puzenat



Marie Puzenat

rencontres entre tatoueurs et tatoués venus du monde entier, ce sont bien les conventions ! Si Dylan est venu spécialement d'Evian avec un ami, Adrien n'a pas hésité à se rendre à une convention de Londres pour retrouver celui qui le tatoue désormais depuis quatre ans :

Au fil de ces rendez-vous, se rendant compte que le tatoueur singapourien aurait bien eu besoin d'un traducteur rôdé en français dans ce genre d'événements grand public, il lui a proposé ses services et l'a, depuis, accompagné plusieurs fois pour l'aider à tenir son stand et à vendre ses produits dérivés.

Pourquoi un tatouage ?

Si ces tatoués s'impliquent autant, c'est parce que ce qu'ils considèrent tous, sans exception, comme un art a une signification importante pour eux. Véronique et Bernard ont ainsi attendu «plus de quarante ans» pour s'autoriser leur premier tatouage, il y a dix ans, quand la pratique a vraiment commencé à se démocratiser. Ils ont toujours trouvé ça joli, mais c'est surtout «aujourd'hui [que] c'est ouvert». Dans leurs milieux professionnels, ils n'ont jamais été contraints de les dissimuler ou même de s'en abstenir, mais c'est d'eux-mêmes qu'ils se limitent, et évitent des choses trop voyantes qui pourraient rebuter leurs interlocuteurs. Véronique est éducatrice spécialisée et Bernard gendarme, ce qui implique selon eux un minimum de tenue.

«55% des français considèrent le tatouage comme un art.»

Mais s'ils ont tout deux attendu aussi longtemps pour leur premier tatouage, c'est surtout à cause de sa longévité : "ce qui me freinait, c'était la peur de regretter ce que j'allais faire", explique Véronique. "On a envie de marquer certains points de notre vie, qu'on s'approprie. Si c'est une raison que beaucoup évoquent, une chose est sure : il existe autant de raisons de laisser à vie une trace sur sa peau que de tatoués. Par exemple, pour Dylan, la symbolique n'est pas si importante : "Au début je pensais qu'il fallait une signification, mais pour celui-là il n'y en a pas vraiment. Je savais juste que je voulais un éléphant quelque part". "Mon premier tatouage est corse, parce que je suis corse et que je voulais quelque chose que j'étais sûr de ne pas regretter, mais je pense que si on a un coup de coeur, un truc qui nous plaît vraiment bien, il n'y a pas de souci".

La reconnaissance n'est pas loin

D'édition en édition, la bienveillance ambiante reste inchangée : que l'on soit tatoué ou pas, en famille ou seul, exhubérant ou discret, tout le monde est accueilli à bras ouverts et le Mondial est un lieu propice aux rencontres et au partage. Si encore aujourd'hui, à l'extérieur, le tatouage est souvent exposé à des regards réprobateurs, les choses changent doucement mais surement. La première raison, et celle dont Tin-Tin est très fier, est que 55% des français considèrent le tatouage comme un art. L'autre est que la grande famille des tatoués s'agrandie et se diversifie de jour en jour, comme le montre si bien les témoignages recueillis. Cet art, dont il nous reste encore tout à connaitre a encore de beaux jours devant lui.

LE GANG DANS LA PEAU : LA SYMBOLIQUE DU TATOUAGE CHEZ LES MARAS

Les maras sont des gangs que l'on trouve dans le « triangle nord » de l'Amérique centrale - le Honduras, le Guatemala, El Salvador et le Nicaragua - ainsi qu'aux Etats-Unis. Elles tiennent leur nom des « marabuntas », un terme qui désigne les migrations dévastatrices de fourmis chasseuses en Amérique latine et en Amérique centrale. D'abord construites sur le modèle des gangs de Los Angeles dans les années 1980 par des immigrés de ces pays d'Amérique centrale, elles se sont rapidement implantées dans les pays d'origine de ces immigrés à la suite de nombreuses vagues d'expulsions forcées des Etats-Unis.

Paul De Ryck

La fragilité extrême des structures politiques de ces sociétés, en proie aux Coups d'Etat, comme en 1993 au Guatemala ou à la guerre civile achevée en 1992 au Salvador, ainsi que ses conséquences, ont fortement contribué au développement des maras. En effet, la pauvreté et la marginalisation de nombreuses populations, auxquelles s'ajoutent une corruption endémique et une certaine violence institutionnelle, ont permis la formation d'un terreau fertile, idéal pour l'émergence de ces gangs de rue. Ces conditions socio-économiques et la faiblesse des pouvoirs politiques corrompus ont mené à la pérennisation de ces gangs et à leur croissance progressive, jusqu'à devenir des acteurs prééminents dans ces pays aujourd'hui.

Les maras, symptômes d'une violence endémique en Amérique centrale

Les maras s'articulent principalement autour de deux groupes rivaux, la Mara Salvatrucha ou MS-13, déclarée en octobre 2012 « organisation criminelle transnationale » par le Trésor américain, et la Mara 18 ou Barrio 18, qui tire son nom de la 18e rue de Los Angeles où elle a été créée. Ces deux bandes, également appelées pandillas, se livrent depuis plusieurs années une guerre sanglante en Amérique centrale. Les capitales du Guatemala, du Honduras et du Salvador sont de ce fait le théâtre quotidien d'affrontements meurtriers, de décapitations, de viols systématiques entre ces deux gangs, qui en font parmi les pays les plus dangereux du monde selon la société d'analyse de risques Verisk Maplecroft. alors qu'ils sont considérés comme étant en temps de paix. De même, San Salvador pointait en 2016 à la troisième place des villes les plus meurtrières au monde et San Pedro de Sula, au Honduras, à la deuxième, avec des taux respectifs de 111,03 et 108,54 homicides pour 100 000 habitants selon le World Atlas.

Cette guerre des gangs est une préoccupation centrale pour les pays de la région, ainsi que pour les Etats-Unis et les organisations internationales. Ainsi, pour certains analystes, la violence des maras en Amérique centrale est une véritable situation de crise humanitaire. En effet, les affrontements entre la Mara 18 et la MS-13 sont la cause de massifs déplacements de populations qui souhaitent aller se réfugier aux Etats-Unis. D'un autre côté, la faiblesse des institutions gouvernementales et leur incapacité à assumer leurs fonctions premières, telles que garantir l'accès à la santé et à l'éducation, ont contribué à accentuer la marginalisation des populations et à accroître le pouvoir local des gangs. Ces derniers ont gagné en légitimité en remplaçant localement les administrations publiques, en créant des fonds pour les cantines dans les quartiers défavorisés ou en aidant financièrement les populations locales. Enfin, les politiques répressives de Mano Dura au Salvador dès 2003 ont amené à une escalade de la violence entre les maras, notamment dans les prisons, et leur ont permis de se

développer économiquement et territorialement.

Face à l'incapacité des gouvernements en question d'endiguer cette guerre des gangs, illustrée par l'inefficacité du cessez-le-feu imposé par le gouvernement salvadorien en 2012, les maras sont en pleine expansion en Amérique centrale, en participant activement au trafic de drogue vers le Mexique et les USA dans le cas de la MS-13. Elles ont profondément évolué, passant de gangs de quartiers à des organisations criminelles transnationales détenant la mainmise sur de nombreux territoires ainsi qu'un pouvoir politique local non négligeable. Aussi, si l'évolution de leur structure et de leurs moyens, notamment financiers, n'ont pas remis en question la culture de la violence comme pierre angulaire du sentiment d'appartenance aux maras, le spécialiste de la criminalité transnationale en Amérique latine Douglas Farah souligne le délaissement de la culture du tatouage, pourtant historiquement corrélée à ces gangs.

Les maras et les tatouages, un lien historiquement sacré

Selon les analystes du Southern Pulse, un groupe d'experts sur les questions liées à la politique, l'économie, etc. en Amérique latine, la culture du tatouage au sein des gangs était déjà prééminente au sein du gang mafieux « la Meravilla », un gang mexicain des années 1950 à Los Angeles qui a énormément influencé ses successeurs en termes de culture de gang de rue. Cela fait partie intégrante de la culture intrinsèque du gang, à l'instar du rite d'initiation pour rentrer dans la mara : une « cérémonie » qui consiste à accepté d'être frappé au sol par des membres du gang ; un passage à tabac qui dure treize secondes pour intégrer la MS-13 et dix-huit secondes pour la Mara 18. Le documentaire La vida loca de Christian Poveda, tout comme les différents reportages consacrés aux maras, soulignent la place principale du tatouage comme expression de l'appartenance au gang.

Aussi, comme le souligne le sociologue français David Le Breton, si le tatouage est aujourd'hui beaucoup moins associé à la marginalité qu'à une certaine époque, il reste cependant un vecteur d'identification sociale. Historiquement, le fait d'être tatoué revenait à se voir apposer un stigmate sur le corps, comme une forme de rejet, d'étiquetage. Les esclaves étaient tatoués, afin que soit écrite sur leur corps leur condition d'être socialement inférieur ; plus récemment les Juifs étaient tatoués et numérotés dans les camps d'extermination. Cette stigmatisation a d'ailleurs amené les populations en marge, celles qui étaient tatouées, à se réapproprier le tatouage comme le symbole d'une opposition ; ce fut notamment le cas pour les prisonniers russes dans les goulags. Le tatouage a donc toujours été un marqueur social, la définition d'une identité ; si cette identité a pu être imposée autrefois par un autre, elle est maintenant selon le sociologue une manière personnelle de l'affirmer. Ainsi, le tatouage, autrefois marque de contrôle du corps par un autre, puis vecteur d'affirmation d'une identité par les individus marginalisés, s'est démocratisé, pour devenir aujourd'hui une forme d'expression individuelle généralisée dans le monde entier.

Dans le cas des maras, l'individu se tatoue afin de prouver aux yeux de tous son appartenance collective, et pour affirmer individuellement son identité reliée à celle de la culture de la rue. Le tatouage a donc longtemps été perçu comme une preuve de loyauté au groupe : lorsqu'un jeune s'engageait à faire partie du gang, c'était « pa siempre », pour toujours. Car outre le fait que le tatouage soit un vecteur d'affirmation sociale, c'est en effet une inscription sur le corps qui montre la pérennité de cet engagement. On ne peut ni trahir, ni s'échapper de la mara ; les tatouages faciaux sont d'ailleurs la preuve ultime d'appartenance car ils sont impossibles à dissimuler. D'autre part, ces marques sur le corps ont un poids symbolique fort de par ce qu'elles représentent. Il y a en effet de nombreux tatouages religieux, du fait de la place prééminente du christianisme en Amérique latine, mais pas seulement : l'appartenance à la mara est encore une fois au premier plan, que ce soit par le biais d'un 13 ou d'un 18 tatoué sur le corps ou sur le visage, ou d'un « MS » - Mara Salvatrucha - subtilement glissé à côté de la Vierge Marie. D'autres motifs sont très fréquents : la larme sur le visage, qui signifie l'implication dans un meurtre, ou les trois points, sur le visage ou sur la main, qui expriment les trois seules explications justifiant la fin de la vie de gangster : la prison, l'hôpital, ou la tombe.

Les tatouages occupent donc une place extrêmement symboliques chez les maras, comme chez d'autres organisations criminelles. David Cronenberg soulignait l'importance des tatouages chez les membres de la mafia russe dans Eastern Promises, et Denis Villeneuve celle de ceux du cartel de Sinaloa dans Sicario. Pour autant, dans le cas des maras, et en particulier de la MS-13, le tatouage semble récemment ne plus représenter une des clés de voûte de la culture de gang.

Vers la fin des tatouages comme marqueur d'appartenance à ces gangs ?

Ainsi, alors que l'inscription sur le corps de son appartenance à la MS-13 était un marqueur singulier d'identification au groupe des membres de la Mara Salvatrucha, elle est aujourd'hui quasiment bannie selon Douglas Farah. Selon lui, la mise en place d'un paradigme sécuritaire particulièrement violent, matérialisé par la politique de la

Mano Dura, a contribué à ce que les membres des maras, et en particulier de la MS-13, cessent de revendiquer leur appartenance au groupe par des tatouages ostentatoires. Dans le cadre de cette politique de répression violente de la guerre des gangs, le fait d'arborer de nombreux tatouages, d'autant plus si ceux-ci affirmaient ostensiblement l'appartenance à un gang, rendait son propriétaire susceptible d'être mis en prison.

Cependant, selon Douglas Farah, si cette volonté de préserver l'intégrité du gang au détriment de la culture du tatouage a pu être prise en compte à un moment, ce n'est selon lui pas la raison principale du délaissement progressif de cette culture. Les tatouages étaient auparavant le reflet de leur passé, la narration de leur vie et des épreuves qu'ils ont affrontées : le rang, le nombre de personnes tuées, etc… La symbolique était ainsi extrêmement forte, et cette décision de mettre fin à ce rite revêt un caractère d'autant plus important. Maintenant, les membres des maras estiment selon lui avoir passé ce stade culturel.

Ainsi, bien plus qu'une réaction aux politiques répressives de l'Etat salvadorien, la disparition progressive des tatouages chez les membres de la MS-13 va selon Douglas Farah de pair avec l'institutionnalisation de ce gang comme une organisation criminelle transnationale de premier ordre et non plus seulement un gang de rue. Cet abandon progressif du tatouage est selon lui le reflet d'un passage d'un gang juvénile à une organisation structurée, réelle force de négociation politique, puissance financière, etc. Aussi, il souligne l'émergence d'autres formes d'appartenance, telles que la coupe de cheveux, voire même les baskets portées. La peur de la politique répressive, dans le cas du Salvador, n'est donc pas la cause principale du bannissement des tatouages chez les maras, mais c'est bien plus la volonté claire de ces groupes de dépasser la simple dimension du gang de quartier et de devenir des acteurs à part entière de la politique nationale dans ces trois pays.

In fine, alors que la MS-13 abandonne peu à peu les tatouages comme marqueur de son identité collective, elle prend au fur et à mesure le contrôle de nombreux pans des sociétés d'Amérique centrale : les transports publics au Honduras, de nombreux petits commerces qui sont autant des sources de financement que des lieux de blanchissement et bien d'autres. Si l'une de ses vieilles traditions est donc actuellement suppléée par l'appât du gain, le moins que l'on puisse dire est que cela semble fonctionner, car il semblerait que le « gang le plus dangereux du monde » ait récemment décidé de s'expatrier en Australie. Ainsi, malgré la mise en place de nombreuses politiques répressives n'ayant su démanteler les maras, il semblerait au contraire qu'elles aient de beaux jours devant elles, et que la violence endémique en Amérique centrale n'est malheureusement pas prête d'être éradiquée.


Vice News.


Mirrage Festival
5e Edition
(Im)matérialités
Art, Innovation et
Cultures Numériques
08 → 12 Mars
2017, Lyon
www.
miragefestival
.com

NINTENDO SWITCH : LA TRÈS ATTENDUE PETITE NOUVELLE DU GÉANT JAPONAIS

Révélée dans une première vidéo trailer diffusée sur les comptes officiels de Nintendo le 20 octobre dernier puis officiellement présentée à la presse le 13 janvier dernier lors d'une conférence à Tokyo, la Nintendo Switch, petite dernière de la gamme, fait beaucoup parler d'elle. Très attendue, les informations officielles la concernant sont arrivées au compte-gouttes, mais on peut néanmoins d'ores et déjà se faire une idée de ce que nous réserve la petite nouvelle du géant japonais.

Marion Collot

Écrans



La Nintendo Switch, c'est quoi ?

Dernière sortie de la gamme Nintendo, la Switch se distingue de sa grande sœur la Nintendo 3DS premièrement par son côté hybride. En effet, la Switch est une console mi-fixe, mi-portable. Il est possible de l'utiliser sur télévision, à la maison, lorsque la console est posée sur son socle, mais également sous forme de tablette grâce à une béquille intégrée qui lui permet de tenir débout, ou encore en version totalement mobile, comme pouvait l'être la Nintendo 3DS ou la Wii U. Le concept est donc simple, mais relativement inédit : il s'agit de switcher d'une utilisation domestique à une utilisation mobile rapidement et à tout moment.

Design et ergonomie

La Switch, à mi-chemin entre la Wii U et la Nintendo 3DS, est composée de plusieurs éléments distincts. Ces éléments sont au nombre de quatre : d'abord, l'écran au centre de la console, et le dock, soit le support qui permet de relier la console à la télévision. Les Joy-Con Controller, quant à elles, sont les deux manettes amovibles situées soit sur les côtés de l'écran pour une utilisation nomade, soit sur le Joy-Con Grip pour une utilisation domestique, soit de manière distincte l'un de l'autre pour une utilisation à deux joueurs. Le Joy-Con Grip, dernier élément de la Switch, est le support sur lequel viennent se greffer les deux Joy-Con Controller, et se transforme ainsi en manette de jeu classique.

Ce qu'on peut d'ores et déjà noter, c'est la très petite taille des Joy-Con Controller. Si ces dernières peuvent paraître à première vue assez peu ergonomiques pour des adultes, c'est malgré tout un plus en ce qui concerne le côté hybride facilement transportable de la nouvelle Nintendo. Une manette « pro », à acheter séparément, sera disponible et plus ergonomique que ses petites sœurs les Joy-Con. De la même manière, il sera possible de se procurer un volant miniature, à fixer sur les Joy-Con, pour des jeux comme Mario Kart.

Si l'ergonomie des Joy-Con pourrait être source de critiques, la résolution d'écran de la Switch est, quant à elle, plus que correcte : un écran LCD haute définition de 6,2 pouces avec une résolution de 720p.

Au niveau des coloris, deux choix s'offrent à nous : bleu et rouge ou, plus classique, gris et noir.

Pour qui ?

Lorsqu'on visionne la vidéo trailer de la Nintendo Switch, un constat s'impose à nous : aucun enfant n'y est présent. La nouvelle console Nintendo serait-

elle destinée à un public plus adulte ? C'est ce qu'on peut supposer, à première vue, même s'il est vrai que les consoles de divertissement du leader japonais séduisent aussi à tous les coups les plus jeunes.

Jeux et autonomie

En ce qui concerne les jeux, certains sont annoncés, d'autres confirmés, comme par exemple Mario Kart 8 Deluxe, Super Mario Odyssey, Just Dance 2017 ou encore The Legend of Zelda : Breath of the Wild. On s'attend donc à retrouver les classiques de la maison Nintendo sur la Switch, mais de nombreux autres jeux viendront également s'ajouter à la liste. En revanche, le président de Nintendo, Tatsumi Kimishima, a annoncé que la Nintendo Switch ne lirait ni les cartouches de la Nintendo 3DS, ni les disques de la Wii U. Une petite déception au niveau de la rétrocompatibilité, donc, puisque les fans de la marque devront se rééquiper en jeux.

En revanche, les joueurs pourront toujours se connecter les uns aux autres en ligne en mode multijoueur, et il sera ainsi possible de connecter ensemble jusqu'à 8 consoles. De quoi partager de belles parties entre amis !

Côté autonomie, Nintendo annonce une durée de vie de la batterie entre 2 heures 30 et 6 heures en fonction des jeux utilisés. Une fourchette assez large, qui ne se confirmera qu'à l'usage une fois la console sortie.

Ecran tactile mutli-touch

La vraie grosse nouveauté de cette nouvelle console Nintendo, c'est son écran. En effet, si les prédécesseurs de la Switch avaient certes un écran tactile, il n'y avait qu'un point de contact ; le stylet. La Nintendo Switch, elle, sera dotée d'un écran tactile multi-touch avec dix points de pressions, autrement-dit de même type que les écrans de smartphones actuels. C'est une grande première dans la gamme Nintendo, qui permettra une expérience utilisateur inédite lors de l'utilisation mobile. On peut néanmoins se demander comment le géant japonais et les développeurs de jeux retranscriront cette expérience tactile multi-touch lors de l'utilisation de la console sur télévision…

Un prix trop élevé ?

Le détail que beaucoup reprochent à la nouvelle arrivante de la gamme Nintendo, c'est son prix. Disponible en pré-commande sur des plateformes comme Amazon, elle est affichée au prix de 299 euros. Une somme non-négligeable, donc, qui vient s'ajouter au manque de rétrocompatibilité des jeux des anciennes consoles avec la Switch. Il faudra attendre le 3 mars prochain, date de sa sortie, pour savoir si les joueurs se seront laissés convaincre par la Nintendo Switch, malgré son prix.



« L'ÉTAT EST-IL LE SEUL RESPONSABLE DE LA SITUATION ACTUELLE DES BANLIEUES ? »

Alice Mugnier

Le célèbre rappeur Kery James laissera de côté son art premier pour offrir à tous un théâtre politique et virulent à travers son spectacle À Vif. Victime de son succès, la pièce a rempli les salles du Théâtre du Rond-Point à Paris, qui propose même une prolongation des représentations. Après l'avoir vue on comprend un tel engouement. A travers sa création, Kery James parle de son vécu, d'une thématique qui le touche fortement et qui est rarement traitée sur la scène théâtrale : la situation des banlieues. Ne jouant pas le rôle de celui qui détient la vérité sur cette question, le rappeur-poète propose un débat sous forme d'une joute verbale entre ces « deux France » qui s'ignorent habituellement mais qui se trouvent obligées de dialoguer et de s'écouter lors de cette finale de la Petite Conférence. Deux avocats s'affrontent alors dans une agora politique passionnée où nous jouons le rôle des jurés.

Le spectacle commence par l'obscurité. La salle s'éteint pour laisser place à des bruits de voitures, à une musique rythmée par un battement de cœur, et au son des balles qui partent de ces canons donneurs de mort. « Voici l'histoire de Soulaymaan Traoré. Né dans les quartiers, tout était fait pour qu'il y reste mais Soulaymann s'est battu. » Et s'en est sorti brillamment, bien que le combat fût long. Originaire d'Orly comme Kery James, il a intégré l'école de formation du barreau de Paris et se retrouve aujourd'hui en final de la Petite Conférence, un grand concours d'éloquence. Le sujet du concours « inscrit à la craie sur un tableau noir » se présente sous la forme interrogative : « L'ÉTAT EST-IL LE SEUL RESPONSABLE DE LA SITUATION ACTUELLE DES BANLIEUES ? ».

Face à lui se trouve Yann Jaraudière (interprété par Yannik Landrein), grand, blond, et blanc. Un jeune « fils de », issu d'une famille de banquiers, qui défendra l'affirmative, tandis que Kery James qui incarne le jeune Soulaymaan, défendra la négative. La salle s'éveille sous les paroles virulentes de Soulaymaan, qui rentre en conflit avec Yann, lui reprochant sa bien-pensance. Les mots fusent et s'entrechoquent avec violence. La joute verbale est lancée entre les deux futurs avocats, dont le premier tableau s'intitule « Responsabilité » (le second portera sur l'École de la République).

Soulaymann résumera sa parole ainsi : « Mon discours sera celui de l'émancipation et de la responsabilisation, tandis que son discours sera celui de la victimisation ! ». Ainsi, il souhaitera prendre la défense de ces gens qui veulent se sentir responsables d'eux-mêmes, « désireux de prendre part à leur propre histoire et à celle du pays » sans être soumis, dans une position d'assistés, dépendant de l'État français. Yann quant à lui dénonce les « boulimiques de responsabilités », ces affamés de pouvoir « qui cumulent les mandats », en somme nos dirigeants. Dans un discours enflammé, il s'en prend à cet État, lui qui est à l'origine de la situation actuelle des banlieues : « C'est lui qui l'a provoquée, pour ne pas dire que c'est lui qui l'a voulue ! Et c'est nous qui récoltons amèrement ce que l'État a semé depuis plus de trente ans ! ». Vous l'aurez bien compris, selon lui, les politiques sont les seuls vrais responsables.

Soulaymann refuse cette vision car les habitants des banlieues devraient ainsi subir et devenir victimes. Après l'impôt sur le revenu (IR), l'impôt sur la valeur ajoutée (TVA), l'impôt sur les sociétés (IS)… Notre jeune avocat nous propose la taxe « Jaraudière », plus connue sous le nom d' « IVDBF ». Un acronyme signifiant Indemnisation de Victimisation et de Dépendance

totale des Banlieues Françaises, qui pourrait devenir la « nouvelle drogue du XXIe siècle ».

A Soulaymaan de résumer la position de son adversaire :

«Au fond il est nécessaire pour vous de les maintenir dans un sentiment de détresse et de victimisation permanente, car ce dont vous avez besoin, c'est qu'ils aient besoin de vous !»

Un dialogue entre les « deux France »

Ce spectacle est éminemment politique, où la parole de contestation de Soulaymann a une certaine résonance en pleine campagne présidentielle. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard car Kery James cherche avec « A Vif » à interpeller son public sur des problèmes de fond de notre société, bien trop souvent oubliés dans les discours des politiques d'aujourd'hui, qui préfèrent convoquer à outrance des termes tels qu'« islamisation » ou « radicalisation ». Les propos des deux jeunes avocats détonnent dans la salle. Kery James dit les choses avec virulence, et ne mâche pas ses mots. Il n'oubliera pas son art premier auquel il se livrera dans la dernière partie de la pièce, avec notamment un extrait de Constat Amer (sorti dans l'album Dernier MC en 2013).

Chacun conteste ce que dit l'autre, et s'amuse à l'exposer à des préjugés grossiers. Non, ce n'est pas parce que Soulaymann est noir et qu'il habite dans les quartiers, qu'il sait forcément où trouver du shit. Non, ce n'est pas parce que Yann a grandi dans un milieu très aisé que son père a privatisé l'hôpital où il est né, « sur un lit couvert de cachemire de Mongolie ». Savez-vous ce qu'est un Bounty ? Un noir qui a réussi à quitter la banlieue : « Noir à l'extérieur, et blanc à l'intérieur ». Ces préjugés font beaucoup rire et amènent de la légèreté dans cette représentation, où la densité du texte et l'intensité des tensions qu'elle soulève pèsent sur la conscience de chacun des spectateurs. C'est aussi l'occasion de se rendre compte du poids et de la violence que peuvent avoir ces a priori… on a donc finalement envie d'en rire et d'en pleurer en même temps.

Pourtant sur scène, les « deux France » finissent par se réunir. Les deux avocats que tout oppose au départ vont réussir à s'unifier pour former une ultime réponse. Finalement, ce n'est pas tant un conflit entre ces deux protagonistes mais plutôt l'opposition de deux visions, qui, si elles s'additionnent, forment une réponse adéquate à la question initiale de la Petite Conférence. Ainsi à la fin de la représentation, Yann déclamera le texte de « Lettre à la République », un titre de Kery James sorti en 2012, dont la dernière phrase du morceau sera reprise à l'unisson par les deux avocats : « Est-ce que les français ont les dirigeants qu'ils méritent ? ».

La salle est remplie. C'est un théâtre où s'exprime la diversité. Il y a ceux qui sont des abonnés du théâtre et ceux pour qui c'est la première fois. Il y a des enfants, des jeunes de banlieues et d'autres passionnés plus âgés. Kery James parvient ainsi à réunir dans la salle ces « deux France », et finalement la chose la plus importante à souligner serait peut-être que sa parole dépasse les limites de la scène et nous oblige, nous spectateurs, à enfin nous regarder en face dans les yeux. Et qu'à la fin de la représentation, les spectateurs issus de ces deux France se lèvent et applaudissent avec enthousiasme, ensemble et non plus séparés… ■

À Vif, de Kery James, mise en scène de Jean-Pierre Baro :

Le 21 mars au théâtre de Bourg-en-Bresse
Le 24 mars au pôle culturel d'Alfortville
Les 17 et 18 mai à la Maison de la Musique de Nanterre


Giovanni Cittadini Cesi
Kery James et son spectacle «A Vif»



PAR AMOUR : L'HISTOIRE FAMILIALE AU SEIN DE L'HISTOIRE

Littérature

Par amour est le quotidien d'une famille du Havre qui tente d'échapper à la Seconde Guerre mondiale, à l'aube des années 1940. C'est dans la fuite et la quête de la sécurité que les personnages racontent l'histoire. Valérie Tong Cuong a travaillé minutieusement pour nous offrir un roman qui révèle la vie et l'espoir au sein du chaos.

Cécile Truy

À la fin de son livre, Valérie Tong Cuong écrit : « Si les héros et l'intrigue de ce roman sont imaginaires, ils s'inspirent de personnes, d'événements, de faits et d'un contexte historiques bien réels. Au-delà des souvenirs et récits familiaux, mon écriture s'est nourrie de très nombreux ouvrages, sites, archives diverses et témoignages. Le travail de recherche fut long et épineux. » Les recherches effectuées par l'auteure font de Par amour un roman saisissant dont les descriptions sont précises et les actions percutantes. Ce réalisme nous attrape dès les premières pages, on se croirait revenu en arrière, dans les années 1940. Les sens sont mis à rude épreuve, nous ressentons la fatigue provoquée par les longues heures de marche, nous ressentons l'intensité des bombardements, et la peur de ces jours terribles.

Les personnages, adultes et enfants, nous racontent chacun à leur tour : leurs peurs, leurs doutes, leurs petites joies, leurs forces, mais aussi l'amour qui les unit. Nous avons le point de vue de chaque personnage qui raconte à sa manière le drame des années 1940. À travers les événements de cette période, qui éloigne et soude en même temps, ils expliquent leurs ressentis sur la vie, sur leurs proches, ainsi que sur les liens familiaux. Un contexte historique tragique où l'amour triomphe grâce à la bienveillance, et l'entraide, et à toutes ces petites attentions qui habituellement passent inaperçues mais qui, dans les moments tragiques, représentent le plus beau message d'amour.

> « (…) Il fallait apprendre à aimer vivre, et vivre pour aimer. »

Par amour de Valérie Tong Cuong est un roman bouleversant dans lequel le lecteur ne peut s'empêcher de s'attacher à cette famille, à ces personnages qui sont à la fois tous différents par leurs caractères mais si semblables par leur courage et leur force. Ce roman est un bel hommage au Havre, aux personnes qui ont vécu la guerre dans l'anonymat, à celles qui se sont battues pour la liberté, la leur et la nôtre.

Par amour, de Valérie Tong Cuong, 25 janvier 2017, éditions JC Lattès.

Art

EXPO DU MOIS : HOMMAGE À LEILA ALAOUI, PHOTOGRAPHE ENGAGÉE

Leila Alaoui voyageait à travers le monde pour aller à la rencontre des cultures et des histoires, que ce soient des jeunes Marocains qui rêvent d'une vie meilleure de l'autre côté de la Méditerranée ou encore des réfugié.es d'origine syrienne qui ont voyagé jusqu'au Liban. Présente à Ouagadougou le 15 janvier 2016 lors de l'attaque menée par Al-Qaïda contre le restaurant où elle est attablée, elle est grièvement touchée et succombe à ses blessures trois jours après. Hommage.

Myriam Bernet

Une vie engagée

La jeune photographe était à Ouagadougou dans le cadre d'un projet de documentaire commandé par Amnesty International sur les violences faites aux femmes en Afrique de l'Ouest, un projet à l'image de son parcours déjà bien rempli. Son observation du monde et la démarche critique qui en découlait la poussait toujours à explorer, à aller plus loin, tout en gardant l'humain au cœur de ses projets. La photographie, le documentaire et parfois la vidéo aussi, étaient ses moyens d'expression et de partage. Leila Alaoui avait pour but de montrer certaines réalités sociales à travers divers sujets tels que les migrations et les identités culturelles. Celle qui partageait sa vie entre Marrakech, Paris et Beyrouth s'inspirait de l'espace méditerranéen, toujours avec douceur, talent et sans aucune prétention.

No Pasara

Son premier projet «No Pasara» installe déjà à l'époque les fondations de son engagement humain et photographique. En effet, cette série de 24 images commandées par l'Union Européenne en 2008 alors qu'elle a seulement 26 ans montre une réalité déjà présente depuis bien longtemps au Maroc. Depuis les années 1960, ce sont plusieurs centaines de milliers de marocain·e·s qui essaient de traverser la mer Méditerranée en quête d'un avenir meilleur. À travers cette série d'images, la photographe montre la réalité de ces jeunes qui vivent au Maroc mais qui rêvent d'un ailleurs imaginé de l'autre côté de cette mer. En résultent des portraits profonds, en couleur et en noir et blanc, où l'on peut observer ces jeunes dans leurs quotidiens. Que ce soit au travail, dans la rue, face ou dos à la mer, que celle-ci soit réelle ou peinte, ces jeunes marocain.es nous transportent dans leurs espoirs à travers leurs regards profonds, tournés vers nous, ou en direction de cette vie imaginée. Nous pouvons notamment y remarquer les vêtements portés, entre maillots d'équipes de football et tee-shirts annotés de noms de pays comme la France, qui semblent être autant de symboles des lieux désirés. Ici, le temps semble être suspendu. Le Musée des Beaux-Arts de Montréal rend d'ailleurs hommage à la photographe à travers une exposition de cette série photographique jusqu'au 30 avril 2017.

Atreen (We are waiting)

En novembre 2013, Leila Alaoui se rend au Liban pour un autre projet commandité. Cette fois-ci, il s'agit pour la photographe d'y rejoindre des réfugié·e·s syrien·ne·s pour aller au-delà des chiffres sur l'immigration, qui ne cessent d'augmenter, et trouver les humains et leurs histoires. Après deux années de conflits en Syrie, les histoires sont justement multiples et complexes. Pour la photographe, l'important semble être de nous montrer la multiplicité de ces femmes, de ces hommes et de ces enfants à travers son objectif. À l'image de son projet No Pasara, Leila Alaoui met des visages sur des nombres, avec des regards perçants qui nous observent et des scènes de ce que sont devenues leurs vies quotidiennes dans des camps au Liban. Nous pouvons aussi y voir des photos de familles et de lieux également devenus communs pour ces réfugié·e·s dans l'attente.

Les Marocains

Durant les semaines qui ont précédés son décès, sa série Les Marocains était exposée à la Maison Européenne de la Photographie (MEP) à Paris. Il s'agit d'une série d'images grandeur nature qui ont été réalisées dans un studio mobile qu'elle a transporté à travers le Maroc. Son inspiration ? Le photographe Robert Frank et sa série The Americans, portrait d'une Amérique après-guerre. Son but ? Réaliser des portraits de femmes et d'hommes qui appartiennent à différents groupes ethniques avec sa subjectivité assumée, étant elle-même Franco-Marocaine, tout en étant proche et distanciée. Plus encore, elle souhaite déconstruire le regard orientaliste généralement porté sur le Maroc par l'Occident. Sur le site de la MEP, elle a laissé le témoignage suivant :

«Les photographes utilisent souvent le Maroc comme cadre pour photographier des Occidentaux, dès lors qu'ils souhaitent donner une impression de glamour, en reléguant la population locale dans une image de rusticité et de folklore et en perpétuant de ce fait le regard condescendant de l'orientaliste. Il s'agissait pour moi de contrebalancer ce regard en adoptant pour mes portraits des techniques de studio analogues à celles de photographes tels que Richard Avedon dans sa série "In the American West", qui montrent des sujets farouchement autonomes et d'une grande élégance, tout en mettant à jour la fierté et la dignité innées de chaque individu.»

Merci pour tout, Leïla



Leila Alaoui, Atreen, 2013.



Augustin LeGall

Art

MADE IN PARIS, UNE MAISON DE STYLE PROMETTEUSE !

Made in Paris, est une maison de prêt-à-porter femme et homme aux inspirations purement parisiennes. Fondée il y a environ un an par Thomas Huber et Terry Moubamba, tous deux passionnés de mode et ambitieux, Made in Paris est née d'un attrait pour l'originalité et d'une obsession pour l'unicité. En janvier dernier, lors d'un showroom privé dans le 16ème arrondissement de Paris, ils présentent fièrement leur collection « Prémices » et l'esprit de leur marque à Maze.

Yolaïna Bar

L'histoire débute en 2014 entre deux voisins, devenus amis partageant la même curiosité et la même soif de réussir. Ils se font alors la promesse de cristalliser le style parisien en une marque. Made in Paris voit ainsi le jour avec comme objectif de révolutionner l'élégance urbaine et de « fiter » les parisiens avec des pièces rares, uniques et de confection 100% parisienne.

Thomas, c'est l'artiste. Il dessine, s'occupe de la conception des pièces et de la validation des produits. Terry quant à lui se charge de la gestion, de la production et du développement. « Made in Paris c'est aussi une bande de potes, une famille, l'objectif c'est de grandir comme ça et de garder cette convivialité qui est chère à nos yeux », précise Terry. En effet, les fondateurs savent s'entourer et apprécier l'expérience de leurs collaborateurs et amis. Certains travaillent pour Dior, d'autres pour Valentino ou encore pour Zara et Uniqlo.

L'âme de Made in Paris

« Paris aujourd'hui c'est trendy, c'est cosmopolite : un beau mélange d'univers, de cultures, de styles. Made in Paris est un concept qui nous ressemble, c'est un mode de vie, un état d'"esprit, un style. Nos collections s'adressent à une nouvelle génération de femmes et d'hommes pour qui la mode constitue une partie inhérente de leur personnalité », explique Terry. En effet, Made in Paris, c'est un style qui allie confort, détente et subtilité, tout se joue dans le détail. Mais ce qui fait la véritable force de la maison Made in Paris c'est la rareté, la qualité incomparable des tissus (de chez Dior ou Chanel) et la confection 100% parisienne (petit pied de nez au made in China).

Une obsession pour la rareté et l'unicité

« Il est primordial à nos yeux de privilégier la rareté du produit. C'est pour cela que nous avons fait le choix de créer des collections en édition limitée (500 pièces par modèles). En effet, chaque pièce porte un numéro comme une oeuvre à part entière », ajoute avec conviction Thomas. D'autre part, la maison Made in Paris accorde une place importante à son image. Le client doit apprécier la beauté de la pièce, et le produit doit lui aller parfaitement. Selon les fondateurs, un client Made in Paris doit s'attarder sur ce qu'il achète, cela ne doit pas être un achat d'impulsion. À discuter !

La collection Prémices automne 2016

Chez Made in Paris, il existe pour le moment deux collections, une haute gamme plus classy street et une underline davantage casual avec des prix plus bas. « Chaque collection va avoir une ligne directrice. En effet, la ligne Prémices traduit un choc des cultures intéressant et met en avant des pièces fortes à mixer. Chaque produit porte un nom : rue de la Paix, boulevard Sébastopol, rue du Louvre, rue de Richelieu... Toutes les pièces sont scellées par une rue parisienne », affirme Terry. À noter que Prémices est une pré-collection, une collection test en quelque sorte. D'autres pièces vont être rajoutées, la collection entière est prévue pour l'automne-hiver 2017-2018.

Tous les pantalons sont mixtes et les pièces sont disponibles du XS au L !

« La mode aujourd'hui, c'est difficile »

Pleins de rêves, d'idées et d'ambition, les fondateurs de Made in Paris se heurtent malgré tout à un système bien rôdé qui restreint leur liberté et leurs envies. Ils expliquent notamment qu'à la base ils souhaitaient faire quatre collections par an, une pour chaque saison mais qu'ils se retrouvent bloqués dans un système (cycle d'achat des produits) et un calendrier précis. « La mode aujourd'hui c'est particulièrement difficile, c'est un compromis entre ce que l'on veut faire et ce que l'on doit faire. Pour nous c'est primordial de garder notre ligne directrice mais nous sommes malgré tout contraints de nous plier aux lois du marché et de faire des concessions », regrette Terry.

Made in Paris c'est finalement un beau projet plein d'avenir, original, avec des pièces étonnantes et pleines de caractère.

---

https://www.instagram.com/madein.paris/

https://made-in-paris.fr/



Les fondateurs de Made In Paris, Terry et Thomas




MADE IN PA



FESTIVAL DE CLERMONT FERRAND IL COURT, IL COURT LE CINÉMA

Adam Garner

Créé en 1982, le Festival de cinéma de Clermont-Ferrand est connu des cinéphiles du monde entier pour sa particularité : on y passe que du court-métrage. Depuis quelques années, le festival a réellement gagné en prestige et c'est plus de 150 000 spectateurs venus de toute part qui s'y rendent pour découvrir les meilleures productions en format court.

Lorsqu'on débarque dans la petite ville de Clermont-Ferrand, on ne se rendrait presque pas compte que l'un des plus grands festivals de court-métrage est en cours… Mais en s'approchant de la fameuse Maison de la Culture (épicentre du festival), la frénésie cinéphile commence à se faire ressentir. Chaque année, le festival présente trois sélections principales : compétitions internationale et nationale ainsi qu'une section dite « expérimentale » (le Labo) quoique son contenu reste difficile à qualifier. Plusieurs autres programmations gravitent autour de celles-ci et apportent de la variété à l'ensemble du festival. Cette année, on pouvait par exemple voir des programmations dont tous les courts-métrage venaient d'une même boîte de production tournée vers le cinéma d'animation (Je suis bien content productions), deux programmations musicales organisées en partenariat avec les Nuits Sonores (« Décibels »), une sélection guidée par le genre de l'humour noir.

En mettant chaque année un pays l'honneur, le Festival de Clermont-Ferrand permet aussi de découvrir de plus près le cinéma étranger. Cette année, dans le cadre de « l'année France-Colombie 2017 », ce sont des courts-métrages réalisés ou produits en Colombie qui ont fait l'objet d'une programmation plutôt conséquente. Malgré qu'il paraisse toujours difficile de trouver une raison à la mise en lien de plusieurs courts-métrages sous une même programmation, il semble que cette « expérience » que propose le Festival de Clermont-Ferrand (car ce n'est pas tous les jours que l'on voit 6 ou 7 courts-métrages d'affilée) permet au spectateur de créer des associations nouvelles dans son esprit, qu'elles soient imaginaires ou thématiques. Par exemple, à travers les différentes programmations colombiennes, il ressortait bien souvent des thèmes communs aux différents courts-métrages : la crainte d'une disparition de la culture indigène, les souvenirs douloureux du conflit armé, les problèmes de ségrégation envers les latinos plus généralement ou encore la mise en avant d'une jeunesse rêveuse et pleine d'espoir.

Le format « court », qu'est-ce que c'est ?

Bien que les définitions du genre peuvent varier d'un festival à l'autre (par exemple à Clermont-Ferrand, sont acceptés les films allant jusqu'à 40 minutes), selon le Centre National de la Cinématographie, le court-métrage est un film qui ne dépasse pas les 59 minutes (à l'époque, la limite était fixée à 1 600 mètres de pellicules 35mm). Face à cette définition bien vague qu'est celle de la durée, on peut se demander quel est l'intérêt du film court, son circuit de distribution et qui sont ses adeptes. En effet, au Festival de Clermont-Ferrand se distinguent deux types de productions : les courts-métrages qui sont souvent des premiers films et dont la durée dépend davantage de questions financières que d'un choix esthétique (c'est souvent le cas avec les films d'écoles par exemple), et d'autre part, les courts-métrages réalisés par des cinéastes passionnés par ce format. Cela dit, de la même manière que les caractéristiques de la nouvelle et du

roman ne sont pas les mêmes, on ne construit pas un court-métrage comme on construit un film de deux heures de long. Le format court pose la difficulté de raconter, en images, une histoire, le morceau de vie d'un personnage, de mettre en place une atmosphère : en bref, réaliser un court-métrage c'est savoir être efficace.

Le Festival de Clermont-Ferrand est aussi une véritable réunion des professionnels du cinéma car de nombreux courts-métrages sont conçus comme la présentation d'un univers, d'un langage cinématographique, et d'une qualité technique qui n'attend qu'un producteur pour pouvoir s'exprimer dans un format long. En se promenant au Marché du Film on peut donc rencontrer de nombreux producteurs, des distributeurs ou des représentants d'autres festivals, et il s'organise notamment des programmations « commerciales » durant lesquelles sont présentés des films qui ne sont pas encore terminés.

En plus de toutes les bonnes surprises qu'il vous réserve, le Festival de Clermont-Ferrand reste à taille humaine et accessible : n'hésitez plus à aller y découvrir l'univers particulier du court-métrage.

Riccardo Guasco



Cinéma

RENCONTRE AVEC LOR-K, LA STREET ARTISTE QUI TRANSFORME LES MATELAS ABANDONNÉS EN SCULPTURES CULINAIRES

Céline Quintin

Les rues de la capitale se transforment progressivement en véritable dépotoir. Frigidaires par ci, matelas par là, de multiples objets encombrent l'espace public faisant le bonheur de certains ou attirant le dégoût des autres. Deux options s'offrent à nous : emporter l'objet ou continuer sa route. Pour Lor-K, la situation prend une toute autre tournure puisqu'elle métamorphose sur place l'encombrant pour en faire une sculpture de rue éphémère.

Pizzas, sushis ou nuggets, ces aliments parlent à tout le monde puisqu'ils s'imprègnent de la culture citadine. Et dans son projet EAT ME, Lor-K les met volontairement en scène. En transformant un matelas en une recette connue de tous, elle questionne nos modes de consommation alimentaires. Car dans n'importe quelle ville, on les retrouve dans nos assiettes, nous faisant totalement oublier les habitudes culinaires locales. Le caractère subversif de ces sculptures ne s'arrête pas là. En utilisant des matelas, elle met en lumière le reflet de notre mode de vie alimentaire. Car « les matelas dans la rue c'est où les SDF dorment. Et c'est là où se crée la vie ! Mais c'est aussi là où l'on meurt », nous confie Lor-K. Ainsi, elle part d'un objet considéré comme intime et répugnant pour le rendre appétissant. Un processus qui fait fortement écho à ceux employés par l'industrie de masse alimentaire.

« La route n'est pas un musée à ciel ouvert, c'est un terrain d'expérience »

Pour Lor-K, son matériel de travail ressemble à une drôle de boite à outils : des scies aux multiples lames pour effectuer tout type d'entaille, des cutters, des ficelles et des scotchs. Un attirail qui peut tout briser sur son passage. A l'instar de son projet «OBJECTICIDE» dont l'objectif est la destruction de l'objet qu'elle trouve pour dénoncer son obsolescence programmée. Et comme elle affirme que « la route n'est pas un musée à ciel ouvert mais un terrain d'expérience », la réaction des passants est importante. En utilisant la rue comme terrain de jeu, la street artiste prend le risque de troubler le spectateur, de changer son regard, de le perturber dans son quotidien. Car créer dans l'espace public et non dans un musée ne lui laisse aucune prédisposition intellectuelle possible mais sollicite sa réaction spontanée.

« Si je ne crée pas, je m'éteins »

Outre Paris, Lor-K souhaite dépasser les frontières françaises à travers son projet «DANS CE MONDE», dont l'objectif est de se rendre dans un maximum de capitales pour y bâtir une sculpture littéraire. Celle-ci exprimerait le mot « bienvenue » dans la langue du pays et serait entièrement constituée d'objets récupérés. L'idée étant de confronter la masse de déchets d'un pays à un autre. Ce mot sonnerait alors comme un message ironique puisque plus il sera gros, plus il sera révélateur d'une ville remplie de détritus et plus la mise en garde sera grande. Espérons que Lor-K atteindra un maximum de capitales pour responsabiliser les espaces urbains face à leurs encombrants. Mais face à la soif de création de cette artiste engagée, il semble que nous ayons peu de souci à nous faire.



Lor-K ©



Lor-K ©

Art

Style

60 HEURES À AMSTERDAM



La capitale des Pays-Bas attire les touristes par centaines de milliers. Ils viennent tous avec un but différent ; passer un week-end en amoureux, faire la fête avec les Néerlandais ou encore parfaire leur culture. En ce qui nous concerne, nous avons posé nos valises à Amsterdam durant trois jours avec un seul objectif : s'émerveiller.

Sofia Touhami

Solène Lautridou

A pattes ou en transport ?

Ce serait un sacrilège d'utiliser les transports en commun pour se déplacer en ville alors que chaque coin de rue apporte son lot d'étonnement et de merveilles. Pas un seul quartier ni un seul canal ne nous a laissé indifférentes. Il est rare de trouver de la beauté absolument partout, mais Amsterdam a cette chance d'être merveilleuse en tout temps et à n'importe quel moment. Le froid n'est même plus un problème quand on se balade dans la rue. C'est comme si un halo de chaleur humaine recouvrait toute la ville et qu'il était impossible de trouver un seul défaut à ce qui se présente à nous.

L'art en trois actes

En trois jours, il est impossible de visiter tous les grands musées de la capitale. Et si on y ajoute toutes les galeries indépendantes, l'équation devient tout simplement impossible. S'il ne fallait en retenir que trois, nous vous conseillerions le musée Van Gogh, le Stedelijk et le Moco.

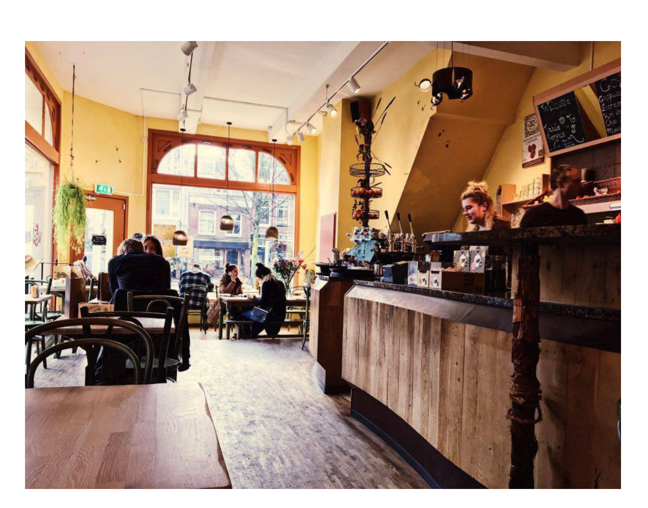


Il n'y a pas de mots assez forts pour qualifier la collection Van Gogh. Quand on passe les portes de la première salle, la vie extérieure s'éteint pour un moment et l'immersion dans l'histoire du peintre est quasi immédiate. Bien sûr, certains touristes ne prennent le temps de regarder que les peintures les plus célèbres comme les autoportraits ou les tournesols. Il est tout de même frappant de voir qu'un calme absolu règne dans le musée. On est très loin de l'agitation du British Museum ou du Louvre en période de vacances. Van Gogh impose le respect en à peine quelques coups de pinceaux.

Le Moco pourrait être renommé le musée du hasard. Caché entre les structures imposantes du musée Van Gogh et du Stedelijk, il abrite une collection incroyable des œuvres de Banksy et quelques croquis de Dalí. Le personnel s'étonne presque à chaque fois de voir du public se présenter au guichet. Pour tous ceux qui débutent en street art et en tags contestataires, admirer l'œuvre du nébuleux Banksy est un bon moyen de devenir accro à cette expression artistique novatrice.

Situé dans le quartier des musées non loin du musée Van Gogh et de Rijksmuseum, le Stedelijk museum (traduit en français musée de la ville) est le musée d'art moderne d'Amsterdam. Un incontournable par son architecture ultra moderne mêlée à l'ancien bâtiment du XVIe siècle. Il renferme une collection des plus riche dans le monde et des grands noms de la peinture du XX siècle comme Vincent van Gogh, Wassily Kandinsky, Piet Mondrian… Bref, pour les passionnés d'art ou les amateurs de dutch design c'est un régal pour les yeux. Vous pouvez y voir depuis le 2 février photographe Ed Van der Elsken, l'un des principaux photographes néerlandais du XXe siècles, mais aussi profitez-en pour passer voir les cultures en mouvement dans l'exposition consacrée à Jean Tinguely.

Seul bémol, les musées sont hors de prix. Aucun tarif étudiant n'existe, ce qui fait réfléchir à deux fois avant de s'avancer vers le guichet. Comptez 10 euros pour le Moco, 17 euros pour le Van Gogh et parfois même 21 euros dans d'autres enceintes. Le tout sans possibilité de bénéficier d'une réduction étudiante.



Vie culturelle et urbaine

Amsterdam semble avoir été construite pour les amateurs d'art et la jeunesse en mal de sensation. Outre les fameux coffee-shops qui déversent une agréable odeur de cannabis toute la journée dans les rues, les plaisirs de la vie sont abondants et abordables dans cette ville. Des dizaines de cinémas indépendants peuplent la partie nord de la ville, les chaines de fastfood n'ont pas encore réussi à détrôner les centaines de petits restaurants typiques de la ville. Les artisans ne sont pas en reste puisque les grandes marques de vêtements que l'on peut retrouver partout dans le monde sont délaissées par les touristes, au profit des petits designers, stylistes et couturiers.

Amsterdam est donc un bon plan pour passer quelques jours agréables entre amis. Férus d'architecture, d'art moderne, de longues balades, de compositions florales, de fêtes ou de détente, tout le monde peut trouver son compte dans cette ville. Jamais excessive, toujours avant-gardiste et sécurisante, déposer son sac à dos dans la capitale néerlandaise est un indispensable des fanas de voyage.



Infos pratiques

Les possibilités sont nombreuses et peuvent convenir à tous les budgets. Du covoiturage au train, il y en a pour tous les goûts et tous les conforts. Nous avons décidé de prendre le OuiBus http://www.ouibus.com et il faut admettre que l'on a été agréablement surprises. Il est très loin le temps des cars inconfortables avec lesquelles on partait en voyage scolaire. Le OuiBus est économique, ergonomique, et rapide (à peine trois heures pour relier Bruxelles à Amsterdam).

Amsterdam a le don d'offrir des opportunités de logement à tous les publics que l'on peut imaginer. Les auberges de jeunesse sont légion pour ceux qui aimeraient seulement avoir une couverture et un oreiller entre deux nuits blanches. Heureusement, la ville a su s'adapter à la demande de confort de ceux qui ne viennent pas faire la fête. C'est ainsi que nous avons séjourné à l'hôtel Vondel https://www.hotelvondel.com/en qui propose des chambres à prix abordables, spacieuses et élégantes, une literie divine et un calme appréciable dans une ville si agitée.

Pour ce qui concerne la nourriture, nous avons testé beaucoup de restaurants, et nous avons retenu deux noms : la burger fabriek, restaurant de proximité qui propose des burgers artisanaux divins (à prix minis !), et les spots bagles & beans, maîtres absolus du bagel néerlandais sophistiqué.

POINT DE VUE - REDONNER SON SENS À LA «DÉMOCRATIE» : APPEL À LA RÉVOLTE

Suite à la surprise provoquée par la victoire du malfamé Donald Trump à l'élection présidentielle américaine, il semble important de chercher à dissiper ce brouillard dont la sphère politique s'est volontairement entourée afin d'éviter de laisser la bêtise démocratique se reproduire en avril prochain, durant les élections présidentielles françaises. Comment fonctionne le système «démocratique» contemporain et quelles armes détenons-nous (les citoyens) pour tenter de le réparer ?

Adam Garner

Sans aller chercher trop loin non plus, il semble important de commencer par essayer de comprendre quel était le pacte de départ lorsqu'il fut question de «démocratie» et de voir ce qu'il en est concrètement dans le monde contemporain. Comme chacun d'entre vous a dû le voir à l'école, la «démocratie» peut se traduire par l'idée de «souveraineté du peuple» et s'est d'abord développée en France suite à la Révolution Française de 1789. Même si les Français ont été parmi les premiers à lutter pour mettre en application ce système politique, l'idée de démocratie était déjà au centre des débats durant l'Antiquité.

Pour certains philosophes comme Platon, ou citons Cicéron pour changer un peu, la démocratie était une abomination car elle supposait la «tyrannie de la foule» 1. C'est-à-dire, prendre le risque de laisser le pouvoir à des personnes incompétentes ou encore que le peuple prive les plus riches de leurs privilèges. Cette peur d'une démocratie incontrôlable fut solutionnée par la mise en place d'un système représentatif : on élit une personne, supposément compétente (et raisonnable), chargée de représenter nos idées.

En 1762, Jean-Jacques Rousseau, défenseur de la démocratie directe, publie un ouvrage nommé Le Contrat Social, dans lequel il décrit les conditions de son idéal démocratique. Dans cet ouvrage, Rousseau prévenait déjà des risques que pourraient supposer la mise en place d'un système représentatif et affirme que les lois écrites par les représentants doivent être validées par le peuple, mais aussi que le peuple doit conserver le droit de supprimer une loi s'il s'avère qu'elle ne fonctionne pas suite à sa mise en application. Pour faire le pont avec le présent : voilà en quoi l'usage répété de l'article 49.3 afin de faire passer le projet de loi travail malgré la volonté contraire de la majorité de la population constitue une entorse exemplaire à notre idéal démocratique.

En bref, l'idée originelle de la démocratie, en tant que «souveraineté du peuple», était donc de laisser au peuple la liberté de faire lui-même ses choix concernant la société dans laquelle il vit. On s'arrête là pour le retour en arrière et, à présent que l'on a une petite idée de ce qu'était le pacte de départ de la «démocratie représentative», on peut s'interroger sur

la manière dont elle fonctionne aujourd'hui.

Que reste-t-il de la représentativité ?

Si vous êtes accro à notre système politique actuel, que vous n'avez raté aucun des débats télévisés de la primaire de droite ou de gauche et que vous pensez ardemment que le prochain président sera enfin celui du «changement»... c'est le moment de fuir ! (On plaisante, restez quand même). Le désenchantement d'une grande part de la population vis-à-vis de la politique contemporaine, ainsi que les taux d'absentéisme des dernières élections sont sûrement de bons indicateurs du dysfonctionnement du système actuel : qu'est-ce qui cloche ?

Depuis sa création, la démocratie représentative française a bien évolué : le nombre de personnes autorisées à voter a augmenté avec l'arrivée du suffrage universel (ça c'est une bonne chose) et depuis 1901, est autorisée la création de «partis politiques». L'apparition de partis politiques modifie le fonctionnement de la démocratie : au lieu d'élire un individu précis (que les électeurs auraient même pu connaître personnellement du temps où seule la bourgeoisie avait le droit de voter) on élit un programme, et un groupe de politiciens pour le défendre, selon les principes que l'on défend.

Cela dit, aujourd'hui ce regroupement des «possibilités politiques» sous forme de partis politiques semble terriblement réduire le champ des possibles qui existe réellement. En effet, la dichotomie de la division droite/gauche ainsi que le caractère caricatural que chaque parti s'est octroyé avec le temps fait que la population se trouve confrontée à un choix qui n'en est pas vraiment un. Attention, ce n'est pas la mise en place de partis politiques en soi qui pose problème, c'est ce que nous en avons fait. En effet, c'est à la fois la fixité des partis mis en place et leur exclusivité qui pose souci : l'UMP a beau s'être trouvé un nouveau nom, les promesses sont les mêmes (avec les mêmes têtes pour promettre de les tenir).

Certains viendront s'indigner en disant qu'il existe d'autres partis (allez les verts !) et on ne dit pas le contraire, seulement qu'au jour d'aujourd'hui ce sont toujours les deux principaux partis français qui ont remporté les élections (à l'exception près de Valérie Giscard d'Estaing en 1974). D'autres diront que même si ce sont toujours les mêmes qui gagnent, ça ne signifie pas pour autant que leurs programmes ne changent pas d'une élection à l'autre : creusons la question. Premièrement, l'idée même selon laquelle il serait juste qu'il n'y ait que deux partis qui aient leur chance de faire passer leur programme est contestable car cela tend à réduire les solutions existantes à un dualisme trop souvent résumé comme celui du socialisme face au libéralisme économique. Ensuite, on peut remettre en cause la manière dont sont conçus, avant chaque élection, les programmes des deux grandes firmes politiques. Puisque les candidats ne craignent pas de subir les conséquences de l'écart entre leurs promesses et leurs actes et que le caractère concurrentiel du déroulement des campagnes présidentielles les encouragent à promettre toujours plus, à faire rêver (cf. : «Le changement c'est maintenant !»), les programmes se couvrent trop souvent d'une couche utopique.

En 2014, un professeur de droit et d'économie nommé Étienne Chouard s'était fait remarqué sur le plateau de Ce soir au jamais (diffusé sur France 2) 2, précisément pour avoir dénoncé cette «arnaque démocratique» qui s'opère à chaque élection. Étienne Chouard, sur un ton résigné, proposait de renverser notre perception vis-à-vis de la situation politique en affirmant qu'au lieu de se lamenter sur l'incompétence des politiciens à servir l'intérêt général, on devrait se rendre compte de leur efficacité lorsqu'il s'agit de servir l'intérêt de ceux qui leur ont permis d'être élu («les 1% des plus riches», «ceux qui financent les campagnes électorales des élus»). De ce point de vu là, la situation n'avait plus rien de «catastrophique» pour la démocratie contemporaine car tout se passait «comme prévu» : les deux grands partis politiques, assurés de gagner car soutenus par les bonnes personnes, maintiennent l'ordre voulu par ceux qui détiennent l'argent. Mais, pour que cela fonctionne, il y a tout un jeu d'apparence qui cherche à maintenir «l'illusion du choix».

Vous vous rappelez de cette scène dans The Dark Knight où le Joker rend visite à Double Face à l'hôpital ? Le Joker propose à Double Face «d'introduire un peu d'anarchie, de contrarier l'ordre établi», il place un flingue dans sa main, lui met le doigt sur la gâchette, se colle le canon sur le front : Double Face a le choix. Résultat : il l'épargne, croyant avoir le contrôle, mais on se rend compte que le Joker avait son doigt sur le marteau de l'arme la rendant ineffective 3. Le bulletin de vote est un peu devenu ce pistolet inoffensif qui nous donne l'illusion d'avoir le pouvoir. Les politiciens ont bien compris à quel point il est important de maintenir la croyance de la population en sa capacité à changer le monde à travers le système établi. D'ailleurs, les Nuits Debout en est la preuve : face à une situation où le gouvernement abuse un peu trop de son pouvoir (et par conséquent brise quelques instants l'illusion selon laquelle nous sommes en contrôle), la population commence à se révolter.

Pour autant, loin de là l'idée selon laquelle ce serait entièrement la faute du «président» et de ses coéquipiers. D'ailleurs, notre argument n'est pas de critiquer les chefs d'État mais le fonctionnement de notre système (sa législation et la mise en application de celle-ci). La capacité de notre système actuel à maintenir l'ordre établi (à la fois hiérarchique et économique) semble dépasser les personnes en charge de le faire fonctionner. Vous imaginez si un président réellement socialiste arrivait au pouvoir et menaçait de tout changer ? Non, la démocratie contemporaine

impose au président une certaine soumission au système. D'abord, pour se faire élire, le caractère concurrentielle des élections présidentielles fait que chacun est contraint de promettre bien plus que ce qu'il est imaginable de réaliser en un mandat. Aux États-Unis cette contrainte là est plus forte encore : Barack Obama avait parlé d'interdire les armes à feu ou encore de fermer Guantánamo lors des élections et même si l'on accepte avec plaisir de croire qu'il a fait de son mieux pour y parvenir, il n'y est pas parvenu. Pourquoi ? Car il existe deux institutions servant à contre-balancer le pouvoir du chef d'État : le Sénat et l'Assemblée nationale (ou le Congrès pour le cas des États-Unis) et, même si leur existence semble répondre à une volonté de limitation raisonnable du pouvoir (de peur de la tyrannie), ces chambres apparaissent, en pratique, comme un autre recours afin de limiter la venue du changement.

Comment reprendre le pouvoir que nous avait promis la démocratie ?

Suite aux dernières élections américaines et au vu de la manière dont se profilent les prochaines présidentielles françaises, il semblerait que l'heure soit à la venue des anti-système (ou «anti establishement» pour paraître moins anarchique) et de la volonté de changement pour le meilleur comme pour le pire. Aux États-Unis, en témoignent la victoire de Donald Trump ainsi que l'inattendue popularité de Bernie Sanders (pas tant anti establishement mais très certainement porteur d'idées révolutionnaires pour le système américain) durant les élections et, en France, la place importante de plusieurs candidats qui ont décidé de se présenter hors des deux grands partis pour les prochaines élections (Emmanuel Macron, Jean-Luc Mélenchon) ou encore la montée en puissance de l'extrême droite.

La population en aurait donc marre de ce que la démocratie est devenue ? En effet, avec dans la gorge un arrière-goût de déception laissé par les présidences de Nicolas Sarkozy et de François Hollande et n'ayant pour seule arme son bulletin de vote, les citoyens se tournent vers ceux qui se disent «différents», vers les politiciens qui crachent sur l'idée même du politicien. Durant les élections américaines, il avait été répété à plusieurs reprises que ce qui plaisait chez Donald Trump et Bernie Sanders c'est qu'ils parlaient différemment de ceux que l'on avait l'habitude d'écouter : d'un côté par la grossièreté dite «authentique» du personnage et de l'autre par la remise en cause de certains fondements de la culture américaine (rendre gratuites les universités, rendre public le système de santé, etc). Cela dit, malgré leur personnalité anti establishement et révolutionnaire, Trump et Sanders étaient bel et bien obligés de se plier au système et de se présenter aux couleurs des deux grands partis américains ; c'est pas la fête non plus. Cette montée en popularité des candidats dits anti-système s'avère peut-être indicatrice du chemin à suivre : tenter le diable et, pour une seconde fois dans l'Histoire de France, élire un candidat qui n'est ni du PS ni de l'UMP (enfin, des «Républicains», pardon). Qu'est-ce qu'on a à perdre ?

Le vote blanc et l'abstention : de bonnes alternatives ?

Si cet article vous a fait perdre la foi en notre système démocratique à un tel point que vous n'avez même plus la force de prêter un peu de vos espoirs à un candidat, quel qu'il soit, il ne vous reste donc plus que deux options : le vote blanc ou le néant absolu et mélancolique de l'abstentionnisme. Si nous vivions dans un monde parfaitement logique, le vote blanc serait sûrement devenu votre meilleur option : à distinguer du vote nul (celui qui ne compte pas car il est non-valide pour x raison) et de l'abstention, le vote blanc signifie que vous avez fait la démarche d'aller voter (et donc que vous n'êtes pas totalement indifférent à ce qui se passe dans votre pays) mais que, puisque vous n'êtes attirés par aucun des candidats proposés, vous préférez n'en soutenir aucun. En bref, voter blanc, c'est dire que vous n'êtes satisfait par aucun des choix que l'on vous propose et que ça vous embête suffisamment pour que vous ayez pris le temps d'aller mettre un bout de papier sans rien d'écrit dessus dans votre mairie. Sauf que, en France, le nombre de personnes qui ont voté blanc n'est pas exprimé ! En 2014, dans un élan de bonté raté, François Hollande modifie légèrement la législation qui concerne le vote blanc et décide qu'il sera comptabilisé : pas exprimé, mais comptabilisé, c'est-à-dire qu'il n'ira pas dans la même poubelle que les votes nuls mais que l'on n'informera pas la population de son pourcentage pour autant. Imaginez vous deux minutes ce qui aurait pu se passer en 2002 (l'année du duel entre Jacques Chirac et Jean-Marie Le Pen au deuxième tour) si le vote blanc était reconnu : il n'est sans doute que bon nombre de personnes, notamment les gauchistes piégés par ce choix entre la droite et l'extrême-droite, auraient préférés exprimer leur insatisfaction. Le problème c'est que le vote blanc, ça fait tâche ! Donc on le garde secret.

Pour ce qui est de l'abstention, elle est bel et bien comptée et fait partie des suffrages exprimés mais le problème est qu'avec l'abstentionnisme, pas moyen de différencier la personne qui n'en a rien à faire des élections (et donc qui ne devrait pas être dérangé par la victoire d'un candidat ou de l'autre) de celle qui n'est satisfaite ni par les candidats qui se sont présentés, ni par le sort de son bulletin de vote blanc mais qui, pour autant, s'inquiète de l'avenir du pays. Cette confusion vis-à-vis de la signification de l'abstention a très bien été récupérée par la sphère politique qui se donne à cœur joie de rappeler que «les abstentionnistes n'avaient qu'à aller voter». Et même si vous pensez qu'à force que les taux d'abstention soient aussi hauts

il deviendra difficile de croire que tant de personnes soient totalement indifférentes vis-à-vis de l'issue des élections, vous serez probablement catégorisés comme «l'un de ces jeunes qui n'en a rien à faire» malgré vous.

Ô désespoir ! Que reste-t-il aux citoyens ?

Parce que ce ne serait pas franchement sympa de passer tant de temps à décrédibiliser les solutions que nous laisse la situation politique actuelle sans donner quelques lueurs d'espoir en retour, on tient à vous rappeler que le monde ne dépend pas exclusivement du pouvoir politique (heureusement). En effet, même si un citoyen seul ne fait pas peur aux dirigeants, ils n'ont pas d'autres choix que d'entendre la foule qui gronde lorsque le mécontentement se généralise. Mais alors comment on fait, concrètement, pour que la foule se mette à gronder ? On se révolte.

La force des citoyens, c'est la défense du progrès (social, égalitaire, judiciaire, technologique) et lorsque le temps porte en évidence l'heure du changement, celui-ci s'opère toujours. Cette défense du progrès passe par la réflexion et la prise de conscience, par la responsabilisation de l'individu, par la communication et la création, mais surtout par le devoir de révolte. Le devoir de révolte, c'est apprendre à dire «non» et à résister face aux injustices, c'est ne jamais laisser la pesanteur de la routine nous forcer à accepter ce qui n'est pas acceptable. En 2015, Xavier Mathieu (ex-délégué syndical de la CGT) se présente sur le plateau du Grand Journal pour parler de la polémique à la suite de l'agression qu'avait subi le directeur des ressources humaines d'Air France par des employés révoltés (la fameuse histoire de «la chemise arrachée») 4. Sur le plateau, Xavier Mathieu explique devant des journalistes qui ne cessent d'évoquer la «gravité» de l'agression physique que la chemise arrachée au DRH d'Air France ne vaut pas le quart de la violence sociale subie par les salariés de l'entreprise. En effet, il avoue avec dépit se rendre compte qu'il n'y a que par la révolte (la violence, le dépassement de certaines limites) que l'on parvient à se faire écouter par les dirigeants. Sans aller du côté de la violence (qui tient ici d'un contexte particulier pour les employés d'Air France), chacun d'entre nous a la possibilité de se révolter face à l'injustice.

Mais, «se révolter», c'est faire quoi concrètement ? Eh bien, à chaque injustice sa solution (la première étape est donc de l'identifier, la penser) et à chaque solution il faut une révolte pour la porter : dénoncer, rendre publique, appeler la foule à gronder. Dans un entretien consacré à l'Obs au sujet du comportement de la population vis-à-vis du problème du réchauffement climatique, Slavoj Zizek déclare : «Ce qu'il nous est plus difficile d'accepter, nous Occidentaux, c'est d'être réduits à un rôle purement passif d'observateur impuissant. Nous préférons nous lancer dans une frénésie d'activités, recycler nos papiers usagés, manger bio, nous donner l'illusion de faire quelque chose, apporter notre contribution, comme un supporter de foot bien calé dans son fauteuil, devant un écran de télé, qui croit que ses vociférations influenceront l'issue du match. 5» En quelques mots, Zizek reproche une absence de révolte de la part des individus : au lieu de pointer du doigt le vrai problème et ses coupables (plus durs à affronter que l'odeur de son compost) on préfère se déculpabiliser par des actions minimes et communément désignées comme les «actes à suivre». Lui, propose plutôt d'imposer la solidarité inter-étatique afin de défendre l'intérêt de tous (la préservation de la nature) des excès que suppose la concurrence économique et commerciale.

Si le problème que nous avons énoncé n'est pas tant celui de l'écologie mais celui de la reconquête de cette «représentativité» qui nous avait été promise, on peut s'interroger sur les signes de notre résignation et de notre impuissance. Là où l'écolo se rassure en achetant bio, le citoyen désabusé se nourrit des promesses du candidat qu'il trouve le «moins pire» et se déresponsabilise après avoir glisser le bulletin de vote dans l'urne. Même si évidemment l'élection d'un politicien au lieu d'un autre fait tourner le vent du progrès dans une direction ou une autre, c'est en se faisant entendre que les individus peuvent apporter le changement. A vos armes, citoyens !

Sources :

1. De Republica (livre III), Cicéron
2.Étienne Chouard sur le plateau de Ce soir ou jamais (https://www.youtube.com/watch?v=36HRbEX02zA)
3.La scène du Joker dans The Dark Knight (https://www.youtube.com/watch?v=MsLYoqjgl_Y)
4.Xavier Mathieu et l'affaire de la chemise arrachée (https://www.youtube.com/watch?v=DlDAxBQ4fzM)
5.«Trier, manger bio, prendre son vélo... ce n'est pas comme ça qu'on sauvera la planète» par Slavoj Zizek (http://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20161229.OBS3181/trier-manger-bio-prendre-son-velo-ce-n-est-pas-comme-ca-qu-on-sauvera-la-planete.html)



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Chloé Fougerais
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alice Mugnier
Alix L'hospital | Amélie Lequeux | Anaëlle Féret | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Antoine Demière
Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Camille Poirier
Cassandre Tarvic | Céline Quintin | Cécile Truy | Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau
Chloé Fougerais | Clélia Dehon | Clémence Thiard | Clément Delalande | Cléo Schwindenhammer
Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eléonore Saumier
Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Emma Henning | Emma Schler | Enora Héreus | Florent Norcereau
Florian Salabert | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André | Hortense Raynal
Jason Stum | Johanne Lautridou | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Krawiec
Justine Madiot | Laura Dulieu | Lauranne Wintersheim | Laurie Bonneau | Lisa Boquen | Lisa Tigri
Lisette Lourdin | Lisha Pu | Lola Fontanié | Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Maëlle Nédélec
Manon Vercouter | Marine Roux | Marine Serre | Marion Bothorel | Marion Collot | Marion Danzé
Marion Zitoli | Marius Gaches | Mathieu Champalaune | Nicolas Renaud | Nicolas Fayeulle
Noa Coupey | Noémie Villard | Pauline Lorcy | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi
Thomas Dufraine | Thomas Philippe | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer

UNE EXPÉRIENCE À VIVRE EN CLAIR
AU MOIS D'AVRIL

MYTHOS

MYTHOS ÉDITION 21

RÉCIT
THÉÂTRE
CONCERTS
FOODING & BOOM

#TROPDEPLAISIRS

31 MARS > 09 AVRIL 2017
RENNES MÉTROPOLE



FESTIVAL-MYTHOS.COM

HERE WE ARE / IMP. DES HAUTS DE VILAINE / CPPC - 2016 - N° LICENCES 1/1081529 - 2/1019066 - 3/1019067